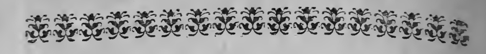
LES CARACTERES DE LA DOVLEVR.



ADVIS AV LECTEVR.

LE Mot de DOVLEVR qui fait le tiltre de ce Chapitre, eſt vn terme general qui ſe prend pour la Triſteſſe & pour la Douleur ſenſible. Car non ſeulement on dit d'vn homme qui eſt affligé, qu'il a de la Douleur, qu'il faut auoir Douleur de ſes pechez, & que l'on ſent de la Douleur dans la partie qui a eſté bleſſée; Mais encore puiſque la Triſteſſe & la Douleur corporelle ne ſont qu'vne meſme eſpece de Paßion, comme nous monſtrerons, elles doiuent auoir vn nom commun qui ne peut eſtre autre que la Douleur, car celuy de Triſteſſe ne ſe dit iamais que de l'eſprit. C'eſt donc en ce ſens-là que nous nous en ſeruons au commencement de ce diſcours; quoy que dans la ſuite nous l'appliquions ordinairement à la Douleur corporelle.

LES CHARECTERES DES PASSIONS.

VOLVME IV.

Où il est traitté de la Nature & des Effets de

LA DOVLEVR.

Par le Sieur DE LA CHAMBRE, *Conseiller du Roy en ses Conseils, & son premier Medecin Ordinaire.*



A PARIS,
Chez IACQVES D'ALLIN, ruë Saint Iacques, au coin de la ruë de la Parcheminerie, à l'Image S. Estienne.

M. DC. LXII.

Auec Priuilege de sa Majesté.



LES CHARACTERES DE LA DOVLEVR.

PREMIERE PARTIE.



OVT le monde parle de la Douleur, comme si c'estoit le poison de l'esprit, le tourment du corps & l'horreur de la Nature; tous les animaux la fuyent; les hommes en font le souuerain mal; et les Philosophes mesme ne veulent pas que leur Sage la ressente, comme si ell'estoit l'ennemie de la Raison & de la Felicité. *Eloge de la Douleur.*

Mais n'y auroit-il point quelque erreur

dans tous ces ſentimens ? car enfin la Douleur eſt vne Paſſion ; Et il n'y a point de Paſſions qui de ſoy ne ſoient vtiles & neceſſaires : Puiſque ce ſont des mouuemens que la Nature inſpire à l'Animal pour ſa conſeruation ; Et qu'il n'y a pas d'apparence qu'en ce point elle ſe ſoit trompée, eſtant ſi ſage comm'ell'eſt, ny qu'elle l'ayt voulu tromper eſtant ſi bien-faiſante.

Aſſeurement on a pris la cauſe de la Douleur pour la Douleur meſme ; on a confondu le mal auec le remede , & l'on a attribué les deſordres qu'apportent les maux à la Paſſion qui les fuit, & qui taſche d'en affoiblir la violence.

Non, la Douleur n'eſt pas le veritable mal qui nous touche, c'eſt l'Infamie, c'eſt la perte d'vn amy, ce ſont les maladies & les autres malheurs qui arriuent dans la vie ; Et la Paſſion qui ſuruient à ces accidens, n'eſt autre choſe que la fuite où l'Ame s'engage pour ſe ſauuer du peril où ils la precipitent. Si cela eſt ainſi , qui oſeroit dire que la fuite du mal fut vn mal ? que les ſoins de l'éuiter fuſſent contraires à la

vie ? Et qu'vne precaution ſi neceſſaire fuſt incompatible auec la ſageſſe?

Mais ie diray bien dauantage : quand la Douleur ſeroit vn mal , ce ſeroit vn mal vtile & neceſſaire ſans lequel la vie ſeroit non ſeulement exposée , mais tout à fait abandonnée à la violence des choſes qui la peuuent deſtruire. Car comme le Plaiſir eſt vn attrait que la Nature a meſlé auec la jouyſſance des biens , afin de ſolliciter l'Animal à les rechercher plus ardemment; ell'a joint auſſi la Douleur à la rencontre des maux , comme vn ſignal qui le doit aduertir du danger où il eſt preſt de tomber , & des efforts qu'il doit faire pour s'en garantir.

En effet ſi l'approche du feu n'eſtoit point douloureuſe , il ſe trouueroit à la fin que le corps en ſeroit conſumé auant qu'on s'en fuſt aduisé : Si les bleſſeures eſtoient inſenſibles , on ne ſe mettroit pas en peine de les éuiter , & tres ſouuent les plus legeres penetreroient iuſques aux ſources de la vie , ſi la Douleur ne conſeilloit de fuyr ou de ſe mettre en deffenſe. Enfin ſi l'Affliction

ne ſuccedoit aux malheurs qui nous arriuent, outre que les plus nobles & les plus genereuſes vertus ne ſeroient plus d'aucun vſage; nous ſerions priuez de l'inſtruction que les aduerſitez nous donnent, & nous ne ſentirions point cét aiguillon qu'elles portent auec elles pour picquer & reueïller noſtre eſprit, & le tirer de l'aſſoupiſſement où la proſperité a de couſtume de le ietter.

Mais cette Paſſion n'eſt pas ſeulement vtile aux particuliers, elle l'eſt encore à la ſocieté ciuile, qui ſeroit ſans elle vne aſſemblée d'Animaux ſauuages, ou de qui l'on pourroit dire plus veritablement qu'on n'a fait des ſtatuës de l'ancienne Rome, que ce ſeroit vn peuple de pierre & de marbre. Car puiſque la compaſſion eſt vne Douleur qui nous attendrit le cœur & qui nous fait reſſentir les peines & les afflictions d'autruy, il eſt certain que celuy qui n'en eſt point touché n'a pas le cœur humain, qu'il a la dureté des marbres ou la ferocité des beſtes, & qu'il ne merite pas de viure parmy les hommes. Ouy ſans doute, la Compaſ-

ſion eſt vn des plus forts liens qui les joint & qui les vnit enſemble, elle les engage en meſmes intereſts, elle leur perſuade de ſe ſecourir l'vn l'autre, & leur donne en effet des armes ou des remedes pour chaſſer ou pour adoucir leurs maux. De ſorte qu'on peut aſſeurer qu'elle ne rend pas ſeulement la ſocieté commode & agreable, mais encore que c'eſt elle principalement qui l'a eſtablie & qui la conſerue.

Si l'on veut meſme conſulter la Religion qui ſçait le veritable vſage de nos Paſſions, elle nous apprendra que la Douleur eſt l'vnique remede qui purifie noſtre Ame, qui la guerit des vices qu'ell'a contractez, & qui la preſerue de ceux où elle peut tomber. Et quoy qu'elle nous promette la ſouueraine Felicité, elle nous monſtre en meſme temps, que le chemin qui nous y doit conduire eſt tout ſemé d'eſpines & arroſé de larmes ; qu'on n'y peut entrer qu'auec les peines & les ſouffrances ; Et qu'apres auoir ſurmonté toutes les difficultez qui s'y rencontrent, on trouue enco-

re au bout la crainte & la terreur qui sont inéuitables. De sorte que selon ses maximes, aussi bien que celles de la Nature, il faut croire que sans la Douleur les hommes seroient miserables, & que le plus grand mal qui leur pouuoit arriuer, c'eust esté de ne sentir point le mal.

Apres cela, aurions-nous à dire quelque chose contre cette Passion, & pourrions-nous trouuer des raisons pour soustenir l'auersion que l'on a contre elle, & pour approuuer les desordres dont on l'accuse? Ouy certainement, elle n'a pas plus de priuilege que toutes les autres, qui bien qu'elles soient quelquefois vtiles, sōt neantmoins dommageables en mille rencontres; Et qui pour estre inspirées de la Nature, ne laissent pas de corrompre souuent la Nature.

Car enfin quelque sage que soit cette secrete Intelligence qui gouuerne l'Animal & que nous appellons Nature, elle se trompe souuent dans les desseins qu'elle forme, & les effets ne respondent pas tousiours

aux conſeils qu'elle prend. Combien de fois irrite-t-elle les maladies en les voulant dompter? Combien de fois les rend-elle indomptables en ne les voulant pas irriter? Il eſt vray qu'elle inſpire la Douleur comme vn moyen par lequel l'Ame doit fuyr ce qui l'offenſe; mais cette fuite qui ſemble neceſſaire, la jette en vn plus grand mal; et pour éuiter celuy qui l'attaque par le dehors, ell'en fait naiſtre vn autre au dedans qui la remplit de trouble & de confuſion, & qui la met dans le mal-heureux eſtat où elle ſe trouue. Car en fuyant le mal, ell'en porte l'image & le charactere juſques au fonds de l'Appetit, & comme elle ne peut ſouffrir ſans vne extréme peine qu'vne choſe ſi odieuſe la penetre ſi auant & ſe confonde auec elle, elle ſe figure le peril plus grand qu'il n'eſt, & accroiſt ainſi le deſordre ou ell'eſt tombée.

Ie veux bien que la Douleur ſerue de ſignal pour aduertir du danger où l'on eſt preſt de tomber : mais c'eſt vn ſignal qui donne plus d'effroy que de precaution, & lon peut dire que c'eſt vne ſentinelle timi-

de, qui donne ſouuent l'allarme ſans ſujet, & qui eſtonne l'Ame au lieu de l'aſſeurer.

Elle n'eſt pas à la verité inutile à l'inſtruction des hommes, à la ſocieté ny à la Religion meſme : Mais dans ces rencontres elle garde la moderation qui l'exempte de blaſme & qui la met au rang des vertus. Car il n'y a que les mediocres afflictions qui nous inſtruiſent & qui reueillent noſtre eſprit ; Les trop grandes le troublent & l'accablent. Et la Compaſſion eſt vne Douleur ſi moderée qu'on n'en peut jamais condamner les excez, ſes atteintes, par maniere de dire, ne ſont que ſuperficielles, & ſi ell'attendrit le cœur, elle ne le fleſtrit pas comme fait la Triſteſſe. Quant aux peines que la Religion ordonne, elles ſont adoucies de tant de conſolations, qu'on les peut appeller des douleurs agreables.

Mais comme on ne peut connoiſtre le naturel des animaux farouches, quand ils ſont foibles ou qu'ils ſont appriuoiſez, il ne

ne faut pas auſſi juger de la malice de cette Paſſion par ce qu'elle fait dans la foibleſſe où elle ſe trouue ou dans la retenuë que la Raiſon luy donne. Il la faut conſiderer dans la violence & dans les excez qui luy ſont ordinaires, & voir les deſordres qu'elle apporte à l'Ame & au Corps, & les malheurs qu'elle cauſe dans la vie commune & priuée.

Dans cette veuë, il eſt impoſſible qu'on ne la reconnoiſſe non ſeulement pour la plus pernicieuſe de toutes les Paſſions, mais encore pour l'vnique cauſe qui fait tous les maux de la vie. Car puiſque le Mal n'eſt proprement Mal qu'entant qu'il eſt ſenſible, c'eſt vne neceſſité que la Douleur faſſe tout le mal, puiſqu'il n'y a qu'elle qui le faſſe ſentir. Or ſi cela eſt veritable, ſans elle nous n'aurions point d'ennemis, puiſque nous n'aurions point de maux à craindre ; il ne faudroit plus parler de Haine, de Colere ny de Deſeſpoir, & peut eſtre que la Trahiſon & la Cruauté ne ſeroient preſque pas cõnuës ſans elle. Sans elle enfin la vie ſe paſſeroit dans vn calme &

vne tranquillité continuelle; La courſe n'en finiroit qu'apres vne longue ſuite d'années heureuſes & agreables ; Et ſans faire naufrage, elle arriueroit preſque touſiours au port que la Nature luy auroit marqué. Car il eſt certain qu'il n'y a rien qui accourciſſe tant les jours que la Douleur, elle eſteint la chaleur naturelle, elle conſume toutes les forces du corps, & l'on peut dire hardiment que celuy qui la reſſent ne vit plus, puiſqu'il ne jouyt plus du bien de la vie.

Mais nous ne voulons pas augmenter le nombre de ceux qui la blaſment; Les plaintes que l'on fait contre elle ſont trop publiques & trop generales: Et il ſuffit pour noſtre deſſein que nous en faſſions la Peinture, où l'on pourra remarquer la plus-part des biens & des maux qu'elle cauſe.

La Peinture de la Triſteſſe, ou deſcription d'vn Homme affligé.

CE Peintre ingenieux, qui voulant repreſenter vn Prince extremement affligé, luy mit vn voile ſur le viſage, dans le deſeſpoir qu'il eut que ſon pinceau n'en peuſt exprimer la Douleur, nous montre bien

que le portrait de cette Paſſion n'eſt pas ſi aisé à faire qu'on ſe pourroit imaginer: Et que s'il y a tant de peine à tracer ce qui en tombe ſous le ſens, il faut qu'il y en ayt bien d'auantage à peindre ce qu'ell'a de caché. Car ce qui en paroiſt aux yeux n'eſt que la moindre partie des traits qui en doiuent compoſer la figure; Et il y a vne plus grande diuerſité dans les mouuemens qu'ell'excite en l'Ame, qu'en ceux qu'elle imprime ſur le corps. Voyons donc ſi la Plume ſera plus heureuſe que le Pinceau, & ſi les paroles pourront exprimer non ſeulement l'air & les lineamens du viſage; Mais encore les penſées & les deſſeins que produit cette Paſſion.

Pour cela il la faut mettre en ſon jour, & la peindre en l'eſtat où elle ſe fait remarquer dauantage: Et à mon aduis on ne peut choiſir vne figure qui ſoit plus propre à repreſenter ſa violence que celle d'vn homme qui vient de perdre la perſonne qui luy eſtoit la plus chere; Puiſque de toutes les afflictions c'eſt celle qui trouble dauantage l'eſprit & le corps.

Figurons nous donc vn Pere à qui la Mort vient de rauir vn Fils bien aymé. C'eſt vn coup mortel pour luy qui luy perce le cœur, qui penetre juſques aux plus ſenſibles parties de ſon Ame & qui luy cauſe vn ſaiſiſſement ſi douloureux, qu'à le voir on diroit qu'il va perdre la vie; il deuient paſle, ſa veuë s'eſblouït, ſes forces l'abandonnent, enfin il tombe en defaillance.

Apres qu'il eſt reuenu à ſoy, ayant les yeux tournez vers le Ciel & l'eſtomach tout pantelant, il s'efforce vainement de parler, & on n'entend ſortir de ſa bouche que des crys pitoyables & de longs gemiſſemens entre-coupez de ſoûpirs & de ſanglots. Les larmes meſme qui ſeruent de ſoulagement aux miſerables, luy manquent en cette rencontre, & il a encore le deſplaiſir de ſe voir les yeux ſecs pour le meſme ſujet qui fait fondre en pleurs tous ceux qui ſont auprez de luy.

Mais pendant que ſa Douleur eſt ainſi contrainte, & qu'elle n'a pas la liberté de ſortir au dehors, elle exerce toute ſa vio-

lence au dedans : Elle luy ſerre le cœur & luy deſchire les entrailles, elle met ſon ame à la torture, & fait entrer en ſon eſprit les plus faſcheuſes pensées qui ſe puiſſent conceuoir. Car tantoſt il ſe repreſente ce cher Fils dans le plus deplorable eſtat où il ayt eſté, tous les funeſtes accidens qui ont deuancé ſa mort, les efforts inutiles qu'il a faits contre le mal, les diſcours tendres & paſſionnez qu'il luy a tenus; Et il luy ſemble encore que le dernier ſoûpir qu'il a jetté exprimoit le doux nom de pere & luy diſoit le dernier adieu. Tantoſt il penſe à tout ce qui a peu contribuer à ſa perte; il en accuſe l'vn, il en ſoupçonne l'autre; il blaſme le regime qu'on a obſerué, il condamne les remedes que l'on a donnez; il n'y a rien qui ſoit exempt de ſes reproches: Mais enfin il ſe trouue le plus coupable, & croit que s'il euſt donné les conſeils, que s'il euſt fait les choſes qu'il deuoit, ce malheur ne luy fuſt point arriué.

Il s'eſtonne meſme de ne l'auoir pas preueu, & il ne ſçait comment il n'a point ouuert les yeux ny l'eſprit à tant de ſignes

& de presages qui le luy annonçoient. Car les songes fascheux qu'il a faits, les secretes tristesses qu'il a ressenties, les crys des oyseaux funebres qu'il a entendus & cent autres sinistres rencontres qu'il a euës, en estoient sans doute les tristes messagers; Et il void bien qu'il estoit en son pouuoir de le preuenir s'il eust sçeu profiter de tous ces aduertissemens.

Le Regret & le Despit succedant à ces pensées, & se joignant à sa premiere douleur, vne certaine Fureur desesperée le saisist & le transporte hors de luy-mesme; il se tord les bras & les mains, il se frappe les cuisses, il deschire ses vestemens, il s'arrache les cheueux, il se bat la teste contre les murailles & fait des crys ou plustost des hurlemens si estranges qu'ils donnent de la terreur & de la pitié à tous ceux qui l'entendent.

Cét orage estant passé il entre en vn profond silence, & tenant la veuë fichée contre terre & laissant tomber nonchalamment ses mains entrelassées, il r'appelle en son esprit toute la vie passée de cét aymable

Fils, les dons de nature qu'il auoit, les vertus qui ſe formoient en luy & les employs où il le deſtinoit, comme celuy qui deuoit eſtre l'appuy & la conſolation de ſa vieilleſſe.

Mais pendant qu'il ſe laiſſe emporter à toutes ces vaines imaginations, le ſouuenir de cette mort deplorable en vient tout d'vn coup arreſter le cours : Et comme il void qu'ell'a deſtruit en vn moment ce que la Nature & ſes ſoins auoient à ſon aduis rendu de plus accomply ſur la terre, & qu'elle a moiſſonné les plus juſtes eſperances qui pouuoient eſtre conceuës : il l'appelle perfide & cruelle, il s'eſcrie contre le Ciel & l'accuſe d'injuſtice, & condamne enfin la Prouidence qui gouuerne le deſtin des hommes.

Ces blaſphémes ne ſont pas pourtant pluſtoſt ſortis de ſa bouche qu'il en a le repentir dans le cœur ; Et s'excuſant ſur la violence de ſa paſſion, il dit que c'eſt elle qui les a proferez & non pas luy, que dans les tranſports qu'elle luy cauſe, il n'eſt pas maiſtre de ſes paroles ny de ſes pensées,

& qu'il ne faut pas s'eſtonner ſi vn homme qui a fait vne ſi grande perte, perd encore le ſens & la raiſon.

Comme ces conſiderations luy donnent des ſentimens plus raiſonnables, il confeſſe que ſes plaintes ſont en effet injuſtes & inutiles, qu'encore que l'affliction dont Dieu le viſite ſoit fort rude, il l'a neantmoins bien meritée, & que c'eſt vn effet de ſa bonté de luy auoir oſté l'objet qui occupoit toutes ſes affections, & qui l'attachoit trop aux choſes de la terre.

Sur cela il ſe diſpoſe à ſouffrir conſtãment ſon infortune, & demande au Ciel la force & la patience qui luy ſont neceſſaires. Mais ces reſolutions ne ſont pas de longue durée, & ne ſont, s'il faut ainſi dire, que de foibles rayons qui percent pour vn moment la profonde triſteſſe où il eſt abyſmé. Car apres s'eſtre perſuadé que ſa Douleur eſt juſte, & que ce ſeroit offenſer la Nature que d'eſtre inſenſible en cette occaſion, il s'abandonne à toutes ces cruelles penſées qui l'ont deſia tourmenté, & croit qu'en ces rencontres la conſtance eſt vne dureté de cœur, & la pa-
tience

tience vne ſtupidité ; il condamne meſme ceux qui taſchent de le conſoler comme des perſonnes qui n'ont aucun ſentiment d'humanité, qui ignorent les tendreſſes d'vn pere, & qui n'ont jamais eſprouué ce que couſte la perte d'vn fils.

A ce nom de Fils, ſon ame ſe trouble, ſon cœur s'attendrit & les larmes qui iuſques alors auoient eſté retenuës, commencent à ſortir auec liberté ; il les ſent couler toutes chaudes ſur ſon viſage, & les meſlant auec les ſoûpirs & les ſanglots, il s'efforce de parler & de faire connoiſtre le deplorable eſtat où il ſe trouue. Mais ſes paroles ne ſont que des mots entrecoupez & des cris aigus, qui ſortent auec tant d'empreſſement, qu'ils s'empeſchent & s'eſtouffent l'vn l'autre.

Neantmoins quand ce tumulte vient à s'appaiſer & qu'il luy donne la liberté de ſe faire entendre ; Ayant les bras croiſez ſur ſon eſtomach, la veuë tournee vers le Ciel & la teſte vn peu panchée de coſté, il commence ſes plaintes par vne grande exclamation, & puis d'vn ton lugubre il dit des cho-

ses si tendres & si pitoyables, qu'il n'y a point de cœur si dur qui n'en soit touché. Apres auoir exageré sa perte par toutes les circonstances qui la peuuent rendre plus sensible, on le void les yeux baignez de larmes jetter quelques regards languissans vers ceux qui sont auprez de luy; Et d'vne voix tremblante & mal asseurée, il leur demande s'ils ont jamais veu vn homme plus affligé qu'il est, s'il n'est pas le plus malheureux qui soit au monde, & s'il n'a pas raison de hayr sa vie qui l'a rendu spectateur d'vn si deplorable accident. Puis s'addressant à la Mort comme si ell'auoit quelque sentiment, il l'appelle pour mettre fin à ses ennüys; & se plaint de ce qu'ell'est si lente pour luy, ayant esté si precipitée pour cet aymable fils: Il luy redemande enfin cette chere partie de son cœur qu'elle luy a arrachee auec tant de violence & contre l'ordre de la Nature.

Voila comme il passe les premiers iours de sa Douleur en la presence de ses amys. Mais quand il est seul, & que les tenebres

& le lit l'ont deſchargé de ces viſites importunes, toutes les faſcheuſes images qui auoient irrité ſa Paſſion retournent en ſa pensée; mais c'eſt auec vn appareil bien plus lugubre & plus funeſte qu'elles n'auoient encore fait. Comme elles ne ſont point alors affoiblies par les diuers obiets qui partageoient ſon eſprit, & que la ſolitude & l'obſcurité les rendent plus affreuſes, elles luy repreſentent ſa perte bien plus grande qu'il ne l'auoit conceuë, & adiouſtent à tous les reſſentimens qu'il en auoit eus, ceux que l'extreme deſeſpoir a de couſtume d'inſpirer. Car il luy prend enuie de terminer ſes iours par quelque violence, il ſonge meſme aux moyens qu'il pourroit employer pour cét effet, & ſi quelque reſte de raiſon ne le retenoit, il executeroit ſur le champ vn ſi brutal & ſi furieux deſſein.

Il quitte donc ces deteſtables pensées, mais c'eſt pour en former d'autres qui ne ſont guiere moins criminelles. Comme ſi la Fureur apres l'auoir eſpargné luy demandoit d'autres victimes, elle luy remet en memoire tous ceux qu'il penſe eſtre cauſe

de ſon malheur, & luy perſuade d'en tirer la plus cruelle vangeance qu'il pourra. En effet il ſe laiſſe emporter à tous les mouuemens que la Haine, l'Indignation & la Colere ſont capables d'exciter & dans les violantes reſolutions qu'elles luy font prendre, il s'agite, il ſe leue en ſon ſeant, il parle & s'eſcrie comme vn homme qui croit eſtre aux mains auec ſes ennemis & qui tire raiſon de l'offenſe qu'il en a receuë.

Apres s'eſtre ainſi vainement tourmenté le corps & l'eſprit, il ſe replonge dans ſa premiere triſteſſe, & paſſant d'vne extremité à l'autre, il ſent couler vn friſſon par tous ſes membres, il tombe en vne defaillance generale de forces & de courage, & il luy ſemble qu'il a vn poids dans l'eſtomach qui luy preſſe le cœur & qui luy oſte la liberté de reſpirer.

Il taſche bien de s'en deſcharger par les grands & les profonds ſoûpirs qu'il jette, il ſent meſme que les larmes luy donnent quelque allegement & croit qu'à force de pleurer, il doit enfin tarir ou diminuer ſa douleur. Mais il ne jouyt pas long temps

de ce foible & triste plaisir; car la Crainte qui se vient mesler auec son affliction arreste tout d'vn coup ses soûpirs & ses larmes, & luy fait presque oublier ses maux presens, pour le tourmenter de ceux qui sont à venir & qui peut estre n'arriueront jamais. Comme elle luy persuade qu'vn mal-heur n'a point accoustumé de venir tout seul, il s'imagine que celuy qu'il souffre n'est que l'auant-coureur d'vne infinité d'autres qui le vont accabler. Tantost il se figure que ses ennemis prendront auantage de sa perte, & que son âage & sa foiblesse l'exposeront à leur mespris & à leur violance, n'ayant plus personne qui le puisse vanger. Tantost il croit que la Mort ne sera pas satisfaite de la proye qu'ell'a enleuée & qu'elle se prepare à luy rauir encore quelques vns de ses plus chers amys; que c'est peut-estre à luy qu'elle s'adressera; et quoy qu'il l'ayt souuent desirée, comme le port qui le deuoit mettre à couuert de tous les orages dont il est battu, il la regarde & la craint alors comme l'escuëil où les restes de sa vie & de ses esperances vont faire naufrage.

Enfin il n'y a guiere d'infortunes & de calamitez où vn homme malheureux puisse tomber, qui ne se presentent à son esprit & qui ne luy donnent quelque terreur.

Pendant que son ame est agitée de ces Passions, son corps souffre toute l'inquietude qu'elles ont accoustumé d'y exciter. Il ne peut demeurer en mesme place ny en mesme posture, il se tourne incessamment de costé & d'autre, & il passe les nuits sans fermer l'œil & sans auoir aucun repos. Il est vray qu'à la longue le besoin de la nature & sa lassitude l'assoupissent; mais c'est auec tant de peine, qu'on peut dire qu'il ne peut alors ny veiller ny dormir; au moment qu'il s'endort il se reueille en sursaut, & apres auoir ainsi long temps combatu, si le sommeil se rend enfin maistre de ses sens, il fait des songes si fascheux qu'ils ne le trauaillent guiere moins que les pensées qu'il a durant la veille. Car il ne s'y represente ordinairement que des spectres, des morts & des funerailles : il y a tousiours dans ses visions des tenebres, des orages

ou quelqu'autre desordre de la nature; souuent il luy semble qu'on luy emporte son thresor, qu'on luy arrache le cœur ou qu'on luy a creué les yeux. Et quoy que tous ces maux soient imaginaires, ils luy donnent neantmoins la mesme peine que s'ils estoient veritables. La joye mesme qu'il a quelquesfois en songeant que ce cher Fils a recouuert la vie luy est si cruelle, qu'elle se destruit elle-mesme en le reueillant, & ne sert qu'à rendre sa premiere douleur plus cuisante & plus sensible.

Apres qu'il a ainsi passé les nuicts, les iours qui leur succedent ne luy sont pas plus fauorables: Car tous les obiets qu'ils luy font paroistre renouuellent les sentimens de sa perte. S'il se trouue aux lieux que son Fils ayt aymez, s'il void quelque chose qui ait serui à ses plaisirs, s'il rencontre quelqu'vn de ses amis, son cœur tressaut, & apres auoir jetté quelques soûpirs il baisse la teste & les yeux pour cacher les larmes qu'il ne peut retenir.

Mais en quoy il est le plus à plaindre,

c'eſt qu'en ces occaſions & en cent autres ſemblables il ne ſe plaiſt qu'aux choſes qui accroiſſent ou qui entretiennent ſa triſteſſe. Il fuit tout ce qui le peut ſoulager, il recherche tout ce qui l'afflige : Et l'on peut dire que ſa paſſion ſe nourrit de ſon propre venim, & que luy-meſme ſe ſert de poiſon pour adoucir ſon mal. Car il ne luy faut parler d'aucun diuertiſſement agreable, ce qui reſiouyt les autres le chagrine, les aſſemblées & les ieux l'importunent, la lumiere meſme & le beau temps luy deſplaiſent, & il trouue que la nuict & les jours ſombres ſont plus conformes à ſon humeur. Il ne veut point d'autre compagnie que celle des perſonnes affligées & mal-heureuſes, tout ſon plaiſir eſt d'entendre leurs infortunes & de leur dire les ſiennes, de meſler ſes pleurs & ſes plaintes aux leurs : Et quelque extreme que ſoit leur ennüy, il croit & taſche touſiours de leur perſuader que le ſien eſt le plus grand & le plus difficile à ſupporter.

Hors cét entretien, il éuite tous les autres & fuit à ce deſſein les lieux qui le peu-

uent engager à faire ou receuoir des viſites : S'il eſt à la ville ſon appartement eſt le plus reculé & le plus obſcur ; s'il eſt à la campagne on ne le trouue qu'au profond des foreſts ou dans les endroits les plus ſauuages & les plus eſcartez.

C'eſt là où il s'abandonne entierement à ſa douleur, & où ne trouuant rien qui le deſtourne des funeſtes pensées qu'elle inſpire, il ſe laiſſe aller à tous les excez dont elle eſt capable. Elle luy fait enfin oublier le boire & le manger, & ne ſe nourriſſant, s'il faut ainſi dire, que de l'amertume dont ſon cœur eſt remply, & des larmes qui coulent inceſſamment de ſes yeux, il ſe fait vn ſi grand changement en ſa perſonne qu'il en deuient meſconnoiſſable. Car tantoſt ſon eſprit paroiſt égaré, tantoſt il ſemble qu'il eſt deuenu ſtupide, il ne reſpond rien à ce qu'on luy dit, ou s'il y répond c'eſt à contre ſens ou à contre temps: Et il eſt dans vne inſenſibilité ſi eſtrange, qu'il ne ſe ſoucie plus ny d'amys ny d'ennemys, de ſes affaires propres ny de celles d'autruy. De ciuil & affable qu'il eſtoit,

il s'eſt rendu auſtere & farouche; les moindres choſes le deſpitent & le mettent en colere; cette humeur actiue & officieuſe qu'il auoit auparauant, s'eſt changée en vne nonchalance & vne pareſſe ſi eſpouuantable, qu'il eſt impoſſible de l'obliger à faire vn pas pour qui que ce ſoit, & il eſt à croire que s'il voyoit ſa maiſon tomber, il ne ſe remuëroit pas pour en éuiter les ruïnes.

Cependant ſon corps ne ſouffre pas vne moindre alteration, ſon viſage deuient paſle & deffait, ſon front ſe couure de rides, ſes ſourcils ſont abbatus, ſes yeux s'enfoncent & ſe terniſſent & ſon poil blanchit auant le temps. Il a preſque touſiours la teſte & la veuë baiſſée, & quand il regarde quelqu'vn on diroit qu'il a de la peine à mouuoir les yeux & qu'il n'a pas la force d'affermir ſes regards. Ses paupieres ſont rouges, ſes levres ſont paſles, & les extremitez de ſa bouche ſe reſerrent comme s'il vouloit pleurer. Quand il marche il eſt tout courbé, ſes pas ſont lents & ſon alleure eſt languiſſante; mais pour l'ordinaire il

ayme d'eſtre couché ou aſſis, & rarement le voit-on en cét eſtat qu'il n'ayt la teſte appuyée ſur vne de ſes mains, reſuant profondement & regardant la terre.

A meſure que ſa Triſteſſe prend de plus longues racines, elle fait auſſi plus d'impreſſion ſur luy & le minant peu à peu, elle diſſipe toutes ſes forces & deſtruit entierement ſa ſanté. Ses flancs deuiennent durs & tendus, ſa reſpiration eſt empeſchée, ſon pouls eſt lent, dur & petit, & ſon cœur ſouffre à tous momens quelque agitation extraordinaire. De fois à autre il luy prend des terreurs ſi eſtranges, qu'il n'y a rien qui le puiſſe r'aſſeurer, il ſoûpire & gemit inceſſamment, & refuſe toute ſorte de nourriture & de remedes. En ſuite vne fievre lente s'allume dans ſes veines qui acheue de le conſumer, & qui le rend ſemblable à vn ſquelete qui pour toutes marques de vie n'a plus qu'vn reſte de voix caſſe & foible qu'a peine ſçauroit-on entendre. Enfin apres auoir long temps languy de cette ſorte, le moment fatal qui doit terminer ſes jours & ſes ennüys eſtant preſt d'arriuer,

il en ſent les approches auec quelque ſorte de plaiſir, & teſmoigne que la mort luy eſt douce qui le va rejoindre à la plus chere partie de ſon ame. En effet la clarté de ſes yeux eſt deſia eſteinte, & ſes levres ſont toutes mortes qu'il y fait paroiſtre encore quelqu'ombre d'vn leger ſouris, & l'on diroit que la Ioye & la Douleur s'y ſont confonduës. Mais cela ne dure pas long temps, les derniers ſyncopes qui le ſurprennent couurent ſon viſage des horreurs de la mort, & étouffent en ſa bouche le nom de ce cher Fils qu'il commençoit à prononcer; il n'en profere que la moitié, le reſte meurt auec luy, & laiſſe à douter ſi le dernier ſoûpir qu'il jette en ce moment eſt vn eſlans d'Amour ou vn effort de la Douleur.

Ce ſont là les effets que la Triſteſſe produit dans vne perſonne extremement affligée: et quoy que les ſentimens que l'on a pour la mort d'vn Fils ne ſoient pas ſemblables à ceux que l'on a pour celle d'vn amy, moins encore pour la perte de l'honneur ou des biens; Neantmoins les princi-

paux mouuemens de l'Ame & les plus considerables alterations du Corps se trouuent également en toute sorte d'affliction, & s'il y a quelque difference, elle n'est qu'au plus & au moins, les vns estant plus violens ou plus longs que les autres.

Car vn homme qui tombe dans la disgrace du Prince ou qui se trouue ruyné par vn incendie ou par vn naufrage, ne pense non plus qu'vn Pere qui a perdu son Fils, qu'au mal-heur qui luy est arriué & aux suites dangereuses qu'il peut auoir ; il se desespere comme luy, il peste & blasphéme contre le Ciel & contre ceux qui en sont la cause : il refuse toutes les consolations qu'on luy donne, il fuit les compagnies & les diuertissemens ; et apres s'estre long temps tourmenté l'esprit par toutes les plus fascheuses pensées que sa passion luy peut inspirer, il deuient stupide ou extrauagant, & son corps souffre en suite tous les changemens que nous auons marquez cy-deuant. De sorte que nous pouuons dire, que dans le Portrait que nous venons de faire, nous auons representé tou-

tes les grandes afflictions de l'Ame; Et que pour faire la peinture des petites, il ne faut qu'en effacer les plus gros traits & en adoucir quelques autres. C'eſt à dire qu'elles n'ont pas ces tranſports ny ces excez qui ſe rencontrent aux grandes, & que les changemens qui s'y font ſont plus foibles & de moindre durée.

Si l'on ſçauoit meſme que nous deuons monſtrer que la Triſteſſe & la Douleur corporelle ne ſont qu'vne meſme eſpece de Paſſion, on ne croiroit pas que celle-cy nous deuſt obliger à luy faire vn Portrait particulier, ny qu'elle nous demandaſt d'autres Characteres ny d'autres traits que ceux que nous venons de tracer pour la Triſteſſe; puiſque de meſmes choſes doiuent eſtre tout à fait ſemblables. Et il eſt certain que ſi la Douleur agiſſoit ſeulement ſelon le mouuement de l'Appetit où elle reſide, comme fait la Triſteſſe, elle produiroit les meſmes effets que celle-cy. Mais parce qu'ell'appelle à ſon ſecours la faculté naturelle qui agite l'Ame & le Corps d'vn mouuement contraire à celuy qui luy

eſt propre; on ne doit pas s'eſtonner ſi elle forme de differens Characteres, & s'il nous les faut dépeindre auec d'autres couleurs & d'autres figures. Mais le portrait s'en fera en petit, afin de ne laſſer pas l'eſprit ny les yeux du Lecteur.

QVAND donc vn homme ſe ſent attaqué d'vne Douleur violente, il jette d'abord vn haut cry qu'il fait ſortir du fond de ſon eſtomach auec vn ſouffle & vne aſpiration vehemente; ET apres quelques ſanglots qui coupent ſa reſpiration, il recommence à crier auec des eſclats de voix plus longs & plus aigus qu'auparauant, & continuë ainſi juſques à ce qu'il ayt perdu la force & l'haleine.

Deſcription de la Douleur corporelle.

Cependant il porte les yeux & les mains ſur la partie où il ſent le mal, il la taſte, il la preſſe; ET ſi elle luy laiſſe la liberté de ſe mouuoir, il ſe courbe & ſe plie en cent façons, il ſe tourne d'vn coſté & d'autre, il s'aſſied & ſe releue en meſme temps, il va, il vient, il court & ne peut demeurer en vne meſme place.

A mesure que sa Douleur s'irrite, & qu'ell'a des eslancemens qui la rendent plus picquante, il fait connoistre le sentiment qu'il en a par des cris plus forts& plus courts, qu'il redouble souuent auec tant de promptitude, qu'ils semblent rouler l'vn sur l'autre, & que ce soient des abois ou des hurlemens plustost que des crys humains.

Alors on void son visage qui rougit & se renfrongne, ses bras qui se roidissent, ses mains qui tremblent : il grince les dents, il ferme les poings & serre les coudes contre les costez : tantost sa respiration est prompte & frequente, tantost ell'est lente & longue, qu'il change parfois en vn souffle vehement ou en vne grande aspiration, & qu'il coupe parfois auec des soûpirs lugubres, des sanglots ou des fremissemens; mais tres-souuent il retient son haleine & la laisse apres eschapper auec vn gemissement forcé.

En cét estat ses yeux paroissent tantost hagars & égarez, tantost tristes & languissans? souuent il les tourne vers le Ciel ou les jette pitoyablement sur ceux qui sont

à l'entuor

à l'entour de luy. Quelquesfois ils rougiſſent & reſpandent des larmes qui ſont plus ou moins abondantes ſelon le ſexe & l'aage qu'il a: Car les femmes & les enfans pleurent beaucoup; les hommes fort peu & tres-rarement.

Mais ce ne ſont pas là les plus grands deſordres que la Douleur luy cauſe, ell'eſt quelquesfois ſi violante, qu'il ne la peut ſupporter ſans tomber en defaillance ou en ſyncope: ſouuent elle le jette en vn tel Deſeſpoir, qu'il ſouhaite la mort, qu'il la demande à ſes amys & qu'il taſche meſme de ſe la donner.

Cependant la fievre s'allume dans ſes veines, ſon pouls deuient grand, vehement, prompt & dur, la partie malade s'enfle, deuient rouge & s'enflamme, elle ſe rend tellement ſenſible, qu'on n'y ſçauroit ſi peu toucher qu'on ne ſouffre vn mal extréme. Et ce qui eſt admirable, ell'eſt en plus mauuais eſtat quand elle n'a point ces accidens-là; ſouuent ell'eſt plus douloureuſe où elle n'eſt point bleſſée; Et il arriue quelquesfois qu'elle fait douleur lors qu'elle n'eſt plus:

Car ceux à qui on a couppé les bras ou les jambes se plaignent du mal qu'ils sentent au bout des doigts qu'ils ont perdus.

Mais sans parler des effets extraordinaires de cette passion, elle ne manque jamais d'attirer le sang, les esprits & les mauuaises humeurs sur la partie blessée, ell'y fait naistre quelquesfois la conuulsion, & si elle dure long temps elle l'amaigrit & luy oste à la fin le mouuement.

Dans les premiers efforts de cette passion, on ne parle point; ou bien on ne forme que de courtes exclamations, par lesquelles on appelle tantost Dieu à son ayde, tantost on peste contre le mal & contre ceux qui en sont la cause. Mais quand la violence en est vn peu appaisée, alors on se plaint auec plus de liberté, on prend mesme plaisir à raconter son mal, & d'vne voix foible & languissante qui est entrecouppée de soûpirs & de gemissemens, on repete à toute heure la peine que l'on a soufferte.

C'est neantmoins vne chose estrange, que dans le recit que l'on en fait, quoy qu'il

n'y ayt rien de si sensible que la Douleur, on ne la represente ordinairement que par des expressions obliques & figurées & qui sentent l'hyperbole : car tantost on dit qu'on se sent deschirer les entrailles, que l'on a les os brisez & les membres rompus ; tantost qu'on est percé d'alesnes & d'eguilles ; qu'il semble que l'on ayt vn cloud fiché dans les parties ; qu'on a receu comme vn coup de poignard ou de barre ; que l'on est sur la rouë & à la gesne & mille autres semblables qui marquent les especes & les effets de la Douleur. Il n'y en a mesme gueres de violantes qui ne fassent dire que l'on est mort ; on se meurt dans la plus-part des plus legeres. Enfin pour exprimer les maux que l'on sent, il faut que l'esprit s'en imagine d'autres qui sont ordinairemēt plus grands & plus fascheux que les veritables, & que l'on se trompe ainsi quand on enparle & que l'on trōpe ceux à qui l'on en parle.

Mais quelque erreur qu'il y ayt dans les paroles, il est tres-veritable qu'il n'y a point de plus grand mal qui puisse arriuer dans la vie que celuy-là ; non seulement parce

qu'il oste le sentiment de tous les biens & qu'il en rend mesme la jouyssance fascheuse & importune ; mais encore parce qu'il abbat & dissipe les forces en peu de temps, qu'il abbrege les jours & qu'il rend la vie chagrine & ennüyeuse. Car il n'y a rien qui puisse plaire à vn homme qui sent de la Douleur, il perd l'appetit & le sommeil, il ne veut voir personne, & quoy qu'il n'y ayt qu'vne petite partie qui souffre, le mal se communique à l'Ame toute entiere, l'entendement mesme tout spirituel qu'il est, compâtit à la peine du Corps, & tombe dans la Tristesse qui joint ses effets à ceux de la Douleur.

Nous n'en voulons pas dire dauantage: aussi bien n'est-il pas possible de representer toutes les diuerses faces que prend cette Passion, ny les diuers sentimens qu'elle donne. Car le mot de Douleur tout simple qu'il est, contient mille sortes de maux, & outre les especes generales que l'on en a marquées assez grossierement, il y en à cent autres qui n'ont point de nom ou que

l'on ne connoist que pendant qu'on les sent. Selon la nature des parties qui sont attaquées, & des causes qni les blessent, selon la disposition du Corps & de l'Ame de celuy qui souffre, les Douleurs sont differentes: qui pourroit donc en vne si grande varieté de choses qui sont presque innombrables, designer les diuers sentimens qu'elles donnent? On dit bien qu'il y a des Douleurs *aigues*, *picquantes*, *tranchantes & cuisantes*, qu'il y en a *de tensiues*, *de pesantes*, *de sourdes & d'endormies*, on y a mesme adjousté *la Demangeaison*, *le Chatoüillement*, *l'Agacement & la Laßitude*. Mais outre qu'vne seule de ces especes se diuersifie en cent façons & que la Douleur aiguë par exemple reçoit presque autant de varietez qu'il y a de parties differentes qui la souffrent, autant qu'il y a de diuerses causes qui la font naistre, enfin autant qu'il y a de manieres dont elles agissent: Outre que toutes ces expressions sont tirées des choses qui sont estrangeres à la Douleur, & qu'il n'y en a pas vne qui marque le mouuement où consiste l'essence de cette Passion:

elles ne contiennent que des notions les plus communes & les plus generales, & ne descendent point aux particulieres qui sont infinies. De sorte que nostre trauail seroit infiny comme elles, si nous voulions faire la peinture de chacune en particulier : Et puisque la Nature, pour ne pas affliger l'esprit de l'homme, n'a pas permis qu'il en eust d'autres connoissances que les generales, contentons-nous du Portrait que nous auons fait sur ce modelle, & cherchons aussi dans cette veuë la nature & les effets de cette Passion.



DE LA NATVRE de la Douleur.

II. PARTIE.

DANS le deſſein que nons auons de parler de la Nature de la Douleur nous pourrions nous ſeruir de la meſme pensée qu'a euë autresfois vn des plus ſçauans hommes de l'antiquité, quand il a dit qu'il connoiſſoit bien le temps ſi on ne luy demandoit point ce que c'eſtoit, mais qu'il ne le connoiſſoit plus, quand on le vouloit obliger d'en dire ſon ſentiment. Car comme il n'y a rien de ſi ſenſible que la Douleur, ny rien dont on ayt fait de plus grandes & de plus frequentes eſpreuues, nous pouuons aſſeurer comme luy, qu'il n'y a rien de ſi connu quand on ne demande point ce que c'eſt, ny rien auſſi qui ſoit ſi inconnu quand il en faut expliquer la Nature. Ces grands hommes du temps paſſé qui ont ouuert la porte à

toutes les ſciences, & qui ont montré le chemin pour arriuer à la connoiſſance des choſes les plus cachées, ne nous ont rien laiſſé qui nous puiſſe ayder à deſcouurir celle-cy; Et quoy que l'on nous faſſe à croire que nous ſommes des pygmées au col de ces geants qui voyons tout ce qu'ils ont veu & quelque choſe au delà; on peut neantmoins dire que ny eux ny nous n'auons preſque rien veu dans cette matiere, & qu'au lieu d'adjouſter quelque choſe à la connoiſſance de cette Paſſion, nous n'auons tous fait qu'en accroiſtre le ſentiment par la peine d'vne recherche inutile, & par le deſeſpoir d'en venir jamais à bout.

En effet quel moyen de la connoiſtre dans la confuſion de tant d'opinions differẽtes que l'on en a eües? quel moyen de prendre party dans la conteſtation où tant de ſi grands perſonnages ſe ſont engagez? Ils ne ſont pas meſme d'accord du genre qu'il luy faut donner; Les vns veulent que ce ſoit vne Paſſion de l'Ame: D'autres diſent que ce n'en eſt pas vne, mais vn principe des Paſſions. La plus-part ne la reconnoiſſent

que

que dans la partie ſenſitiue: Et de ceux-là les vns tiennent que c'eſt vn mouuement de l'Appetit; Les autres que c'eſt vn ſentiment. De ceux-cy encore il y en a qui diſent que c'eſt vne action parfaite du ſens; D'autres que c'en eſt vne deprauation. Il y en a meſme qui ne la reconnoiſſent que dans le ſens du Toucher, & ne veulent pas que les autres en ſoient ſuſceptibles. Enfin il s'en trouue qui la mettent au rang des objets, & qui aſſeurent que ce n'eſt ny action ny paſſion du ſens, mais vne qualité ſenſible qui l'altere, & qui fait dire veritablement que l'on ſent de la Douleur en quelque lieu qu'elle ſoit.

Ce ſont-là les diuers partis que les Philoſophes & les Medecins ont pris touchant le genre de la Douleur. Mais quand il en faut venir à la difference, & qu'il faut marquer comment & pourquoy ce grand trouble & cette faſcheuſe alteration ſe forme dans l'Ame, ils ne trouuent plus de penſées ny de paroles qui ne ſoient vagues & confuſes, & qui ne laiſſent la choſe auſſi obſcure qu'elle eſtoit auparauant.

Car de dire, comme a fait Galien, que la Douleur eſt *vn triſte & faſcheux ſentiment*, n'eſt-ce pas autant que s'il diſoit que c'eſt vn ſentiment douloureux: Ou comme quelques autres, que c'eſt *vne violente Paßion de l'Ame accüeillie de quelque ſenſible deſplaiſir & affligée de quelque ſorte de mal*; ou *qui naiſt du deſplaiſirs qu'elle reçoit des maux qui ſont contraires à ſes inclinations*; ou bien que *c'eſt vn tourment de l'Eſprit & du Corps*: TOUS ces termes de Deſplaiſir, d'Affliction & de Tourment ſignifient-ils autre choſe que la Douleur, & n'eſt-ce pas definir la Douleur par la Douleur, mettre l'eſpece pour la difference & expliquer vne choſe obſcure par vne autre qui ne l'eſt pas moins? Mais quand on la definit par *le mouuement que l'Appetit concupiſcible ſouffre à la preſence du mal* ou *par la repugnance que l'Ame reſſent à la preſence des choſes qui ne luy ſont pas conuenables*, ce ſont des notions trop generales, qui ne deſcendent pas juſques à la difference ny à la nature particuliere de la Douleur; NON plus que celles qui ſont

entrer dans sa definition *l'intemperie & la solution de continuité, ou le mouuement des esprits* & quelqu'autre alteration du corps que ce soit; parce que celles-là sont des causes, & celles-cy des effets de la Douleur, & qu'il est constant que les causes ny les effets n'entrent point dans l'essence des choses.

C'est ce que l'on peut dire en gros contre toutes ces opinions differentes: Car de vouloir examiner en détail & destruire les raisons que l'on a euës pour les soustenir; ce seroit vn trauail inutile, puisqu'il ne faut que monstrer le droit chemin pour connoistre celuy qui fait esgarer, & que la mesme lumiere qui découure la verité, découure encore la faulseté & l'erreur qui la combattent.

Voyons donc si apres tant de vaines recherches que l'on a faites jusques icy nous serons plus heureux que tous ces grands hommes qui s'y sont occupez, si nous pourrons faire quelque nouuelle découuerte dans ces terres inconnuës, & trouuer cette source que l'on a tant cherchée où tous les

maux que l'on reſſent prennent leur origine.

A Ce deſſein il faut preſuppoſer que la Douleur du Corps & la Triſteſſe de l'Ame ont quelque choſe de commun, & que pour ce ſubjet elles ſe preſtent leur nom l'vne à l'autre, & produiſent des effets tous ſemblables. Car on appelle la Triſteſſe vne *Douleur d'eſprit*, & la Douleur vn *Sentiment triſte* : Et en l'vne & en l'autre l'Ame ſe trouue inquiete & abatuë, le Cœur ſe reſerre; Et ce qui eſt le plus conſiderable, elles cauſent également les pleurs & les plaintes, qui ſont des marques par leſqueles l'Ame veut faire connoiſtre l'eſtat où elle eſt, comme nous monſtrerons au Chapitre ſuiuant.

D'où il faut tirer cette conſequence neceſſaire, que puiſque ces effets ſont ſemblables, ils doiuent auoir vne meſme cauſe, & puiſque ces marques ſont pareilles, il faut que l'eſtat qu'elles doiuent repreſenter ſoit auſſi pareil. Or cette cauſe & cét eſtat où l'Ame ſe trouue alors, ne peuuent eſtre autres que la conſtitution faſcheuſe, le trou-

ble & la peine interieure que la presence du mal spirituel ou sensible luy donne.

Il faut donc voir comment cét estat fascheux & penible se forme dans la Tristesse; car puisqu'il est commun à elle & à la Douleur de la mesme sorte qu'il se fera en celle-là, il se fera aussi en celle-cy.

Comme la Tristesse se forme dans l'esprit, & que dans l'esprit il n'y a que deux parties, à sçauoir la connoissante qui est l'Entendement, & l'appetitiue qui est la Volonté, c'est vne necessité que cette constitution fascheuse qui entre dans la Tristesse & qui est commune à la Douleur, se forme en l'vne ou en l'autre, ou en toutes les deux ensemble. Ce n'est pas dans la seule partie connoissante, parce qu'il s'ensuiuroit que la connoissance du mal seroit tousiours fascheuse & causeroit tousiours de la Tristesse, quoy que l'on connoisse souuent des maux & que l'on medite attentiuement sur eux sans qu'ils apportent aucun trouble ny aucune peine à l'esprit. Il faut donc que la Tristesse & cét estat fas-

cheux & importun que l'Ame ressent se forme dans la partie appetitiue, & par consequent que ce soit vne action & vn mouuement de la volonté. Mais parce que la volonté est vne puissance aueugle qui n'a aucune connoissance, & qu'il est necessaire que l'Ame connoisse l'estat où elle'est pour en estre touchée ; il faut que ce mouuement de la volonté luy soit connu pour former vne Tristesse complete & entiere & pouuoir dire qu'elle la ressent. De sorte que la connoissance du mal precede, le mouuement de la volonté suit apres, & puis ce mouuement vient à la connoissance de l'Entendement. Mais à considerer exactement toutes ces trois actions, c'est principalement en celle de la volonté que consiste la forme & l'essence de la Tristesse; Et cette derniere connoissance qui la represente à l'Entendement se fait apres qu'ell'est formée.

En effet puisque l'on dit & qu'il est vray que l'on ressent la Tristesse, il faut qu'elle soit auant qu'on la ressente : Et quand on ne la ressentiroit pas, elle ne laisseroit pas d'estre veritablement dans l'Ame, comme il

arriue quand l'esprit est distrait ailleurs, & qu'il ne pense pas au profond chagrin qui le deuore secretement. Cette connoissance est donc en quelque façon estrangere à la Tristesse & ne sert tout au plus que d'vne condition pour la rendre plus forte & plus grande, comme nous monstrerons cy-apres.

S'il est donc veritable & constant que l'estat fascheux & penible où l'Ame se trouue dans la Tristesse n'est pas vne action de la partie connoissante de l'esprit, mais vn mouuement de sa partie appetitiue; il faut puisque le mesme estat se trouue aussi dans la Douleur qu'il ne procede pas de la faculté connoissante qui est dans l'Ame sensitiue, & par consequent que ce ne soit pas vne action du sens, lequel fait la portion connoissante de cette sorte d'Ame; MAIS que ce soit vn mouuement de l'Appetit sensitif, & par consequent que ce soit vne Passion, puisque tout mouuement de l'Appetit est Passion, comme nous auons dit.

Cét estat fascheux estant donc vne Passion & vn mouuement de l'Appetit, il faut

que la Tristesse & la Douleur le soient aussi. Car comme il ne se peut iamais separer d'elles & que lors qu'il n'est plus, il n'y a plus aussi de Douleur ny de Tristesse, c'est vne necessité qu'il entre dans leur essence & par consequent qu'il en fasse partie ou le tout. S'il en est seulement vne partie, la Tristesse sera quelque chose de composé, & il faudra qu'elle soit faite de cette Passion-là & de quelqu'autre Passion : car les parties d'vn tout doiuent estre de mesme genre, & rien ne peut entrer dans les differences du mouuement que le mouuement. Cependant on ne sçauroit conceuoir qu'vne seule Passion dans la Douleur & dans la Tristesse, & tous ceux qui en ont parlé les ont mises au rang des Passions simples. Il s'ensuit donc que l'estat fascheux dont est question comprend toute leur nature & leur essence, & que la difference qui s'y trouue ne procede que du sujet & de la qualité de l'objet qui les excite, qui sont des choses estrangeres à l'essence des mouuemens. En effet que se peut-on figurer par les mots de Tristesse & de Douleur ? que peut-on

signifier

ſignifier quand on dit que l'on ſouffre l'vne ou l'autre, ſinon vne peine, vn tourment, vn trouble faſcheux que l'on reſſent en ſoy? Et tout cela n'eſt-ce pas l'eſtat & la conſtitution dont nous parlons. Et apres que l'on a conceu cét eſtat, ſe peut-on imaginer quelqu'autre choſe qui puiſſe entrer dans la nature de cés Paſſions, ſi ce n'eſt que l'vne ſe forme dans la volonté & a pour objet vn mal ſpirituel, & que l'autre s'eſleue dans l'Ame ſenſitiue à la preſence d'vn mal ſenſible & corporel. Or le ſujet & l'objet ſont exterieurs aux actions & ne peuuent entrer dans leur eſſence, & par conſequent toute la nature de la Triſteſſe & de la Douleur eſt renfermée dans cét eſtat faſcheux & penible où l'Ame ſe trouue alors : Et puiſque c'eſt vn mouuement de l'Appetit, il faut que ce ſoient des Paſſions.

Cela eſtant ainſi toutes ces opinions qui ont mis la Douleur dans l'action des ſens ne ſe peuuent plus ſouſtenir, puiſque la ſenſation eſt vne connoiſſance, & que le trouble & la peine que l'Ame ſouffre ſe fait dans l'Appetit. Il eſt vray que le ſens connoiſt

l'objet qui doit excirer la Douleur; Mais incontinant apres l'Appetit ſe donne le mouuement qui eſt proportionné à cette connoiſſance, & en ſuite ce meſme mouuement eſt reconnu par les ſens interieurs, qui font dire alors veritablement que l'on reſſent la Douleur & que l'on en eſt touché. Car ce n'eſt pas le ſens exterieur qui donne cette connoiſſance; Et la Douleur n'eſt pas vn objet ſenſible à ſon eſgard comme quelques-vns ont pensé.

Pour donner jour à toutes ces veritez, puiſqu'il y a trois actions qui concourent à la naiſſance de ces deux Paſſions, à ſçauoir la connoiſſance de l'objet, le mouuemẽt de l'appetit qui la ſuit & le reſſentimẽt que l'Ame en a. Il faut maintenant expliquer comment ces trois actions ſe font: car apres cela la nature de la Triſteſſe & de la Douleur paroiſtra à découuert, toutes les difficultez qui l'ont obſcurcie ſe diſſiperont & l'on verra clairement en quoy ont erré toutes les opinions que l'on en a euës.

QVANT à la premiere, il faut preſuppoſer que c'eſt le mal qui luy ſert d'objet, & de plus que c'eſt vn mal faſcheux, c'eſt à dire qu'il altere & corrompt la conſtitution naturelle de l'Ame & du Corps. Car comme ce qui cauſe la Douleur corporelle corrompt la conſtitution des parties, ſoit en corrompant leur vnité, ſoit en leur imprimant quelque qualité qui deſtruit leur temperament. Il faut auſſi que ce qui cauſe la Triſteſſe altere la conſtitution naturelle de l'Ame & change l'eſtat qui luy eſt conuenable & que l'on peut dire eſtre l'eſtat de ſa ſanté preſente. Or cét eſtat conſiſte dans les Inclinations que la Nature ou la Couſtume luy ont données pour acquerir & conſeruer les biens qui luy ſont propres. Car tout de meſme que la conſtitution naturelle des parties eſt la diſpoſition qui les rend capables d'agir conformement à leur nature, ces Inclinations ſont auſſi les diſpoſitions qui ſont neceſſaires à l'Ame pour faire les actions qui ſont cõformes à ſa nature; ET par conſequent on peut dire qu'en cela conſiſte ſa conſtitution naturelle, & que tout ce qui

De la connoiſſance qui precede la Douleur.

Quel eſt le mal qui cauſe la Triſteſſe.

l'altere & la blesse luy cause de la Tristesse.
En effet cõme ell'a inclination naturelle à la liberté, à la gloire, à la puissance, à la felicité; tout ce qui la contraint comme la force & la violence, tout ce qui blesse son honnneur comme le mépris & les iniures; Tout ce qui diminue son pouuoir comme la la perte des biens & des amis; Tout ce qui trouble son plaisir & son repos, comme la peine, les maladies & les passions violantes, luy donne du chagrin; En vn mot, tout ce qui choque ses Inclinations, soit qu'elles viennent de la Nature ou de la Coustume, luy est vn mal fascheux qui altere sa constitution naturelle.

Quelle est la cause de la Douleur.

Il en faut dire autant de celle du Corps; Car bien qu'il y ayt contestation entre les Medecins pour sçauoir si c'est l'intemperie, ou la solution de continuité, ou toutes les deux ensemble qui causent la Douleur. Il est neantmoins constant que l'vne ny l'autre n'a ce pouuoir là que parce qu'elle altere la constitution naturelle des parties: D'où il faut tirer cette consequence, que tout ce qui entre dans cette constitution est vn su-

iet capable de cette alteration, & qu'auſſi tout ce qui le corrompt peut cauſer la Douleur. Or il eſt certain que le temperament & l'vnité des parties entrent également dans la conſtitution de l'organe du toucher, & partant l'intemperie & la diuiſion qui leur ſont contraires, ſont également capables d'y cauſer la Douleur.

Mais parce qu'il y a d'autres diſpoſitions qui font la conſtitution naturelle des organes des autres ſens, il faut auſſi qu'il y ayt d'autres cauſes de la Douleur que la ſolution de continuité & l'intemperie. Ouy ſans doute tous les autres ſens ont leur Douleur particuliere qui ne vient ny de l'vne ny de l'autre: il y a de certains ſons aigus qui bleſſent l'oreille; il y a des odeurs & des ſaueurs qui ſont inſupportables, & l'on ne ſçauroit douter que les objets qui ſont trop forts comme vne grande lumiere & vn ſon violant ne donnent de la peine aux ſens: Enfin puiſque l'aſſemblage de certaines couleurs choquent la veuë, & que les faux accords ſont desagreables à l'ouyë, il faut qu'ils cauſent quelque Douleur, & qu'ils

alterent par consequent leur constitution naturelle.

Or cette constitution consiste principalement dans la proportion que les sens doiuent auoir auec les obiets; et ce qui destruit cette proportion, les offense. C'est pourquoy les obiets trop forts ou qui ont quelque qualité disproportionnée au sens comme les sons rudes & aigres, les odeurs puantes & les saueurs desagreables; ceux enfin qui donnent de la peine à l'Ame pour les comprendre, comme nous auons dit qu'il arriuoit dans les discordances, tous ces objets dis-ie sont fascheux & importuns, parce qu'ils destruisent la proportion que la Nature a mise entre les sens & les obiets.

Il est vray que ceux qui regardent le sens du Toucher sont plus fascheux & causent vne Douleur qlus forte & plus sensible, parce qu'ils alterent la constitution qui est la plus importante & la plus necessaire. Car outre que ce sens est le premier de tous, que c'est luy qui soustient la vie animale & qu'il a son fondement dans le temperament qui est la base de toute la composition du

corps & de toutes les facultez corporelles; L'vnité des parties est si considerable à la Nature qu'on ne la peut violer sans la destruire. En effet la perfection des choses consiste dans l'vnité, parce que l'vnité lie & retient tout ce qui est necessaire à l'estre parfait qu'elles doiuent auoir; Et si elles viennent à souffrir quelque diuision, elles ne sont plus ce qu'elles estoient ny ce qu'elles doiuent estre. Il ne faut donc pas s'estonner, si la Nature a tant de soin de conseruer l'vnité des parties dans les animaux, & si elle se trouble si fort quãd elle void qu'elle se perd, puisque c'est en cela que consiste leur estre, leur perfection & leur subsistance.

Le mal fascheux est donc l'objet de la Tristesse & de la Douleur, qui doit estre connu auant qu'elles se puissent former dans l'Ame. Mais parce qu'*estre fascheux* suppose deux sortes de connoissance; L'vne par laquelle on connoist l'estre veritable & physique de ce qui est fascheux; Et l'autre par laquelle on connoist cette qualité de fascheux. La premiere se fait par la faculté apprehensiue qui connoist les choses com-

me elles ſont en elles-meſmes. L'autre ſe fait par la faculté eſtimatiue qui adiouſte à l'eſtre des choſes les notions de bon ou de mauuais, d'agreable oü de faſcheux. Car ces qualitez n'ont point d'eſpeces ſenſibles qui frappent les ſens, telles qu'en ont les objets exterieurs; c'eſt pourquoy on dit dans l'Eſchole que la connoiſſance que l'on en a ſe fait par des eſpeces qui n'ont point paſſé par les ſens, *per ſpecies non ſenſatas.*

En effet ſi les choſes faſcheuſes ſe connoiſſoient par des eſpeces, comme la couleur, la chaleur, &c. Il faudroit qu'elles paruſſent faſcheuſes en tout temps & à toute ſorte d'animaux. Cependant ce qui eſt faſcheux à l'vn ne l'eſt pas à l'autre, & ce qui l'eſt maintenant ne le ſera pas tantoſt. Ce ne ſont donc pas les ſens exterieurs qui donnent cette connoiſſance; mais la faculté eſtimatiue. Ainſi le ſens connoiſt la chaleur; mais il ne connoiſt pas qu'elle ſoit bonne ou mauuaiſe, agreable ou faſcheuſe: C'eſt cette faculté qui juge de ces qualitez par l'experience qu'ell'en a faite ou par vne ſecrete connoiſſance que la Nature luy en a donnée.

Et

Et certainement la plus-part de ces jugemens se font par instinct, c'est à dire par ces images secretes que la Nature a imprimées dans l'Ame des animaux pour leur apprendre les choses qu'elles doiuent fuir. Car qui est celuy qui soit bien asseuré de la cause des discordances, des mauuaises odeurs, &c. & pourquoy elles sont desagreables? qui a appris à vn enfant qui sent de la Douleur que la solution de continuité est si pernicieuse & si contraire à la Nature? il faut de necessité que ces connoissances soient nées auec l'Ame, puisque ce n'est pas le sens, l'experience ny la raison qui les donnent.

C'est donc la vertu apprehensiue, à sçauoir le sens exterieur ou la partie imaginatiue de l'Ame, soit intellectuelle ou sensitiue qui connoist l'estre des choses, & puis l'estimatiue les iuge mauuaises & fascheuses. Mais il faut remarquer que dans les objets de la Douleur corporelle, cette faculté ne fait pas tousiours son jugement sur le premier rapport des sens, & qu'il faut souuent que d'autres connoissances y interuiennent. Quand elle juge que la Chaleur est mauuai-

se, c'est immediatement apres le jugement qu'en a fait le Toucher : Mais quand elle juge que l'accord de deux sons est desagreable, ce n'est pas sur le simple rapport de l'oreille ; il faut qu'vne autre faculté plus haute l'ait instruite de ce qui luy doit estre fascheux, à sçauoir de la disproportion qui est entre ces deux sõs: De sorte que l'oreille connoist le son, mais l'imagination en connoist la discordance ; Et puis l'estimatiue juge qu'ell'est fascheuse. Il en est de mesme de la solution de continuité qui est le plus puissant objet de la Douleur & sur laquelle on a formé tant de difficultez. Car il est certain que ce n'est pas le Toucher qui en donne connoissance à l'estimatiue, puisqu'il n'en peut estre le juge & qu'il ne la sent pas. En effet outre que le sens ne peut estre blessé que par ses objets propres & que la diuision appartient au mouuement ou au nombre qui sont entre les objets communs ; il est constant que le sens ne peut sentir son organe, autrement il se sentiroit luy-mesme, puisque le sens comprend l'organe & la faculté. Or est-il que l'vnité des parties

Le Toucher ne sent pas la diuision.

entre dans la conſtitution de l'organe du Toucher & par conſequent il ne la peut ſentir : Et s'il ne la ſent pas, il ne peut auſſi ſentir la diuiſion : car l'habitude & la priuation ſont d'vn meſme reſſort, & la faculté qui ne peut connoiſtre la lumiere n'eſt pas capable de iuger des tenebres. Et certainement s'il en eſtoit le iuge, nous ne douterions pas ſi ſouuent de la cauſe des Douleurs que nous reſſentons, & nous ſerions aſſeurez quand ce ſeroit elle qui les produiroit comme nous ſommes certains de l'impreſſion que le chaud & le froid font ſur nous, quand le toucher les reſſent. Cependant quand il y a intemperie dans vne partie, & que la Douleur y ſuruient, quelques-vns diſent que la ſeule intemperie en eſt la cauſe ; D'autres que ce n'eſt pas l'intemperie, mais la ſolution de continuité qu'ell'a excitée. Comment les eſprits ſe peuuent-ils partager en vne choſe dont ils veulent que le ſens ſoit le iuge ? Aſſeurement ce n'eſt pas luy qui prend connoiſſance de la ſolution de continuité: Il ſent bien l'action des choſes dures, acres & autres ſemblables

qui ont la vertu de diuiser les parties; Mais l'imagination connoist la diuision qu'elles font, & en suite l'estimatiue la iuge mauuaise & perilleuse.

Mais que ce soit le sens ou l'imagination qui donne la premiere connoissance de l'obiet de la Douleur, il y a vne autre condition qui est necessaire pour faire que l'estimatiue le reconnoisse pour fascheux; c'est qu'il faut que l'impression qu'il fait soit prompte & violante, qu'elle se fasse tout à la fois & que l'Ame en soit surprise. Car si elle se fait peu à peu & doucement, elle ne causera point de sentiment fascheux ny par consequent point de Tristesse ny de Douleur. C'est pourquoy les infortunes qui arriuent lentement quelques grandes qu'elles se trouuent à la fin, ne donnent pas de si grands desplaisirs que de plus legeres qui viennent à l'impourueu & qui frappent l'Ame tout d'vn coup. Les intemperies qui s'introduisent peu à peu dans le corps ne causent aucune Douleur & les humeurs qui rongent insensiblement les parties y produisent à la fin de grands vlceres qui ne

ſont point douloureux. Et cela vient non ſeulement de ce que ces obiets s'inſinuant peu à peu, le changement qu'ils apportent n'eſt pas ſenſible; Mais encore de ce que l'Ame & le corps contractent par ces lentes & longues impreſſions vne autre conſtitution que la couſtume leur rend en quelque façon naturelle: De ſorte que ces obiets bien loin de l'alterer & de la corrompre, l'entretiennent & l'augmentent, & ne peuuent par conſequent eſtre reconnus pour faſcheux.

La Douleur n'eſt pas vne action de ſens.

Voila comment ſe fait la connoiſſance de l'obiet faſcheux; Mais par tout là il n'y a point encore de Triſteſſe ny de Douleur, & toutes les choſes que nous auons remarquées ne ſont que les cauſes ou les conditions neceſſaires à leur production. C'eſt pourquoy ceux qui mettent la Douleur dans l'action du ſens & qui aſſeurent qu'ell'eſt bleſſée, n'ont pas conſideré que tout ce qui ſe paſſe dans le ſens eſt eſtranger à la Douleur & ſe fait auant qu'elle ſe forme dans l'Ame. Car quand l'action du ſens ſe-

roit deprauée comme ils disent, ce ne seroit pas vne Douleur, puisque la Douleur est vn mouuement de l'Appetit; Et tout au plus ce ne seroit qu'vn mauuais iugement que le sens feroit de son obiet, ce qui peut estre n'est pas veritable.

La Douleur n'est pas vne action deprauée.

En effet on ne sçauroit dire que l'action du Toucher soit deprauée si ce n'est parce qu'il sent les obiets plus grãds & plus forts qu'il ne deuroit: De sorte que toute la question se reduit à sçauoir si ces obiets sont aussi grands qu'il les iuge, ou s'il les fait plus grands qu'ils ne sont effectiuement. S'ils sont aussi grands qu'il les reconnoist, son action n'est pas déprauée, au contraire elle est parfaite, puisqu'il les represente iustement & tels qu'ils sont. Or il est certain qu'il ne les fait pas plus grands, parce que le sens est vne faculté representatiue qui ne connoist les choses que comme elles sont & comme elles se presentent à luy; C'est à dire qu'il en iuge conformement à l'impression qu'il en souffre. Il peut à la verité les reconnoistre moindres qu'elles ne sont quand leur qualité ne se fait pas sentir tou-

te entiere, comme quand elle touche vne partie qui a peu de ſentiment, ou quād l'impreſſion en eſt legere : Mais il ne les peut iamais ſentir plus grandes ne pouuant rien adjouſter à leur qualité. Certainement cōme quand vne trop grande lumiere vient à frapper l'œil, on ne ſçauroit dire que ſon action ſoit deprauée, puiſqu'il fait le iugement de cét obiet comme il doit & qu'au contraire s'il ne ſentoit ſa violence, elle ſeroit defectueuſe. Il en eſt de meſme de toutes les qualitez tactiles ; elles font impreſſion ſur le Toucher & ſi elles ſont violantes & exceſſiues, le ſentiment qu'il en a ne peut eſtre mis au rang des actions déprauées. Car quand meſme la Douleur ſeroit vne qualité ſenſible, comme quelques-vns veulent, le ſens la connoiſſant telle qu'ell'eſt, ne ſouffriroit aucune deprauation dans ſa connoiſſance, & ſon action ſeroit parfaite & accomplie.

D'ailleurs ſi l'action du Toucher eſtoit deprauée, il faudroit que l'intemperie ou la ſolution de continuité en fuſt la cauſe. Ce n'eſt pas l'intemperie, puiſque dans vne

picqueure que l'on ſent, il n'y a d'abord aucune intemperie : Ce n'eſt pas auſſi la diuiſion, car outre que le Toucher ne la ſent pas comme nous auons montré, l'vnité ne ſert de rien à l'action precife & principale de ce ſens; les parties pour eſtre diuisées ne laiſſant pas de ſentir toutes les qualitez tactiles. Car comme en tous les organes il y a vne partie qui eſt la cauſe principale de l'action, d'autres qui ne luy ſeruent que d'aides & d'autres enfin qui ne ſont deſtinées que pour conſeruer tout l'organe. L'vnité eſt de ce dernier genre : Elle n'eſt ny la cauſe principale du Toucher, ny ce qui la rend plus facile; mais elle ſert ſeulement à la conſeruation de ſon organe, & quoy qu'elle ſe perde, l'action de ce ſens n'en eſt point offensée. Et de vray qui prendra garde qu'elle n'a aucun rapport ny liaiſon auec la vertu du Toucher, qui eſt la connoiſſance, à laquelle elle ne ſert de rien ; ny auec ſon obiet qui ſont les qualitez tactiles, du nombre deſquelles elle n'eſt point ; iugera bien qu'elle ne contribue point à ſon action, & qu'elle ne luy eſt pas plus affectée qu'à tous les

autres

autres ſens qui ont beſoin comme luy de cette diſpoſition pour la conſeruation de leurs organes. Apres tout ſi elle y ſeruoit de quelque choſe, quand elle viendroit à ſe perdre, elle rendroit pluſtoſt l'action affoiblie que deprauée.

Mais quoy ! toute la Medecine s'eſt-elle laiſſé abuſer en la mettant au rang des actions deprauées ? NON certainement, car il eſt vray qu'elle ſe fait autrement qu'elle ne deuroit. Pour entendre cecy il faut remarquer que la Nature en donnant les ſens aux animaux a plus eu d'eſgard à ſa conſeruation qu'à la leur, & n'a pas tant conſideré leur perfection que la ſienne. De ſorte qu'ell'a voulu qu'ils fuſſent diſpoſez de telle ſorte que leur action ne fuſt pas contraire à la tranquillité & à l'eſtat parfait de ſa vie. C'eſt pourquoy elle les a rendus moins exacts dans leur connoiſſance, afin qu'ils ne ſentiſſent pas les qualitez ſenſibles dans toute la force qu'elles peuuent auoir. Car il eſt certain que le ſens quel qu'il ſoit eſt incommode, quand il eſt trop delicat;

Comment l'opinion des Medecins ſe doit expliquer.

l'ouyë trop ſubtile eſt vne ſorte de maladie qui fait ſentir iuſques au bruit que le mouuement des eſprits fait dans l'oreille; Et perſonne ne doute que ceux qui ont le Toucher trop exquis, ne ſoient plus expoſez à la Douleur que les autres. Pour ſatisfaire donc à ce deſſein, la Nature a placé les vns en des lieux profonds & reculez afin que les objets s'affoibliſſent par la longueur du chemin, comme l'ouyë & l'odorat; Aux autres ell'a fait les organes de matieres propres pour reboucher la force de leurs qualitez, comme ſont les humeurs qui entrent dans la compoſition de l'œil, la ſubſtance molle & ſpongieuſe dont la langue eſt compoſée; Et pour s'arreſter au ſujet qui nous occupe, ell'a mis le Toucher dans vne membrane groſſiere & charnuë, qu'ell'a encore couuerte d'vne pellicule inſenſible, afin que l'abord des qualitez tactiles ne la touchaſt pas ſi viuement. Car ſi les parties exterieures qui les doiuent apperceuoir les premieres auoient le ſentiment auſſi vif que les nerfs, l'animal ſeroit en vne continuelle Douleur, & les plus foibles objets luy ſe-

roient inſupportables. Quand il arriue donc que le ſentiment eſt plus exact qu'il ne doit eſtre, c'eſt vne action qui eſt parfaite à l'eſgard du iugement que le ſens en fait ; mais elle eſt déprauée à l'égard de l'animal, eſtant contraire à l'ordre general de la Nature & à l'eſtat parfait de la vie dont elle veut qu'il iouyſſe.

Or le ſentiment eſt plus exact qu'il ne faut, quand les obiets ſont trop forts qui font vne trop grande impreſſion ſur les ſens ; ou quand les parties interieures en ſont immediatement touchées, comme lors que la peau ne les couure plus ; et quand la vertu ſenſitiue s'y eſt renduë plus grande, comme lors que leur conſtitution eſt alterée. Car il eſt certain que puiſque la Nature leur enuoye des eſprits vitaux pour les fortifier, ell'y fait auſſi couler vne plus grande quantité d'eſprits ſenſitifs pour en accroiſtre le ſens : dautant que le ſens ayant principalement eſté donné aux parties pour reconnoiſtre & pour éuiter les choſes qui les peuuent deſtruire, il faut que celles-cy qui ſont bleſſées & affoiblies

& qui ſont moins capables de reſiſter, ayent cette vertu plus delicate, afin de remarquer pluſtoſt & plus exactement ce qui leur peut nuire. Et c'eſt là ſans doute la raiſon pour laquelle les parties malades ont le ſentiment ſi exquis, & qu'on ne les ſçauroit ſi peu toucher qu'elles ne reſſentent de la Douleur.

La Medecine ne s'eſt donc pas trompée quand ell'a dit que l'action du Toucher eſtoit dépravée dans la Douleur. Mais ell'a rapporté au ſens ce qui ſe deuoit rapporter à l'animal : Car à l'égard de celuy-cy ell'eſt deprauée, mais à l'égard du ſens ell'eſt iuſte & parfaite. Ou bien il faut dire qu'ell'a confondu à ſon ordinaire l'action du ſens auec la Douleur, laquelle peut eſtre miſe au rang des actions deprauées, les comparant auec les actions de la ſanté parfaite, qui eſt le modelle ſur lequel elle meſure tous les accidens qui arriuent au corps. Car il eſt vray qu'en cét égard toutes les paſſions violentes peuuent paſſer pour des actions deprauées, puiſqu'elles ſont contraires à la tranquillité & à l'eſtat parfait

de la vie, & qu'elles se font tout autrement que la nature de l'animal ne voudroit: quoy qu'au respect des facultez qui les produisent ce ne soient point des actions blessées ny deprauées, puisque chacune en iuge comme elle doit & que l'appetit s'esmeut conformement à sa nature & à la connoissance qu'il est obligé de suiure.

Or il ne faut pas s'estonner de ce que cette science n'ait pas distingué toutes ces choses; ne considerant les actions que comme les signes & les effects des causes sur lesquelles elle doit trauailler, elle n'est pas obligée d'en faire vne anatomie si exacte que la Philosophie; c'est assez pour elle qu'ell'en ayt la connoissance qui est necessaire à son dessein. Ainsi il n'importe pas pour elle que la Douleur soit vn mouuement de l'Appetit, ny que le iugement de l'estimatiue la doiue preceder: Il suffit qu'elle luy fasse connoistre la partie qui est blessée & les causes d'où elle procede, afin d'appliquer iustement les remedes pour la chasser. C'est pourquoy sans crainte de faillir, elle confond dans sa definition l'action

du ſens & le mouuement de l'Appetit ; parce qu'il ne ſert de rien de les diſtinguer pour y apporter la gueriſon. Meſmes contre les regles de la Logique, ell'y fait entrer l'intemperie & la ſolution de continuité ; dautant que ce ſont les choſes qu'elle conſidere le plus, & les ſeules qui la doiuent occuper. Elle ne la reconnoiſt auſſi que dans le ſens du toucher, parce que c'eſt la plus importante & celle qui a particulierement beſoin de ſon ſecours.

Quoy qu'il en ſoit, de tout ce que nous auons dit cy-deſſus, il reſulte que la Douleur n'eſt pas vne action du ſens, qu'elle ſe forme apres celle-cy & que c'eſt enfin l'ouurage d'vne autre puiſſance de l'Ame. Et certainement qui conſiderera que le ſentiment eſt borné à la partie où il ſe fait & que la Douleur ſe reſſent non ſeulement dans la partie bleſſée, mais encore dans l'Ame toute entiere & qu'elle trouble & eſbranle tout l'animal, iugera bien que ce doit eſtre l'action d'vne faculté plus generale que n'eſt le ſens : en vn mot que la puiſſance par laquelle l'Ame s'eſmeut, c'eſt à dire l'Ap-

petit, eſt la cauſe de cét effect.

Apres que le mal eſt donc venu à la connoiſſance de l'Ame, qu'elle l'a iugé faſcheux & qu'ell'a veu qu'effectiuemẽt il altere & corrompt ſa conſtitution naturelle, alors elle ſe reſout de le fuir, n'ayant point d'autre moyen d'euiter vn ennemi qui la ſurprend & qui la preſſe; Et au meſme moment l'appetit qui eſt deſtiné pour executer les reſolutions qu'ell'a priſes ſe donne le mouuement qui eſt conforme à ſa connoiſſance & à ſon deſſein. Il faut donc voir quel eſt ce mouuement, puiſque c'eſt luy ou conſiſte le trouble, la conſtitution faſcheuſe, en vn mot la nature & l'eſſence de la Douleur.

Quel eſt l. mouuement de l'Appetit dans la Douleur.

Mais le moyen de pouuoir découurir vne choſe ſi obſcure qui ſe paſſe toute au plus profond de l'Ame & qui juſques icy a eſté ſi cachee qu'elle n'a pas meſme fourny aucun ſoupçon ny aucune conjecture de ce que ce peut eſtre. On s'eſt contenté de dire que c'eſtoit vn mouuement de l'Ame, parce que c'eſt vne Paſſion; Mais

comme ſi c'eſtoient là ces colomnes au dela deſquelles il n'eſt pas permis à l'eſprit humain de paſſer, perſonne n'a encore osé ſe hazarder d'aller plus auant pour chercher comment ſe fait ce mouuement & en quoy il differe de celuy qui ſe fait en toutes les autres paſſions; car puiſqu'elles ſont differentes entr'elles, il faut que leurs mouuemens le ſoient auſſi.

Puiſqu'il eſt donc vray que l'Ame ſe meut & que le premier mouuement qu'elle fait à la veuë du mal c'eſt de ſe ſeparer de luy; Il faut qu'apres auoir connu vn obiet mauuais, elle ſouffre ce premier mouuement & qu'elle s'en eſloigne, puiſqu'elle le connoiſt pour vn mal. Mais parce qu'outre cette notion generale elle le reconnoiſt encore pour faſcheux, qu'elle void qu'il eſt preſent & qu'il corrompt effectiuement ſa conſtitution naturelle; ce n'eſt pas aſſez pour elle de ſe ſeparer de luy, puiſqu'elle s'engage à cette ſeparatiõ pour toutes ſortes de maux & pour ceux-là meſme qui ſont abſens dont elle ne craint pas les attaques: Mais il faut qu'ell'adjouſte à ce mouuement

ment quelque precaution & quelque effort qui responde au peril où elle croit estre.

Seroit-ce point par vne fuite prompte & precipitée qu'elle tascheroit de l'éuiter? car c'est vn moyen connu & familier à tous les animaux, quand ils sont pressez d'vn puissant ennemy, & nous experimentons en nous-mesmes que les esprits fuyent ainsi au cœur & s'y retirent auec vne extréme vitesse, quand quelque chose de formidable a jetté la crainte dans l'Ame. Ouy sans doute elle le fuit & n'a iamais plus de suiet de le faire auec plus de diligence & de haste que lors que le mal l'a saisie, qu'il la presse & qu'il tasche de la destruire. Mais cela ne suffit pas encore, puisque nous auons montré cy-deuant que cette precipitation se peut trouuer dans la simple Haine sans que la Douleur s'y rencontre; qui est vne marque euidente que ce n'est pas dans ce mouuement que celle-cy consiste. Ioint qu'vn mouuement pour estre plus viste qu'vn autre, n'est pas de differente espece, & par consequent si la Douleur n'estoit dif-

ferente de la Haine que par la viteſſe de ſon mouuement, elles ſeroient toutes deux de meſme nature & ne ſeroient differentes que du plus & du moins; en ſorte qu'on pourroit dire que la Douleur ſeroit vne forte Haine, & la Haine vne foible Douleur; ce qui n'eſt pas veritable, puiſqu'il ſe troue de grandes Haines qui ne ſont accompagnées d'aucune Triſteſſe. Il faut donc chercher ailleurs que dans cette fuite precipitée, la difference du mouuement qui eſt propre à cette Paſſion. Diſons donc

Puiſqu'il y a rapport des mouuemens de l'Ame à ceux du Corps, & que ceux-cy ſont des characteres de ceux de l'Ame; puiſqu'il eſt encore vray que les paroles ſont les images des choſes & qu'elles en font connoiſtre la verité, il ne faut que conſiderer les agitations que le corps ſouffre dans la Douleur, & les façons de parler par leſquelles cette Paſſion exprime ſes ſentimens, pour découurir le mouuement que nous cherchons.

Or nous voyons que tous les animaux ſe reſſerrent, ſe ramaſſent & s'appetiſſent

autant qu'ils peuuent quand ils ſentent cette Paſſion; Les vers & les autres inſectes qui rampent, ſe retirent & r'entrent comme en eux-meſmes; La peau ſe ride aux vns, les membres ſe racourciſſent aux autres ; Et nous experimentons qu'au premier ſentiment que nous auons du mal, nous fronçons le ſourcil & nous retirons la partie qui a eſté offensée. Nous diſons meſme pour exprimer vne grande Triſteſſe que l'on a le cœur ſerré & l'on ſent effectiuement en ſoy quelque choſe qui preſſe le cœur & qui empeſche la liberté de ſes mouuemens. Mais ce qui eſt le plus conſiderable & à quoy peu de perſonnes ont pris garde, il n'y a point de partie qui ſente de la Douleur laquelle ne reſſerre ſes fibres : Et c'eſt pour cela que le pouls y deuient dur par la contraction qui ſe fait dans l'artere; c'eſt pour cela que les levres des playes ſe retirent & que lors qu'elles ſe relaſchent & qu'elles deuiennent molles on n'y ſent plus de mal; L'on peut meſme aſſeurer que dans les Douleurs interieures, comme dans les Coliques nephretiques, dans les Pleureſies & dans les

tranchées de l'accouchement, &c. c'eſt la contraction des fibres qui augmente le ſentiment de la Douleur. Car puiſqu'elles ſe reſerrent dans les playes, dans le froid & à l'abord de toutes les qualitez picquantes, & que ce ſont les organes propres & particuliers de l'appetit naturel qui ſe meut touſiours en ces rencontres ; il ne faut pas douter que dans ces Douleurs-là elles ne ſouffrent contraction & qu'elles ne rendent le mal plus douloureux en tirant la partie malade. De ſorte qu'auec toutes ces experiences on peut aſſeurer qu'à l'eſgard du corps le reſerrement, s'il eſt permis de parler ainſi, & la contraction des parties eſt le mouuement propre & particulier de la Douleur ; et par conſequent ſi l'Ame y en doit auſſi ſouffrir quelqu'vn qui ſoit different des autres Paſſions, il faut qu'il ſoit conforme à celuy-là ; et qu'il ſe faſſe dans l'appetit vne eſpece de contraction & de compreſſion violante par laquelle ſes parties r'entrant en quelque façon l'vne dans l'autre, ſe penetrent & ſe preſſent plus que leur conſtitution naturelle ne demande. Et

en effet s'il eſt vray que la Ioye ſoit vne effuſion vn eſpanchement & (pour parler conformement au nom que la langue Latine luy a donné) ſi c'eſt comme vn eſlargiſſement de l'Ame, il faut que la Triſteſſe en ſoit la contraction & l'eſtreſſiſſement. Et qui conſiderera bien la nature de ce mouuement, verra ſans doute qu'on ne s'en peut figurer d'autre qui ſoit plus conforme au deſſein qu'elle doit auoir en cette rencontre ny qui puiſſe mieux faire connoiſtre l'impreſſion que le mal y fait & le trouble qu'il y excite. Car comme la contraction eſt vne eſpece de condenſation par laquelle vne choſe ſe reſerre & occupe moins d'eſpace, ſes parties ſe comprimant & ſe preſſant de telle ſorte qu'elles ſe penetreroient l'vne l'autre, ſi les corps eſtoient ſuſceptibles de penetration : Il eſt certain que ſi l'Ame eſt capable de cette ſorte de mouuement, il faut s'imaginer qu'elle ſe ramaſſe & ſe retreſſit en quelque façon & qu'ell'a comme des parties qui ſe retirent & r'entrent en elles-meſmes; leſquelles n'ayant pas vne quantité materielle comme ont les corps, ſe pene-

Lætitia; *Latitia*.

trent l'vne l'autre & se confondent ensemble. Et bien qu'il ne soit pas facile de conceuoir ces parties, ce transport & ce meslange dans la substance de l'Ame; neantmoins puisque tout le monde est d'accord qu'elle se meut dans les Passions, c'est vne necessité qu'il y ayt quelque chose qui responde à tout cela. Et qui croira que les Anges se meuuent d'vn endroit à l'autre, qu'ils occupent tantost plus & tantost moins d'espace, & qu'ils peuuent augmenter ou racourcir leur estenduë, n'aura pas de peine à s'imaginer que les mesmes mouuemens se font dans l'Ame.

Or parce que la Nature n'excite aucune Passion dans l'animal que ce ne soit pour quelque bien qu'elle luy veut procurer, il est certain que par cette sorte de mouuement elle croit pouruoir à sa seureté en plusieurs manieres. Car en se resserrant, outre qu'elle fuit ainsi l'approche de l'ennemy, qu'elle se cache de luy autant qu'elle peut & qu'elle luy veut faire vn plus libre passage, afin qu'il s'esloigne d'elle plustost & plus facilement; elle reunit ses parties par

cette contraction & croit ainsi se rendre plus forte & plus capable de resister à ses efforts; Et comme elle occupe moins d'espace, elle pense qu'ell'est moins exposée à ses atteintes & qu'elle ne leur donne pas tant de visée.

Certainement si c'est pour tous ces motifs-là qu'elle inspire aux animaux le dessein de faire retirer leurs mẽbres quand le mal les attaque, comme il n'en faut pas douter, il n'y a pas d'apparence qu'elle s'oublie elle-mesme se trouuant dans le mesme danger & qu'elle n'ayt pas le soin de faire pour elle ce qu'elle fait faire pour les autres: Soit que la Nature luy ayt donné ces ordres secrets, soit qu'elle le fasse par coustume, ou que le mal la trouble & luy persuade que ce qui sert au corps peut encore seruir à sa conseruation.

Mais si ce mouuement luy est vtile en quelque chose, il est cause en suite du plus grand incõuenient qui luy puisse arriuer, & de toute la peine qu'elle souffre en cette rencontre. Car cõme l'image du mal s'est multipliée & s'est respanduë dans l'appetit de la maniere que nous auons dit au chap. de la

Haine, elle se reünist comme luy par la contraction qu'il s'est donnée & deuient ainsi plus forte & plus sensible, estant plus vnie & plus ramassée. Mais encore comme les parties de l'Appetit rentrent en dedans & se penetrent l'vne l'autre, cette image importune entre aussi & s'insinuë auec elles : De sorte que l'Ame voyant cét ennemy qui luy paroist plus puissant, qui la penetre de toutes parts & qui se mesle & se confond auec elle, ne peut souffrir qu'auec vne extréme peine vne chose si odieuse, & faisant de nouueaux efforts pour s'en éloigner, elle se trouble dauantage, & accroist ainsi le desordre où ell'est. Il est vray qu'il est tantost plus grand & tantost plus petit, selon que la contraction est plus ou moins forte, parce que l'image penetre plus ou moins à proportion. Et c'est delà sans doute que pour exprimer la violence de cette Passion, on dit qu'on est outré de Tristesse ou de Douleur, cette façon de parler representant la profonde penetration que le mal fait dans l'Ame.

Mais outre cét inconuenient qui accompagne tousiours ce mouuement quelque

foible qu'il ſoit, il en ſuruient vn autre qui n'eſt guere moindre quand ce mouuement ſe fait auec violence. C'eſt que la contraction que l'appetit ſe donne, eſt alors ſi grande que l'ame tombe dans le meſme peril ou ſe trouuent les corps qui ſouffrent vne compreſſion & condenſation exceſſiue : Car chaque choſe a ſon eſtenduë naturelle qui ne ſe peut augmenter ny diminuer que juſques à vn certain point au delà duquel elle rencontre ſa perte & ſa ruine. L'ame qui eſt donc en quelque ſorte ſoubmiſe à cette loy & qui void cette extraordinaire & dangereuſe cõtraction, s'en eſmeut comme d'vn nouueau mal & adjouſte au trouble que le premier luy a apporté celuy que cette connoiſſance luy donne. Ainſi ſa peine luy cauſe vne nouuelle peine, & ſa precaution augmente le danger où elle ſe trouue. Et certainement on peut dire que la contraction de l'ame fait la meſme choſe que la contraction des parties du corps : Car quoy que cellecy ſe faſſe pour fortifier les parties & pour éuiter le mal, elle l'augmente neanmoins, & ſi les fibres ne ſe reſſer-

roient point dans les playes la douleur en ſeroit beaucoup moindre comme nous auons dit. Il en eſt de meſme de la contraction de l'appetit, il ſe reſerre pour ſe fortifier & pour fuir l'image du mal qui le penetre, mais c'eſt ce qui accroiſt le trouble & le peril.

La triſteſſe & la Douleur ſont vne meſme paſſiõ.

Voila quel eſt le Mouuement que l'appetit ſouffre à la preſence d'vn mal faſcheux ; d'ou il eſt aysé à juger qu'il eſt commun à la Douleur & à la Triſteſſe, parce que l'ame ne ſe peut mouuoir autrement pour ſe mettre en ſeureté & pour diminuer le peril où elle ſe trouue engagée. De ſorte que quelque partie de l'ame que ce ſoit qui eſt attaquée de cette ſorte de mal ſouffre toujours le meſme mouuement; Et par conſequent le mal ſenſible cauſe la meſme agitation dans l'appetit ſenſitif, que le mal ſpirituel dans la volonté. Doù il s'enſuit encore, que la Douleur & la Triſteſſe ſont vne meſme eſpece de paſſion, puis qu'elles ont vn meſme mouuement & vne meſme fin, & qu'elles ne ſont differentes que par la diuerſité du ſubjet où

elles se font qui ne cause point de difference essentielle dans les mouuemens. Il est vray que dans la Douleur corporelle l'esmotion de l'appetit sensitif dont nous venons de parler, est presque tousiours accompagnée de celle de l'appetit naturel qui luy est tout à fait opposée : Car au lieu que celuy-là se retire & se resserre pour fuir le mal, celuy-cy s'esleue pour le repousser & esmeut les esprits conformement à ce dessein. Mais quoy que cela cause de differens effects dans le corps, il n'apporte aucun changement au mouuement de l'appetit sensitif, & n'adiouste rien à cét estat fascheux & penible qui fait toute l'essence de la Douleur & qui naist de la seule contraction de l'ame, comme nous auons monstré cy-dessus. Ainsi il est toûjours vray que la Tristesse & la Douleur sensible ne sont qu'vne mesme espece de passion, puis qu'elles consistent toutes deux en vne mesme sorte de mouuement.

Quel est le Ressentiment que l'ame a de la douleur.

QVoy qu'il en soit, apres que ce grand trouble & cette cõstitution fascheu-

ſe s'eſt formée dans l'appetit, les facultez ſuperieures en prennent connoiſſance: Et il ſe fait alors vn retour & comme vn mouuement circulaire dans l'ame qui eſt la maniere d'agir qui luy eſt la plus naturelle & qui eſt auſſi la plus parfaite & la plus excellente de toutes. Car l'imagination connoiſt premierement l'objet, l'appetit le reçoit apres & s'eſmeut, & puis l'imagination reuoid ce qui ſe paſſe dans l'appetit, & par cette derniere connoiſſance on dit veritablement que l'on reſſent la Douleur, parce que reſſentir c'eſt connoiſtre, qui ſuppoſe vne vertu connoiſſante laquelle ne ſe trouue dans aucun appetit.

Or par le mot d'imagination, i'entends icy non ſeulement la partie imaginatiue de l'ame ſenſitiue, mais encore celle de l'entendement, car le meſme progrez qui ſe fait en celle-là pour la Douleur, ſe fait en celuy-cy pour la Triſteſſe. Le mal ſpirituel y entre premierement, puis il deſcend dans la volonté où il excite l'eſmotion de la Triſteſſe, & puis cette eſmotiõ retourne à la connoiſſance de l'Entendemẽt.

Mais il faut remarquer que cette derniere connoiſſance ſoit qu'elle ſe faſſe dans l'ame ſenſitiue ou dans l'Entendement eſt de deux ſortes. L'vne eſt obſcure & confuſe, l'autre eſt plus claire & plus diſtincte. Celle-cy ſe fait quand l'imagination s'applique toute entiere à conſiderer le trouble qui s'eſt eſleué dans l'appetit ou dans la volonté : Car pour lors elle en forme vne image plus parfaite, elle le connoiſt plus clairement & reſſent auſſi la Douleur telle qu'ell'eſt. Mais quand elle eſt diuertie & qu'elle eſt occupée ailleurs, elle ne le connoiſt qu'imparfaitement & n'en donne de connoiſſance qu'autant qu'il en faut pour ſentir qu'on n'eſt pas en l'eſtat qu'on deburoit eſtre & qu'on eſt triſte ſans ſçauoir pourquoy. De ſorte qu'on ſouffre alors veritablement la paſſion, mais on peut dire qu'on ne la reſſent pas : Et meſme il eſt vray qu'elle n'eſt pas complete ny entiere, parce que le trouble que cette derniere connoiſſance doit adiouſter au premier mouuement qui ſe fait dans l'appetit ne s'y trouue pas, ce qui la rend

beaucoup moindre, comm'il est aysé à juger par ce que nous auons dit cy-dessus.

C'est en ce sens qu'il faut entendre les paroles d'Hippocrate qui ont donné tant d'exercice aux Medecins, quand il dit, que ceux qui ont de la douleur & ne la sentent pas, ont l'esprit malade. Car bien que le mot de Douleur se puisse prendre là pour la cause de la Douleur dont l'impression n'est pas quelques fois remarquée par les facultez superieures à cause du desordre ou elles sont; Neantmoins il peut arriuer tres souuent que le sens aura connu & senti cette impression & que l'esmotion ou consiste la douleur s'en sera ensuiuie sans que l'imagination en ait aucune connoissance; Et pour lors il sera vray qu'on souffrira la passion de la Douleur & qu'on ne la ressentira pas: Comme il arriue dans les afflictions quand on a l'esprit distrait: car bien que l'ame soit outrée de Tristesse, que le cœur mesme se trouue serré & le corps abbatu, elle ne ressent point le trouble ou ell'est & l'on peut dire qu'ell'est triste, mais qu'elle ne s'en apperçoit pas.

Or ce deffaut de cõnoiſſance arriue dans la Douleur corporelle non ſeulement à l'eſgard de l'imagination mais auſſi à l'eſgard de l'entendement. Car comme celuy-cy eſt le maiſtre & le iuge de toutes nos connoiſſances, il emporte toute noſtre attention à l'objet qu'il conſidere & n'en laiſſe point pour les objets ni pour les actions des autres facultez inferieures ; de ſorte que l'imagination peut connoiſtre le mal & reſſentir le trouble qu'il a excité dans l'appetit ſans que nous nous en apperceuions, noſtre eſprit eſtant occupé ailleurs. Quant à l'imagination elle peut auſſi eſtant diſtraite ou empeſchée ne pas apperceuoir l'eſmotion qui ſe fait dans l'appetit comme nous venons de dire : Et on ne ſçauroit douter que lors qu'on eſtrangle vn animal & qu'on luy void faire de ſi grands efforts & de ſi eſtranges contractions & contortions de membres, il ne ſouffre bien de la douleur, quoy qu'il ne la reſſente pas.

Car nous ſommes aſſeurez par le teſmoignage des hommes qui ont paſsé par ce ſupplice & qui s'en ſont ſauuez, qu'ils

n'ont eu aucun ſentiment du mal que leur corps enduroit. Ce que l'on peut dire encore des inquietudes, des conuulſions & autres pareils ſymptomes qui arriuent dans les maladies qui troublent la connoiſſance.

Il ne ſert rien de dire que l'appetit ne ſe peut émouuoir ſans la connoiſſance de l'imagination. Car quoy que cela ſoit veritable, il ne ſe doit pas toûjours entendre de cette maîtreſſe faculté qui a ſon ſiege dans le cerueau & qui eſt deſtinée pour la conduite generale de l'animal, puiſque nous experimentons que les membres ſouffrent du mal ſans qu'elle le reſſente. Mais il faut ou qu'elle ſoit reſpanduë dans tous les membres, & qu'ell'ait diuers degrez de connoiſſance, dont les moins parfaits la peuuent occuper, quand ſa plus noble operation eſt empeſchée : Ou bien qu'il y ait vne imagination particuliere en chaque partie qui a ſoin de ſa conſeruation & qui peut agir ſans la participation de cette faculté ſuperieure, comme il arriue dans les inſectes quand leurs parties toutes diuiſées

uisées qu'elles sont, ne laissent pas de sentir & de se mouuoir. Et de vray ces facultez ne sont point separées les vnes des autres & par tout ou est le sens il faut que l'imagination & l'appetit s'y trouuent. De sorte que toutes les parties qui ont le sentiment ont chacune ces deux autres puissances qui sont comme des lignes qui aboutissent à ces facultez dominantes.

Apres l'examen que nous venons de faire des trois actions qui conourrent à la naissance de la Douleur, il n'y a plus rien qui nous empesche d'en connoistre parfaitement la nature, & nous croyons la pouuoir definir exactement en disant que c'est *vn mouuement de l'appetit concupiscible par lequel l'ame se resserre & rentre auec precipitation en elle mesme pour fuir d'autant plus le mal qui la presse & pour euiter le dommage qu'ell'en peut receuoir.*

Pour bien entendre cette definition, il faut particulierement examiner les termes qui la distinguent de toutes les autres. Et asseurement la Contraction qui est ce mou-

uement par lequel l'ame ſe reſſerre & rentre en elle meſme, en doit faire la difference en y adiouſtant les conditions qui la reſtraignent à cette paſſion. Car il eſt vray qu'elle ſe trouue dans la Conſtance & dans la Crainte: Et quoy que nous n'ayons marqué aucun autre mouuement dans la Conſtance que la fermeté, il y a neantmoins grande apparence que l'ame s'y reſſerre auſſi, puis qu'elle a deſſein de s'y rendre plus forte pour reſiſter au mal, & que toutes les choſes ſe reſſerrent pour ſe fortifier en reuniſſant leurs forces. Mais outre que cette contraction y eſt fort legere, parce que la fermeté retient les parties & empeſche qu'elles ne ſe retirent; elle s'y fait ſans confuſion, cette meſme fermeté les retenant dans l'ordre où elle les rencontre & ne ſouffrant pas qu'elles ſe meſlent & ſe brouïllent enſemble. Au lieu que dans la Douleur elles ſe penetrent & ſe confondent à cauſe de la ſurpriſe où l'ame ſe trouue à l'abord d'vn ſi grand mal & de l'empreſſement qu'ell'apporte pour s'en eſloigner.

De ſorte que la Contraction qui ſe fait

dans la Douleur eſt differente de celle qui eſt dans la Conſtance, par la confuſion. Ioint que la fin en eſt diuerſe, l'ame ſe reſſerrant dans celle-cy pour reſiſter au mal & dans l'autre pour s'en eſloigner.

La Contraction entre auſſi dans la definition de la Crainte, mais elle ſe forme dans l'appetit iraſcible & c'eſt apres que l'ame a comparé ſes forces auec celles du mal & qu'elles luy ont ſemblé plus foibles. Mais celle de la Douleur ſe fait dans la partie concupiſcible ſans aucune conſideration de la force ou de la foibleſſe qu'elle peut auoir. Outre que dans la Crainte l'ame ne ſent pas le mal preſent comme dans la Douleur, elle le void ſeulement preſt à venir; c'eſt pourquoy elle le fuit pour en éuiter l'approche & les atteintes : mais icy elle ſent deſia l'vne & l'autre & elle ſe retire pour empeſcher les derniers deſordres qu'il peut cauſer.

De ſorte que l'objet qui excite cette Contraction eſt le mal qui la preſſe, c'eſt à dire le mal faſcheux qui altere & corrompt effectiuement la conſtitution naturelle de l'a-

nimal, soit celle qui est propre à l'ame comme il arriue dans la Tristesse, soit celle du corps comme dans la Douleur. La fin qu'elle s'y propose c'est d'éuiter le danger où elle se trouue qui va à sa destruction: Et le moyen pour arriuer à cette fin, c'est la fuite, mais c'est vne fuite particuliere qu'ell' adjouste à celle que la Haine luy fait faire. Car la Haine qui accompagne toûjours la Douleur luy communique toûjours aussi son mouuement; de sorte qu'elle luy fait fuir le mal fascheux: mais la Douleur, outre qu'elle precipite cette fuite, ell' en cause vne autre faisant resserrer l'appetit sensitif. Et l'on peut dire qu'en celle-là l'ame fuit en courant, & qu'en celle-cy elle fuit en s'escartant & se tirant à quartier. C'est pourquoy nous auons eu raison de dire qu'elle se resserre pour fuir d'autant plus le mal qui la presse.

Les differences de la Douleur.

Puis que toute la nature de la Douleur consiste dans cette contraction fascheuse de l'ame, & que cette contraction ne se peut faire que d'vne maniere & est du rang

de ces dernieres eſpeces qui ne ſe peuuent plus diuiſer par des differences eſſentielles, il s'enſuit que toutes les Douleurs ſont d'vne meſme nature & que les differences qui les diſtinguent l'vne de l'autre, ſont accidentelles comme ſont celles qui viennent de la qualité du ſubjet, de l'objet, du mouuement, &c. Pour ſuiure l'ordre que nous auons tenu juſques icy il faut parler de quelques vnes & principalement de celles qui peuuent ſeruir à la connoiſſance des characteres de cette paſſion.

La plus conſiderable de toutes eſt celle qui ſe tire de la partie de l'ame qui en eſt le ſubjet & qui en ſouffre le mouuement. Car ſi c'eſt la volonté elle fait la Triſteſſe, ſi c'eſt l'appetit ſenſitif, il fait la Douleur ſenſible ; et toute la Philoſophie eſt d'accord que la Douleur ſpirituelle s'appelle Triſteſſe & que la corporelle ſe nomme ſimplement Douleur. Neantmoins la commune façon de parler n'obſerue pas toûjours cette diſtinction : Car par le mot de Douleur elle entend celle ou le ſens du

Toucher eſt manifeſtement bleſsé & quand il ne l'eſt pas, elle employe le mot de Triſteſſe pour exprimer la paſſion que l'ame reſſent. Ainſi quand la ſanté eſt alterée & qu'il ny a aucune partie qui ſoit douloureuſe, quoy que l'eſtat faſcheux où l'on eſt ſe forme dans l'appetit ſenſitif & qu'il ait vne cauſe corporelle & ſenſible, on ne dit pas que l'on ait de la Douleur, mais ſeulement que l'on eſt triſte ou chagrin qui eſt vne eſpece de triſteſſe. Et quoy que l'on puiſſe dire qu'alors le ſentiment du mal eſt monté iuſques à l'eſprit qui cauſe cette paſſion dans la volonté ; neantmoins outre que le meſme eſtat ſe peut trouuer dans les beſtes & qu'il y en a meſmes qui ſont naturellement triſtes, il faut toûjours qu'alors il ſe faſſe en nous quelque eſmotion de l'appetit ſenſitif, laquelle pourtant nous n'appellons jamais Douleur.

Mais nonobſtant cét vſage que le peuple & l'ignorance ont introduit, il en faut demeurer au iugement de l'eſcole, & croire que la Triſteſſe appartient à l'eſprit & la Douleur au corps. On ne doit pas neant-

moins s'imaginer que l'vne & l'autre ayent leur jurisdiction tellement separée qu'elles ne puissent estre excitées par vn mesme objet & qu'elles ne puissent compatir ensemble. Car la Douleur sensible n'est gueres sans la Tristesse, ny la Tristesse sans la Douleur sensible, & le mal est si contagieux de sa nature qu'il passe ordinairement du corps à l'esprit & de l'esprit au corps.

Comment la tristesse & la Douleur se communiquent l'vne à l'autre.

La difficulté est de sçauoir comment cette communication se fait. Car il semble puisque les choses materielles ne peuuent agir sur les spirituelles que la douleur sensible ne peut offenser l'esprit & ne doit point par consequent luy estre vn objet fascheux. D'vn autre costé quoy que l'entendement puisse esleuer les phantosmes de l'imagination & les rendre spirituels, il n'est pas au pouuoir de l'imagination de changer les idées de l'entendement qui sont spirituelles, en des phantosmes corporels. Ainsi les maux de l'esprit ne sçauroient toucher l'ame sensitiue, ny causer par consequent vne douleur sensible.

Pour respondre à ces raisons, & resoudre

cette grande difficulté, on pourroit dire auec l'eschole qu'il y a sympathie entre les facultez de l'ame & qu'elles sont si estroittement liées ensemble qu'il est impossible que l'vne ne ressente ce qui se passe en l'autre.

Ou bien qu'estant toutes reunies dans la substance de l'ame qui en est le principe & comme la maitresse rouë où elles sont toutes enclauées, c'est l'ame mesme qui les fait agir l'vne apres l'autre conformement aux actions qui se doiuent faire ; de sorte que l'appetit par exemple s'agite apres la connoissance de l'imagination & les membres se meuuent apres le mouuement de l'appetit, parce que ces facultez ont sympathie ensemble, ou parce que l'ame les excite & les fait agir dans cét ordre-là. Si cela est ainsi il est facile de dire comment les passions dont nous parlons passent de l'vne à l'autre, car l'imagination & l'entendement se communiquant leurs connoissances par cette sympathie qu'ils ont ensemble, ou par la direction de l'ame, il faut que l'objet fascheux qui s'est presenté à l'esprit & qui a causé la Tristesse

dans

dans la volonté, ſe communique à l'imagination, d'où il deſcend apres dans l'appetit pour y former la Douleur.

Mais pour en parler franchement ces opinions ne ſatisfont pas plainement l'eſprit. Car outre que le mot de ſympathie eſt vn de ces termes qui éludent les difficultez & qui flatent noſtre ignorance, ſi c'eſt par elle que l'entendement & l'imagination ſe communiquent leurs connoiſſances, il faudra qu'il n'y en ait aucune dans l'entendement qui n'entre dans l'imagination & que toute ſorte de Triſteſſe ſoit accompagnée de Douleur. Ce qui n'eſt pas veritable, puis que les notions intellectuelles ne deſcendent iamais dans l'ame ſenſitiue, & qu'il n'y à que les grandes Triſteſſes qui ſe font reſſentir au corps, comme les legeres Douleurs ne touchent pas l'eſprit & ne le jettent pas dans la Triſteſſe.

D'ailleurs cette ſympathie n'exclud pas la maniere d'agir qui eſt naturelle aux facultez, & par conſequent il faut qu'elle ſuppoſe vn objet corporel qui frappe l'ima-

gination, parce qu'elle ne peut connoiſtre que les choſes ſenſibles. Et en ce cas la difficulté demeure toute entiere. Car dans la Triſteſſe il ny a point d'autre objet que celuy qui eſt dans l'entendement lequel eſtant tout à fait ſpirituel ne peut paſſer dans la nature des choſes corporelles.

De dire auſſi que c'eſt la ſubſtance de l'ame qui fait agir ces facultez, comme cela ne ſe peut faire qu'elle n'ait la connoiſſance de l'ordre qu'elles doiuent garder en leurs actions, & qu'elle ne ſçache particulierement la maniere dont l'appetit ſe doit mouuoir en chaque paſſion; il faudroit que l'ame euſt en ſoy-meſme la connoiſſance d'vne infinité de choſes & qu'elle les connuſt par ſa propre ſubſtance ſans le ſecours d'aucune faculté, ce qui ne ſe trouue en aucun eſtre creée, & qui eſt reſerué à la nature diuine. Cherchons donc quelque autre moyen plus plauſible par lequel le corps & l'eſprit ſe communiquent l'vn à l'autre, le trouble qu'ils reſſentent.

Pour ce ſubjet il faut ſe reſſouuenir de

ce que nous auons dit cy-deuant, que l'obiet de la Tristesse doit alterer la constitution de l'ame & que cette constitution consiste dans les inclinations que la nature luy a données. Or la premiere & la plus forte inclination que l'esprit puisse auoir, c'est pour la conseruation du corps auec lequel il a vne liaison si estroite, qui est l'instrument de la plus part de ses actions & qui compose auec luy vn tout à la subsistance duquel il est obligé comme à la sienne propre. De sorte que ny ayant rien qui soit si contraire à cette inclination que la Douleur sensible, il s'ensuit que c'est vn objet qui altere sa constitution naturelle & qui doit par consequent luy estre fascheux & luy donner de la Tristesse. Et certainement on peut dire de luy qu'estant la plus noble & la plus excellente partie de l'homme, il est comme le roy de cette petite & merueilleuse monarchie, qu'il n'y arriue aucun desordre qui ne demande ses soings & dont il ne doiue prendre connoissance. Ainsi la douleur estant le plus grand que le corps puisse souffrir, il est

obligé d'y prendre garde, de s'en allarmer, & d'aller au ſecours des ſens qui ſont les premiers qui en recoiuent les atteintes. Or il ne luy eſt pas difficile de connoiſtre le trouble qu'elle apporte dans cette baſſe partie de l'ame, parce qu'il void les phantoſmes que l'imagination en a faites & qu'il en forme ſes idées, en quoy conſiſte toute ſa connoiſſance.

C'eſt donc ainſi que les maux du corps ſe communiquent à l'eſprit, mais il n'en va pas de meſme des maux de l'eſprit à l'eſgard du corps, d'autant que ce n'eſt pas par le moyen de la connoiſſance que l'entendement les communique à l'ame ſenſitiue, mais c'eſt immediatement par le mouuement que la volonté imprime dans l'appetit. Car il n'y a point d'inconuenient que la volonté eſmeuue l'appetit, parce que le mouuement eſt commun aux choſes ſpirituelles & corporelles ; Mais il y en a que les pensées de l'entendement ſe communiquent à l'imagination, parce que ce ſont des qualitez de diuers ordre

& qui n'ont aucune ſocieté enſemble.

Pour entendre cela il faut remarquer que la volonté à vn empire immediat ſur toutes les parties de l'ame & du corps qui ſe meuuent volontairement, car elle peut faire mouuoir les membres exterieures ſans que l'appetit y interuienne; n'eſtant pas vray ſemblable que dans la reſolution que l'entendement a priſé d'eſtendre la main par exemple, il faille que ce mouuement ſe faſſe par les ordres de l'ame ſenſitiue qui n'a aucune connoiſſance de l'objet ny du motif de cette action. Or ſi ell'a ce pouuoir ſur les membres, à plus forte raiſon l'aura t'elle ſur l'appetit, qui eſtant plus proche & plus mobile qu'ils ne ſont, luy doit eſtre auſſi plus ſoubmis, & partant elle le peut agiter & luy imprimer les meſmes mouuemens qu'elle s'eſt donnée a elle meſme.

Cela eſtant ainſi, quand elle ſouffre l'eſmotion de la Triſteſſe, il n'eſt pas neceſſaire pour la communiquer au corps que l'imagination connoiſſe l'objet de cette paſſion ny le trouble que l'eſprit reſſent, parce que

cela eſt impoſſible : Mais la volonté excite la meſme agitation dans l'appetit, & l'imagination qui la remarque ſe figure apres vn objet & vn motif conforme à ce mouuement, & forme ainſi la paſſion complete de la douleur ; tout de meſme qu'elle fait dans les ſonges, dans l'amour d'inclination & dans les paſſions que la muſique inſpire ; comme nous auons dit ailleurs. Car nous auons monſtré que quand l'ame remarque dans l'appetit ou dans les eſprits quelque mouuement qui eſt propre à vne paſſion, quoy qu'elle ignore l'objet qui excite ce mouuememt, elle s'en figure vn autre qui eſt proportionné à ceſte paſſion. C'eſt ainſi qu'vn homme qui s'endort ſur ſa colere ſe repreſente en dormant des ennemis & des combats, parce que le trouble qui eſt demeuré dans les eſprits, eſt remarqué par l'imagination qui ſe figure apres des objets conformes à ce mouuement.

Il en eſt de meſme de la muſique & de l'amour d'inclination, car l'vne & l'autre impriment des mouuements dans les eſ-

prits qui ſe trouuant pareils à ceux des paſſions, ſont cauſe que l'ame qui les reconnoiſt ſe repreſente des objets qui ſont propres à ces paſſions, & forme ainſi les paſſions meſmes. Quoy qu'il en ſoit quand l'imagination à reſſenti l'eſmotion que la volonté a excité dans l'appetit elle ſe figure vn objet tel qu'il le luy falloit pour cauſer cette paſſion, & acheue ainſi la douleur qui n'eſtoit que commencée. Mais c'eſt vn objet vague & confus qui ne la determine pas preciſement ; c'eſt pourquoy il arriue ſouuent qu'en cét eſtat on ne ſçauroit dire pourquoy l'on eſt triſte & quoy que l'on reſſente le mal on ne peut ſpecifier quel il eſt.

Cette communication neantmoins ne ſe fait que lors que la Douleur & la Triſteſſe ſont grandes, car quand elles ſont legeres & que le mal eſt de petite conſequence, l'ame croid ſe pouuoir mettre en ſeureté par le ſeul mouuement de la partie qui eſt attaquée ſans y appeller le ſecours de l'autre. Ainſi le corps ne ſe reſſent pas des petites afflictions qui tou-

chent l'eſprit & celuy-cy ne s'eſmeut pas pour les foibles douleurs que le corps ſouffre : Il faut pour les leur rendre communes qu'elles ſoient fortes & violantes & que l'ame iuge le mal ſi grand qu'elle croye qu'vne ſeule faculté ne l'en puiſſe garantir. C'eſt pourquoy dans les grandes Triſteſſes, elle ne ſe contente pas du mouuement que ſe donne la volonté, elle remuë encore l'appetit : & dans les fortes Douleurs elle agite non ſeulement la volonté & l'appetit ſenſitif, mais encore l'appetit naturel comme nous monſtrerons cy-apres.

Pour reprendre les differences de cette paſſion, il y en à des deux principales la Triſteſſe & la Douleur. Soubs celle-là ſont le *Chagrin, la Melancholie, L'ennüy, la Faſcherie, le Deplaiſir, & L'affliction.* Quelques vns y adjouſtent *la Pitié, L'enuie, la Honte, & le Regret*, mais il eſt certain que ces dernieres ſont des paſſions mixtes comme nous dirons en ſon lieu.

Le Chagrin eſt vne ſourde & ſecrete

Triſteſſe

Triſteſſe qui abbat l'eſprit & qui luy rend toutes les choſes faſcheuſes & importunes: Il peut naiſtre des afflictions où il eſt tombé quand il n'y penſe pas, eſtant diſtrait ailleurs; ou quand apres qu'elles ſont diminuées il en reſte encore quelques reſſentimens qui tiennent quelque temps l'ame abbatuë & comme laſsée de la peine qu'elle l'a ſoufferte. En tous ces deux eſtats on ſent bien que l'on eſt triſte, mais c'eſt vne triſteſſe ſourde & ſecrete, en vn mot c'eſt le Chagrin.

Le plus ſouuent il vient de l'indiſpoſition du corps ſoit par le deffaut de quelque éuacuation importante à la nature, comme quand les pores ſe bouchent qui empeſchent la tranſpiration; car c'eſt-là peut eſtre vne des plus frequentes cauſes de ces chagrins inconnus qui nous arriuent: Soit par vne grande diſſipation d'eſprits, comme il arriue apres les grands trauaux de l'eſprit & du corps: Soit par le vice des humeurs qui péchent en quantité ou en qualité, d'où vient qu'on dit qu'vn homme eſt en mauuaiſe humeur pour dire

qu'il eſt chagrin, parce que le vice des humeurs cauſe cét effect-là. Mais comme ces humeurs ſont differentes, elles produiſent auſſi de diuerſes ſortes de Chagrin: Celles qui ſont acres & picquantes comme la Bille le rendent inquiet, faſcheux, & bizarre; les autres le font peſant, ſombre, & reſueur. Quoy qu'il en ſoit l'ame qui remarque toutes les choſes qui arriuent extraordinairement au corps, connoiſt tous les deſordres dont nous venons de parler & reſſent l'incommodité qu'ils apportent. Ainſi ce luy ſont autant d'objets faſcheux qui la jettent dans la Triſteſſe; mais c'eſt vne Triſteſſe legere, n'ayant qu'vne connoiſſance confuſe de ces objets, d'autant qu'ils ne touchent que des parties dont le ſentiment eſt obſcur & que la plus part ſe rendent familiers à la nature par la couſtume. Car tout cela eſt cauſe qu'ils luy paroiſſent peu faſcheux & que par conſequent elle ne fait pas de grands efforts pour s'en eſloigner; c'eſt à dire que la Contraction qu'elle ſe donne n'eſt pas grande & n'eſt, s'il faut ainſi dire, que ſuperficielle. Il

nous faudroit icy rendre raison pourquoy le Chagrin abbat l'esprit & pourquoy il fait que toutes choses luy paroissent fascheuses & importunes, mais cela appartient au discours suiuans.

La melancholie est presque la méme chose que le Chagrin, car c'est aussi vne sourde & secrete Tristesse; mais à parler proprement, elle est de plus longue durée & marque comme l'habitude du Chagrin: Ell'a pris son nom de l'humeur mélancholique qui a accoustumé de produire cét effect, quoy que depuis on l'ait transporté à toute sorte de Chagrin de quelque cause qu'il vienne. La raison pour laquelle l'humeur melancholique fait naistre cette Tristesse vient de ce qu'estant naturellement aigre & deuenant souuent acre par l'adustion des humeurs dont ell'est faite, elle picque les veines & les autres parties où ell'est contenuë, & le sentiment que l'ame en a, la jette dans le chagrin. A quoy contribuë encore sa froideur naturelle, la foiblesse qui l'accompagne & les vapeurs ma-

lignes qu'ell'exhale de temps en temps & qui s'insinüent dans les parties nobles. Car l'ame qui a connoissance de toutes ces choses & qui sent l'incommodité qu'ell'en reçoit s'en afflige, & comme le mal est continuel elle s'entretient continuellement dans le Chagrin.

L'Ennuy est encore vne espece de Chagrin, mais il n'est pas facile de dire quel il est, ny ce qui le fait naistre. Car il semble qu'il vienne des bonnes choses aussi bien que des mauuaises, on s'ennuye esgallement dans l'attente & dans la joüissance des biens; Et quoy qu'en toute sorte d'Ennuy il y ait quelque chose de fascheux, tout ce qui est fascheux ne cause pas pourtant cette passion. Neantmoins si l'on prend garde qu'il n'y à que la longue attente & la longue jouïssance qui font naistre l'ennuy; que les choses qui deplaisent quoy que d'abbord elles donnent du chagrin, n'ennuyent iamais, si elles ne continuent & ne durent quelque temps; & que les maux mesmes quelques grands

& longs qu'ils ſoient, ſi on ne fait reflexion ſur leur durée ne cauſent point l'Ennuy, mais ſeulement la Triſteſſe, la Crainte où le Deſeſpoir : Si dije on conſidere toutes ces choſes, on jugera que la longueur du temps fait la principale difference de cette paſſion & qu'il y a quelque mal en elle qui cauſe l'eſmotion dont l'ame eſt alors agitée.

Pour le découurir il faut remarquer que les choſes les plus aggreables donnent à la fin du degouſt, ſoit parce que la plus part ne ſont bonnes qu'en certaine meſure & en certains temps, hors leſquels elles ne ſont plus conformes à la nature; comme ſont celles qui cauſent le plaiſir des ſens; Soit parce que l'ame ayme naturellement la nouueauté & que ne la trouuant plus dans vn objet où elle s'eſt appliquée long-temps, elle n'y trouue plus auſſi la ſatisfaction qu'ell' y auoit euë, & en prend en ſuite le degouſt, & le hait enfin comme les autres choſes qui ſont faſcheuſes d'elles meſmes. Or quand elle vient à faire reflexion ſur la durée des vnes

& des autres, ell' adjouſte à ſon premier Chagrin, celuy que cette longueur luy donne & tombe en ſuite dans le deſpit d'auoir ſi long-temps ſouffert & dans la crainte que le mal continuë: d'où naiſſent apres l'impatience, l'inquietude & la langueur qui ſe remarquent dans *l'Ennuy.* De ſorte qu'on peut dire que *l'Ennuy eſt vn certain chagrin inquiet qui vient à l'ame de la trop longue durée des choſes qui luy ſont deſagreables.* C'eſt pourquoy il n'y a que deux moyens qui le puiſſent diſſiper, La Diſtraction d'eſprit, & la Perſeuerance. Cellecy fortifie l'ame contre les difficultez que la longueur du temps apporte; l'autre la détourne des penſées qui cauſent ſon Chagrin l'appliquant à d'autres objets qui luy en font perdre le ſouuenir & le reſſentiment, comme ſont les diuertiſſemens & les occupations ſerieuſes. Or quoy que ce ſoit là le veritable ſens du mot d'Ennuy on n'a pas laiſsé de le tranſporter à toutes ſortes de faſcheries & d'afflictions. Car on dit qu'vn homme eſt accablé d'ennuis pour dire qu'il a de grandes afflictions.

Et cela eſt venu ſans doute de ce qu'il n'y a point de déplaiſir qui n'ennuye, quand on fait reflexion ſur ſa durée, & qu'il n'y a point de mal ſi court qui ne ſemble trop long.

La Faſcherie eſt vne eſpece de Triſteſſe qui eſt entre le Chagrin & l'Affliction; car ell'eſt plus viue & plus ſenſible que le Chagrin & l'eſt moins que l'Affliction, & meſme n'eſt pas de ſi longue durée qu'eſt l'vn & l'autre. Car on ne dira gueres qu'vn homme ſoit faſché quand il reſſent cette ſourde & lente Triſteſſe qui forme le Chagrin & la melancholie, non plus que lors qu'il eſt tombé en quelque grand déplaiſir en quoy conſiſte l'Affliction: Mais on entend toûjours par là qu'il luy eſt ſuruenu quelque mal qui le touche ſenſiblement, mais qui ne doit pas eſtre de longue durée. Or quoy que le deſir de vangeance ſe meſle ſouuent auec elle & qu'alors elle faſſe cette eſpece de colere où la douleur eſt plus forte que le deſir de ſe vanger, d'où vient qu'on dit qu'vn homme eſt fâ-

ché pour dire qu'il eſt en colere : Neantmoins il eſt certain qu'on dit auſſi que l'on eſt faſché de la mort d'vn amy, de la perte de quelque choſe où il ne ſe trouue aucun ſubjet de colere & par conſequent c'eſt vn terme qui appartient abſolument à la paſſion de la douleur, mais qui ne ſe dit que des perſonnes.

Le Deplaiſir eſt vne ſorte de Triſteſſe qui vient ordinairement des cauſes exterieures & morales, car on ne dit gueres qu'on ait du déplaiſir pour les maladies & pour les autres incommoditez corporelles que l'on ſouffre, quoy que l'on puiſſe dire qu'on en eſt affligé; mais dans ce ſens il conuient à toute ſorte de Triſteſſe grande ou petite, de longue ou de courte durée ; Car il y a de grands & de petits déplaiſirs, & les Faſcheries auſſi bien que les Afflictions peuuent eſtre appellées de ce nom là.

L'Affliction eſt vne grande & forte Triſteſſe, & quoy que ce mot ſe prenne ſouuent pour la cauſe qui la doit produire,

comme quand on dit d'vn homme ou d'vne famille qui a fait quelque grande perte qu'ell'est en affliction ; il est certain qu'il marque toûjours la grandeur de la Tristesse ou du subjet qui la doit exciter. Aussi dementiroit-il son origine s'il n'auoit ce sens là, puisqu'il est venu d'vn mot latin qui signifie abatre à force de coups : comme si l'on vouloit dire que le mal est si grand qu'il n'attaque & ne blesse pas seulement l'ame ; mais qu'il l'abbat & qu'il l'accable.

Ce sont-là les principales differences de la Tristesse. Il faut voir maintenant celles de la douleur, car il ny en a pas vne qui ne fasse vn charactere particulier de cette passion ; de sorte que c'est autant auancer nostre dessein que d'en examiner la nature & les causes. Les plus considerables sont la *Douleur Aiguë*, *la Picquante*, *la Tranchante*, *la Cuisante*, *la Tensiue*, *la Pesante*, *l'Endormie*, *la Sourde*, *la Demangeaison*, *l'Agacement*, *le Chatoüillement*, & *la Lassitude*.

Pour bien distinguer toutes ces sortes

de Douleurs il faut consulter la Medecine qui les a examinées auec soin, & accommoder autant que nous pourrons ses aduis à l'vsage de nostre langue qui non plus que toutes les autres ne suit pas toûjours les regles & les maximes des sciences. Il faut donc sçauoir que les Medecins qui considerent principalement les causes des maladies pour les chasser, & les parties où elles sont pour y appliquer iustement les remedes, ont tiré toutes les principales differences de la Douleur, des Causes qui la produisent & des Parties qui en sont attaquées. Les Causes sont l'intemperie & la solution de continuité : Celle-cy se fait par des choses qui diuisent manifestement les parties ou qui les meurtrissent, ou qui les estendent, ou qui les pressent : Soit qu'elles viennent de dehors ou qu'elles s'amassent au dedans du corps, comme sont les humeurs, les vapeurs & autres matieres qui sont propres à produire ces effets. Les Parties sont celles qui sont sensibles, car celles qui ne le sont pas, comme les os & les cartilages ne souffrent aucune douleur.

Mais de celles qui ſont ſenſibles, il y en a qui ont le ſentiment fort delicat, comme les membranes, les nerfs, & les chairs; il y en à d'autres qui l'ont obſcur comme les veines, les arteres & les viſceres

Ce fondement eſtant preſuppoſé *les Douleurs Aigües* & Poignantes ſont celles qui ſont les plus viues & les plus ſenſibles de toutes, & que l'on a appellées ainſi parce qu'elles ſont penetrantes & qu'il ſemble qu'elles percent & qu'elles penetrent l'ame. Et meſme à proprement parler le ſentiment qu'elles cauſent doit eſtre ramaſſé en peu d'eſpace comme ſont les corps aigus, d'où vient qu'on les a reſtraintes aux mẽbranes, comme à celles qui ſeules ſont ſuſceptibles de cette ſorte de Douleur, non ſeulement à cauſe de leur ſentiment tres-exquis, mais auſſi à cauſe de la conſiſtence ferme & compacte qu'elles ont qui empeſche que la bleſſure qu'elles ſouffrent ne s'eſtende au large.

La Douleur Picquante eſt auſſi vne ſorte de Douleur tres-ſenſible qui approche fort de l'aigüe, mais ell'eſt commune à toutes

les parties qui ont le ſentiment delicat; car les chairs la peuuent ſouffrir auſſi bien que les membranes. Il ſemble qu'elle n'eſt pas de ſi longue durée, & que ce mot ne ſignifie qu'vne Douleur qui fait ſon coup promptement ou par de ſoudaines repriſes.

La Douleur Tranchante n'eſt point differente de l'aiguë quant à la viuacité du ſentiment, car c'eſt comme vne Douleur aiguë qui contient plus d'eſpace & qui occupe pluſieurs parties que l'on ſe ſent trancher ou deſchirer: telle eſt celle des femmes qui accouchent & de ceux qui ont la dyſenterie ou la colique; C'eſt pourquoy on appelle leurs Douleurs, des Tranchées.

La Douleur Cuiſante eſt viue comme les precedentes, mais ell'eſt accompagnée d'vn ſentiment de chaleur qui picque, & enflamme les parties. Cette chaleur vient de dehors ou des humeurs acres & ſubtiles qui coulent ſur elles: C'eſt pourquoy les Playes ne cuiſent pas d'abord, mais quelque temps apres, quand les eſprits & les ſeroſitez acres les ont eſchaufées. Le

froid excite auſſi le meſme ſentiment, non ſeulement par ſa qualité mordicante, mais encore parce qu'il reſſerre les pores, & empeſche que la chaleur & les ſeroſitez ne s'exhalent qui deuiennent par conſequent plus acres & plus picquantes. Or quoy que ce ſoit là le ſens propre & veritable de ces quatre termes, on ne laiſſe pas de les confondre quelquefois & on s'en ſert indifferemment pour exprimer la violance de la Douleur, de ſorte que l'on appellera vne douleur Tranchante, Cuiſante ou Picquante pour dire qu'ell'eſt vehemente & tres ſenſible.

Il y a vne ſorte de Douleur qui naiſt de l'extenſion immoderée des Parties que l'eſcole appelle *Tenſiue* qui eſt propre à celles qui ſe peuuent eſtendre, telles que ſont principalement les membraneuſes, quand par la quantité des matieres qu'elles contiennent, ou par quelque violance elles viennent à ſouffrir vne plus grande extenſion que leur conſtitution naturelle ne demande. Or quoy que cette Douleur ſoit grande, ell'eſt neantmoins ſupporta-

ble quand l'extenſion ne va pas iuſques à la diuiſion des parties & on ſent bien qu'il y a quelque choſe qui les tire de force & qui les eſtend : mais quand elles ſont diuiſées, l'ame n'a plus le ſentiment de la tenſion & ne ſent plus d'autre Douleur que l'Aiguë où la Tranchante, comme il arriue dans les fortes Coliques. Car il eſt certain que dans ces violantes extenſions il y a ſouuent des fibres qui ſe rompent & ſe caſſent encore que les yeux n'en remarquent pas la rupture.

La Douleur Peſante vient de la quantité des matieres qui chargent les Parties & principalement les viſceres dont le ſentiment eſt obſcur. Tell'eſt celle que ſouffrent le poulmon, le foye, la rate & les reins, quand elle ne va pas iuſques aux membranes qui les couurent. A bien conſiderer la nature de cette Douleur, il y entre quelque choſe de la Douleur tenſiue; Car le poids des matieres n'eſt douloureux que parce qu'il preſſe les parties & les pouſſe en bas, & qu'en preſſant celles ſur leſquelles il tombe, &

tirant les autres qui y ſont attachées, il faut neceſſairement qu'il les eſtende toutes : Et le ſentiment que l'ame en a auec celuy de la peſanteur, cauſe la Douleur Peſante.

Toutes les Douleurs dont nous venons de parler ſe meſlent ſouuent l'vne auec l'autre : pour l'ordinaire dans les Playes on ſent la Douleur tranchante & la cuiſante : dans les Vlceres la picquante & la cuiſante : dans la Grauelle la peſante & l'aiguë : Mais dans les Inflammations elles ſe trouuent toutes enſemble. Car l'Aiguë & la Picquante viennent de l'acrimonie de l'humeur qui picque les membranes ; la Tranchante de la diuiſion des chairs qui ſe deſchirent ; la Cuiſante de la chaleur enflammée qui bruſle les parties ; la Peſante & la Tenſiue de la quantité de l'humeur qui s'y eſt amaſſée.

La Douleur Endormie arriue aux parties ſenſibles, quand apres auoir eſté quelque temps priuées de l'influence des eſprits elles ſentent qu'ils y retournent auec impetuoſité ; Car comme ils ſont effort pour

repaſſer, ils percent les chairs & les picquotent, & ſelon que leur violance eſt plus grande ou plus petite on ſent vn epicquement dans les membres ou vn ſimple fourmillement comme ſi quantité de fourmis paſſoient par deſſus.

La Douleur Sourde eſt celle qui ſe fait auec vn ſentiment obſcur ſoit que les parties ſoient peu ſenſibles, ſoit que la cauſe en ſoit fort legere & peu agiſſante.

La Demangeaiſon eſt vne certaine Douleur où l'on ſe ſent picquoter les parties exterieures auec quelque ſorte de chatoüillement : de ſorte que la cauſe n'en doit pas eſtre fort violante & doit pluſtôt irriter le ſens du Toucher que le bleſſer viuement. C'eſt pourquoy le progrez que fait le ciron dans les chairs fait demangeaiſon, parce que la diuiſion qu'il cauſe eſt ſi petite & ſe fait ſi lentement que cela n'eſt preſque pas conſiderable à la nature : Et entre les qualitez c'eſt ordinairement la ſalée qui produit cet effet, laquelle n'eſt pas ſi actiue ny ſi penetratiue qu'elle puiſſe faire vne Douleur aigüe. Souuent meſme

apres

apres que l'acrimonie des humeurs s'est diminuée elle laisse le prurit & la demangeaison sur les parties douloureuses & fait voir euidemment que ce n'est pas l'effect d'vne cause fort vehemente, mais mediocre en sa vertu & en son mouuement. Quoy qu'il en soit cette sorte de Douleur est accompagnée de plaisir quand on frote les lieux ou l'on la ressent, parce que la friction moderée fait sortir l'humeur en ouurant les pores & la rendant plus subtile ; Et que toute euacuation qui décharge la nature est agreable : Mais si ell'est trop forte, apres le plaisir, elle fait naistre le repentir, parce qu'elle déchire la peau & eschauffe l'humeur qui cause vne Douleur tranchante & cuisante tout ensemble.

L'Agacement est vne Douleur toute particuliere aux dens qui vient de l'vsage des choses acides ou de la cheute de quelque humeur qui a cette qualité, ou de certains sons aigres qui surprennent l'oreille. Car comme il n'y a rien qui soit si contraire

aux nerfs que l'acidité, quand celuy qui est à la racine des dens en a esté touché, il se resserre subitement pour fuïr cet ennemy : Et cette contraction produit deux effects ; l'vn qu'elle cause vne certaine Douleur dans le nerf à cause de l'extension qu'il souffre estant tiré trop fort ; Et l'autre qu'elle stupefie les dens empeschant que les esprits ne coulent si librement dans ces parties, en quoy consiste l'agacement. Or les sons aigres font souuent la mesme chose, car comme ils blessent l'oreille, l'ame qui veut fuïr ce fascheux objet se resserre, & resserre aussi le nerf qui sert à ce sens là : Et parce qu'il y a quelquesvns de ses rameaux qui descendent iusques à la racine des dens, ils souffrent la mesme contraction que les choses acides y causent ; d'ou vient aussi la mesme Douleur.

Le Chatoüillement n'est pas vne espece de Douleur ce n'en est que la cause, car c'est vn attouchement leger & delicat de certaines Parties qui leur donne vn sentiment fascheux, dont la nature est aussi

difficile à exprimer que la cauſe en eſt obſcure & cachée. Il y en a de deux ſortes l'vn qui ſe fait en des Parties où y a beaucoup de nerfs & de tendons qui ſont par conſequent fort ſenſibles, comme ſont les aiſſelles, le deffaut des coſtes, la plante des pieds & quelques-autres, leſquelles eſtant chatoüillées excitent le ris & meſlent ainſi le plaiſir auec la douleur. L'autre ſe fait par tout ailleurs, quand la peau eſt touchée fort legerement, & principalement ſi c'eſt auec vn feſtu ou autre choſe ſemblable. Celui-cy n'excite point le riz & ne laiſſe qu'vne eſpece de fourmillement ſur la partie qu'on ne peut ſupporter qu'auec peine. Ce n'eſt pas icy le lieu d'examiner pourquoy le Chatoüillement fait rire, nous auons trauaillé à cela au chap. du Riz: il eſt ſeulement queſtion de ſçauoir comment il cauſe de la douleur. Car il ſemble qu'il n'y a point là d'objet fâcheux qui la puiſſe faire naiſtre; l'attouchement qui s'y fait bien loing de bleſſer le ſens, le flatte; il n'y a point de qualité qui ſoit capable de l'alterer, & il n'y a aucun mal à

craindre, du moins quand il n'excite point le Riz. Car il est vray qu'en celuicy l'ame qui sçait les mauuais accidens qu'il peut apporter, le regarde comme vn mal tres-fâcheux, dont elle preuoit & apprehende les mauuais effets. C'est pourquoy il n'est pas toûjours necessaire que l'on se sente Chatoüiller les costez pour souffrir la Douleur qui en vient, il suffit que l'on se voye prest de l'être, & mesme que l'on en soit seulement menacé : Mais dans l'autre, il faut que l'attouchement se fasse en effet pour causer ce fascheux sentiment dont nous parlons.

Dirons nous donc comme quelques vns ont fait, que ce sont les esprits qui accourent aux parties Chatoüillées, qui les percent & les picquent, comme ils font dans la Douleur endormie, d'ou vient le fourmillement qu'on y ressent. Mais quoy! n'y accourent-ils pas quand on les touche plus fort ? & puisque le sentiment est alors plus vif & plus exact, n'y doiuent-ils pas venir plus promptement & plus abondamment ? Cependant leur abbord ne donne alors aucune incommodité, & ne

cauſe point cette alteration importune que le Chatoüillement laiſſe ſur les parties. D'aſſeurer auſſi qu'elle vienne de la ſurpriſe où ſe trouue le ſens par cét attouchement impreueu, & qu'elle cauſe vne émotion dans la partie, qui en rend le ſentiment fâcheux : outre que la meſme ſurpriſe ſe peut rencontrer dans vn plus fort attouchement, ſans donner cette incommodité ; cette raiſon peut eſtre bonne pour le Chatoüillement qui excite le Riz, où il faut que l'ame ſoit deceuë & ſurpriſe, comme nous auons dit ailleurs; d'où vient qu'on ne ſe peut chatoüiller ſoy-meſme de cette ſorte, parce que l'on ne ſe ſurprend point ſoy-meſme ; Mais dans celuy-cy, la tromperie ny la ſurpriſe ny font rien, chacun peut ſe chatoüiller ſoy-meſme, & ſe donner ce fourmillement & cette demengeaiſon incommode dont eſt queſtion.

Il y a donc plus d'apparence de dire que cela vient de ce que l'objet n'eſt pas proportionné à la puiſſance, l'impreſſion qu'il y fait n'eſtant pas aſſez forte, & ne s'y-

niſſant pas auec elle autant qu'il faut pour faire vne juſte ſenſation. Car comme les objets viſibles qui ſont trop petits ou trop éloignez, donnent de la peine aux yeux, & laſſent la veuë; quand ceux du Toucher ont les meſmes deffauts, ils donnent auſſi la meſme peine au ſens: Et il eſt certain que cét attouchement leger & ſuperficiel qu'il ſouffre dans le Chatoüillement, eſt à ſon égard ce que les objets trop éloignez ſont à l'égard de la veuë: Or toute peine eſt faſcheuſe à l'ame, c'eſt pourquoy les diſcordances ne luy ſont desagreables que parce qu'elle a de la peine à comparer les ſons dont elles ſont compoſées, & cette peine vient de ce qu'ils ſont trop eſloignez l'vn de l'autre, comme nous auons montré au Traité de l'Iris. Comme le ſens a donc de la peine à reconnoiſtre l'objet qui le touche imparfaitement, l'ame fait effort pour s'en approcher, & répand les eſprits qui errent comme elle aux lieux ou l'attouchement ſe fait. Mais voyant que tout cela eſt inutile, elle ſe trouble & juge ce ſentiment faſcheux. Et

de fait, ſi-toſt que l'on a touché plus fort l'endroit qui a eſté chatoüillé, ce ſentiment ſe perd, parce que l'ame & les eſprits ſe calment à l'abbord d'vn objet qui fait vne ſenſation juſte & naturelle.

La Laſsitude eſt pluſtoſt vne cauſe ou vn effet de la Douleur, que la Douleur meſme, quoy qu'on l'ait miſe au rang des Douleurs. Car l'vne eſt vne impuiſſance de ſe mouuoir qui vient ou de la diſſipation des forces, ou des humeurs qui empeſchent le mouuement des parties qui ſont affoiblies, & qui ne ſe peuuent mouuoir ſans peine & ſans incommodité. L'autre eſt vn effet de la Douleur: car elle ne vient qu'à cauſe que les membres ſouffrent du mal en ſe remuant, de ſorte qu'ils ont bien la force de ſe mouuoir; mais ils n'oſent s'y engager, parce que leur mouuement eſt douloureux. Celle-cy eſt de trois ſortes ſelon le vice des humeurs qui la cauſent: car ſi elles pechent ſeulement en quantité, elles produiſent la laſſitude qu'ils appellent Tenſiue, dans la-

quelle on ſent vne douleur peſante quand on remuë les membres. Mais ſi elles ſont âcres & picquantes elles font la laſſitude qu'on nomme vlcereuſe, parce qu'en ſe remuant, il ſemble qu'on ait des vlceres dans les parties, & que l'on ſente comme des eſpines qui les picquent. Que ſi auec cette mauuaiſe qualité elles ſont abondantes, elles s'échauffent facilement & cauſent outre les deux precedentes douleurs celle que la chaleur excite; de ſorte qu'elles produiſent la douleur tenſiue, la picquante, & la cuiſante, qui toutes enſemble font la douleur & la laſſitude qu'ils appellent phlegmoneuſe, parce qu'ell' eſt telle dans les inflammations. Quelquesfois meſme il ſemble qu'on ait les os rompus & briſez, quand ces humeurs ſe reſpandent ſur les membranes qui couurent les os.

Il y a encore des douleurs Grandes, Fortes & vehementes; & de Petites, Foibles ou legeres: Il y en a de Profondes & de Superficielles; de Fixes & d'Errantes, de

Continuës & de Paſſageres. Il y a enfin les Douleurs particulieres de chaque membre, comme la Douleur de teſte, des yeux, &c. Mais toutes ces differences ſont eſloignées & preſuppoſent touſiours les autres : car vne forte ou vehemente Douleur eſt neceſſairement ou aiguë, ou cuiſante ou tranchante, & ainſi du reſte : Et par conſequent elles ne ſont pas ſi propres ny ſi exactes que les premieres. Ioint qu'elles ſont ſi faciles à comprendre que le ſeul nom qu'elles portent en fait connoiſtre parfaitement la nature. Il reſte neantmoins quelque difficulté touchant les Grandes & les Petites Douleurs : car il n'eſt pas facile d'abord de dire en quoy elles conſiſtent, ny quelles en ſont les cauſes.

A parler exactement, la Grandeur & la Petiteſſe de la Douleur, ſe doit meſurer par la violance & par la foibleſſe du mouuement de l'appetit, parce que c'eſt en ce mouuement que conſiſte cette paſſion. Et il eſt certain que pour l'ordinaire ce mouuement eſt proportionné au jugement que

D'où vient la grandeur de la Douleur.

la faculté Estimatiue fait de l'objet fascheux & que ce jugement aussi est conforme à l'alteration que souffre le sens. Car c'est l'ordre naturel que l'ame garde en cette passion, que le sens estant blessé, l'Estimatiue doit connoistre iustement combien cela est important & dangereux à l'animal; & selon le jugement qu'elle en fait, l'appetit s'esmeut conformement à sa connoissance & s'agite d'vn mouuement violant ou foible à proportion que le mal luy paroist plus ou moins dangereux. Or si cet ordre s'obseruoit tousiours il n'y auroit point de peine à découurir en quoy consisteroit ny ce qui causeroit la grandeur veritable de la Douleur: car il ne faudroit que considerer la nature de l'alteration pour asseurer combien elle seroit fascheuse & combien elle deuroit esmouuoir l'appetit. Mais il arriue bien souuent que cette proportion n'est pas gardée, & que la Douleur est plus grande ou plus petite que n'est cette alteration. En effect il y a des personnes qui se figurent incessamment les maux qu'ils souffrent plus grands qu'ils

ne ſont & à qui les moindres Douleurs ſont inſupportables : au contraire il y en a qui ſe les imaginent touſiours moindres & qui diminuent meſme le reſſentiment & la Douleur que les plus violans leur peuuent cauſer. Il n'eſt pas mal aysé de dire pourquoy cette paſſion ne reſpond pas touſiours à l'alteration que ſouffre le ſens, parce que ce n'eſt pas le ſens qui connoiſt le mal comme mal, c'eſt la faculté Eſtimatiue qui adjouſte à la connoiſſance des objets les notions de mauuais & de faſcheux, comme nous auons dit cy-deuant. De ſorte que ſelon la diſpoſition où ſe trouue cette faculté elle conçoit les choſes plus ou moins faſcheuſes, & ſelon le jugement qu'ell'en fait, l'eſmotion de l'appetit eſt plus forte ou plus foible & par conſequent la Douleur plus grande ou plus petite.

La difficulté eſt donc de ſçauoir d'où procede cette differente diſpoſition. Souuent elle vient de l'empeſchement où ſe trouue cette faculté ſoit par la diſtraction où elle ſe laiſſe emporter, ſoit par les ma-

ladies qui la mettent en desordre. C'est pourquoy vne forte application d'esprit empesche qu'on ne sente le mal, & ceux qui ont l'esprit troublé ne l'apperçoiuent pas ou se le figurent plus grand qu'il n'est. Mais hors ces empeschemens cette disposition ne peut venir d'ailleurs que du secret sentiment que l'ame a de la force ou de la foiblesse du corps. Car l'vne & l'autre ne luy est pas inconnuë; ell'est jointe de trop prez auec luy pour ne voir pas les vertus & les deffauts qu'il a, & comme c'est son organe, elle sçait à peu prez ce qu'elle peut & ce qu'elle ne peut faire par son moyen. Quand donc elle le reconnoist foible, elle juge qu'il est exposé à toutes sortes d'iniures, que les moindres desordres le peuuent à la fin destruire, & que mesme les maux ne sont pas tant à redouter par la puissance qu'ils ont d'agir que par l'impuissance où il est de leur resister. De sorte qu'elle adjouste au sentiment du mal present la pensée du danger à venir & le desespoir de s'en pouuoir garantir, & forme ainsi vne idée du mal plus fascheuse qu'il n'est en effect, d'où

naiſt apres vne Douleur plus grande & plus violante que n'eſt l'alteration qu'il ſouffre. Tell'eſt celle que reſſentent les Melancholiques & les vieillards, ceux qui ont le corps delicat & ſubjet aux maladies, & principalement les naturels mols &effeminez; parce que toutes ces ſortes de perſonnes ayant peu de force & peu de courage, ne croyent pas pouuoir ſupporter les maux par leur foibleſſe & n'oſent ſe roidir contr'eux par leur laſcheté. Or il n'y a rien qui accroiſſe tant la violance de la Douleur que lors qu'on s'y abandonne, & qu'on laiſſe aller l'ame ou elle ſe precipite ſans faire aucun effort pour la retenir, comme nous dirons plus amplement cy-apres.

Mais quand l'ame ſent le corps fort & robuſte elle ſçait auſſi qu'il eſt en eſtat de reſiſter à la plus grande part des maux & qu'il ne peut ſuccomber ſous leur violance qu'il ne s'en releue apres ſans aucun peril. C'eſt pourquoy elle ne ſe les figure iamais ſi grands qu'ils ſont, & s'ils luy cauſent quelque Douleur, elle la ſupporte conſtament ſe roidiſſant contr'elle, & empeſ-

chant ainsi son mouuement & ses progrez comme nous auons mõtré au ch. de la Cõstãce. Il est vray que la vertu & le vice changent souuent ces inclinations naturelles & qu'il arriue souuent qu'vne vie molle & effeminée corrompt les sentimens que la force du corps a accoustumé d'exciter dans l'ame: Et qu'au contraire la Raison fortifie les natures foibles & delicates & leur donne les mesmes pensées & les mesmes mouuemens que la plus vigoureuse constitution leur pourroit inspirer. Mais en quelque façon que cela arriue on peut tousiours dire que si ce n'est la force du corps, c'est celle de l'ame qui diminuë le sentiment des maux, comme c'est sa foiblesse qui les augmente & qui les rend plus difficiles à supporter.

Or ce que nous venons de dire de la Douleur corporelle se peut appliquer à la Tristesse de l'ame, car ell'est grande ou petite de la mesme façon & pour les mesmes raisons que l'autre. Et s'il y en a quelqu'vne qui soit plus violante & plus legere qu'elle ne deuroit, c'est pour les mesmes causes

que nous auons apportées, car la faculté Estimatiue se peut tromper au jugement du mal que l'ame souffre, estant troublée ou distraite, ou estant preoccupée du sentimēt que l'ame a de sa force ou de sa foiblesse.

Le principe que nous venons d'establir nous seruira encore à descouurir ceux qui sont les plus subjets à ces passions & à rendre raison de l'inclination qu'ils y ont. Car s'il est vray que la foiblesse soit plus exposée aux iniures & qu'elle sente les maux plustost & plus fort que tout autre constitution, il faut de necessité que ceux où elle se trouue soient plus susceptibles de la Tristesse & de la Douleur, qui sont les effects ou les suites du sentiment du mal. En effect qui considerera d'vn costé que les Melancholiques, les vieillards, les Femmes, les malades & ceux qui ont le corps delicat; Et de l'autre que les hommes coleres, les timides, les enuieux, les malheureux & les miserables sont les plus subjets à ces passions, ne trouuera point de cause commune de cette inclination

Qui sont ceux qui ont inclination à la Tristesse.

commune que la foibleſſe qu'ils ont.

On n'en peut douter pour les premiers que l'on ſçait auoir peu de chaleur naturelle qui eſt le principe de la force & du courage. Et pour les hommes coleres & les timides, outre que les paſſions auſquelles ils ſont enclins ne ſe forment jamais ſans Douleur, elles ſuppoſent touſiours quelque foibleſſe naturelle; car les hommes forts & hardis ſe mettent rarement en colere & ne craignent rien.

Quant aux enuieux, aux mal-heureux, & aux miſerables, s'ils n'ont pas la foibleſſe de la nature, ils ont touſiours celle de la fortune, c'eſt à dire qu'ils manquent de biens, d'amis & de puiſſance, & ſouffrent par conſequent les maux qui accompagnent ordinairement la priuation de ces choſes. On peut meſme dire qu'encore que la diſpoſition à la Douleur corporelle vienne de la delicateſſe du ſentiment, neantmoins cette delicateſſe eſt vne marque de la foibleſſe du corps : car le toucher pour eſtre exquis & delicat demande vne conſtitution du cuir & des chairs, qui ſoit

molle

molle & tenuë; ce qui ne ſe peut accorder auec la force & la vigueur du corps dont la compoſition eſt ferme & ſolide, comme nous auons dit au chapitre de la Hardieſſe.

La Hardieſſe eſt donc la cauſe generale de l'inclination que l'on a à la Triſteſſe & à la Douleur. Il y en a d'autres particulieres qui ſe ioignent auec elle, comme la Melancholie en ceux où ell'abonde; car cette humeur picquant inceſſamment les parties par ſon acidité ou par ſon acrimonie & exhalant à tous momens des vapeurs malignes dans les arteres & dans les parties nobles, elle inſpire vn chagrin continuel à l'ame & la diſpoſe à receuoir tous les objets pour peu faſcheux qu'ils ſoient, comme ſi c'eſtoient de grands maux: Souuent meſme les plus agreables luy ſont importuns, comme ſi la mauuaiſe humeur où ell'eſt, les infectoit en paſſant & leur imprimoit la meſme qualité qu'ell'a. Et cette raiſon eſt commune aux malades, aux vieillards, aux mal-heureux & aux miſerables; car ayant l'ame abbatuë & vlcerée

par les incommoditez ou par les trauerses qu'ils souffrent, tout ce qui leur arriue s'aigrit & se corrompt par le sentimẽt qu'ils ont de leurs maux ordinaires, de sorte que les choses agreables leur deuiennẽt fascheuses & les fascheuses se rendent plus picquantes.

L'exemple & la Coustume contribuent encore à cette inclination, car de toutes les passions il n'y en a point qui soit si contagieuse que la Tristesse, soit parce que la compassion est naturelle à l'homme, & qu'on ne voit gueres vne personne affligée sans compatir à sa Douleur : soit parce que les objets qui excitent cette passion sont en plus grand nombre & plus prests d'agir que ceux qui font naistre les autres : D'où vient que l'ame qui en souffre plus souuent les atteintes s'accoustume à l'esmotion qu'elles causent & se rend ainsi plus susceptible de la Tristesse. Car c'est vn effect ordinaire de la coustume pour toutes les actions, de donner vne inclination & vne facilité à les faire : c'est pourquoy elle change les passions en vertus ou en vices, & il ne faut pas douter que celle

dont nous parlons ne passe en habitude comme toutes les autres.

Quel est le Mouuement des Esprits & des Humeurs dans la Douleur.

TROISIESME PARTIE.

APRES auoir tant de fois asseuré que dans les Passions le mouuement des Esprits est cõforme à celuy de l'ame, il semble que nous n'aurons pas grand'-peine à dire comment ils s'esmeuuent en celle-cy, puisque nous auons fait voir que dans la Douleur l'ame souffre deux mouuemens, l'vn qu'ell'emprunte de la Hayne dont cette passion est tousiours accompagnée par lequel l'appetit se separe & s'éloigne du mal ; et l'autre qui est propre à la Douleur par lequel il se resserre & rentre confusement en luy-mesme. Car il s'ensuit de là que les Esprits sont agitez des mesmes mouuemens en cette Passion ; qu'ils

s'enfuient & se retirent au cœur; ET qu'ils se resserent en eux mesmes auec empressement & auec confusion.

Et certainement il ne faut pas douter qu'ils ne souffrent ces deux sortes d'agitation dans la Tristesse, puisque le visage y paslit & s'abbat, qu'on se sent le cœur serré, qu'on perd le courage & que le pouls y est petit, estroit & languissant, qui sont tous des effects de la fuite & de la contraction des Esprits.

Neantmoins on ne peut pas dire la méme chose de la Douleur corporelle. Comme si elle iettoit la rebellion dãs les Esprits, au lieu de suiure les desseins & les commandemens de l'ame, ils ont des mouuemens tout contraires aux siens, & bien loing de fuïr & de se retirer comm'elle, ils s'eslancent en dehors sur les parties exterieures. Car nous voyons que la plus-part des grandes Douleurs font d'abbord rougir le visage; que lors qu'elles font ietter des larmes, les yeux, le nez & les levres s'enflent & deuiennent rouges; & qu'en-fin par tout où elles se font sentir elles y portent la rou-

geur, la tumeur & l'inflammation. Ce qui ne peut arriuer que par l'abbord du ſang qui coule extraordinairement en ces parties, & qui n'y peut eſtre conduit que par les Eſprits, comme nous monſtrerons cy-apres.

La difficulté eſt donc de ſçauoir comment la Triſteſſe & la Douleur qui ſont dans l'ame vn meſme mouuement & par conſequent vne meſme paſſion, cauſent dans les Eſprits & dans les humeurs des mouuemens contraires. La reſolution de ce doute depend d'vn principe que nous auons proposé en diuers endroits de cet ouurage. A ſçauoir que bien que l'empire de l'ame ſoit monarchique & qu'ell'ait vn commandement ſouuerain ſur toutes les facultez & ſur toutes les parties du corps, il y a neantmoins dans cette monarchie de petits eſtats qui ſe gouuernent par des puiſſances, par des loix & par des miniſtres qui ſont propres à chacun. Dans tous les animaux, il y en a deux de cette nature la Partie Senſitiue & la Partie Naturelle & l'homme a par deſſus l'Intellectuelle. Cha-

cune a sa connoissance particuliere, chacune a son appetit propre par lequel elle se meut & fait mouuoir tous les organes qui sont de son ressort. Et quoy que leurs mouuemens soient quelquefois semblables & qu'ils semblent concourir à vne mesme fin, comme quand l'appetit naturel se porte à quelque aliment qui est en mesme temps desiré par l'appetit sensitif & par la volonté : Si est-ce qu'ordinairement ils sont non seulement differens entr'eux, mais tout à fait contraires. Cela ne se rencontre que trop souuent en ceux de la volonté & de l'appetit sensitif qui se contrarient à tous momens & qui forment des passions qui se combattent l'vne l'autre : Et qui prendra garde à ceux de l'appetit naturel y remarquera la mesme opposition à l'esgard des deux autres. Car quand vn homme animé de la hardiesse va au combat & qu'il luy arriue de paslir & de trembler; quand vne profonde Tristesse ou vne Peur extréme causent la fiévre; Et quand vn malade est dans les apprehensions de la mort & que cependant la nature trauaille à chasser

ſe mal par quelque criſe : Il eſt certain qu'en toutes ces rencontres l'appetit ſenſitif & l'appetit naturel ont des mouuemens contraires, & les mouuemens de celui-cy ſe peuuent appeller Paſſions comme nous auons dit au chap. de la Colere. Car bien qu'on veuille reſtraindre ce nom aux mouuemens de l'appetit ſenſitif, neantmoins puis qu'on le donne à ceux de la volonté à cauſe qu'on y reconnoiſt la méme agitation & les meſmes motifs qui ſe trouuent aux paſſions de la partie ſenſitiue : il n'y a pas raiſon de le deſnier à ceux de l'appetit naturel où les meſmes conditions ſe rencontrent. Et meſmes s'il eſt vray qu'on les appelle Paſſions, parce que le corps y patiſt ſenſiblement, ce nom conuient mieux aux mouuemens de l'appetit naturel qu'à ceux de la volonté; d'autant que ceux-cy n'alterent pas touſiours le corps, demeurant ſouuent dans cette ſupréme region ſans deſcendre iuſques aux facultez corporelles; au lieu que l'appetit naturel ne s'eſmeut jamais qu'il n'agite les Eſprits & qu'il n'altere le corps comme les autres paſſions.

Quoy qu'il en ſoit ces mouuemens contraires qui ſe remarquent dans la Douleur corporelle viennent comme ceux dont nous venons de parler, de l'agitation differente que ſouffrent l'appetit ſenſitif, & l'appetit naturel: car celle-là fait retirer & reſſerrer en elle-meſme la partie ſenſitiue de l'ame, & celle-cy fait ſoulever la partie naturelle qui eſmeut en ſuite les eſprits & les humeurs & les pouſſe aux parties qui ſont bleſſées. De ſorte qu'on pourroit dire que la Douleur ſemble eſtre vne paſſion compoſée de la Triſteſſe qui ſe forme par la contraction de l'ame ſenſitiue; et de la Colere de la faculté naturelle qui s'irrite contre le mal & qui l'attaque pour le chaſſer. Car comme nous auons dit ailleurs, cette baſſe partie de l'ame a des mouuemens qui reſpondent à la Hardieſſe & à la Crainte, puiſque tantoſt elle s'eſleue contre les maux & qu'elle les combat auec la meſme ardeur & auec la meſme alteration qui ſe remarquent dans la vraye hardieſſe; et que tantoſt elle perd courage ainſi qu'il arriue quel-

quelquefois dans les maladies malignes & pestilentes, où la fiéure qui est comme vne cholere de la faculté vitale irritée, cesse tout à coup; la grandeur du mal estonnant la nature, & luy faisant quiter le combat qu'elle auoit commancé.

Mais si cela est ainsi, on aura lieu de nous objecter que la Douleur n'est pas vne passion Simple comme nous auons dit; que la definition que nous en auons donnée n'est pas complete; & qu'il y faut adjouster le mouuement de la faculté naturelle. Il y a deux choses à respondre là dessus, la premiere, que comme il y a trois sortes d'appetit, l'intellectuel, le sensitif & le naturel, les passions sont appellées Simples ou Composées à l'esgard d'vn mesme appetit, & non pas en les comparant auec ceux qui sont de diuers ordres. Autrement il n'y auroit aucune passion qui fust simple du moins dans les hommes; parce que la volonté se mesle presque toûjours auec les mouuements de l'appetit sensitif. La passion est donc Simple qui ne

La Douleur est vne passion simple.

ſe forme que dans la partie concupiſcible, ou iraſcible d'vn meſme appetit, & ell'eſt Mixte ou Compoſée, quand toutes les deux ſe meuuent en meſme temps. Ainſi quoy que dans la Douleur le mouuement de l'appetit naturel ſe joigne à celuy de l'appetit ſenſitif, il ne s'enſuit pas que ce ſoit vne paſſion compoſée, non plus que lors que le mouuement de la volonté l'accompagne, & que la triſteſſe ſe meſle auec la douleur ſenſible. Ce ſont veritablement deux paſſions qui ſe ſont aſſociées enſemble, mais qui ne peuuent paſſer pour vne ſeule, quelque compoſée qu'on ſe la figure; parce que ce ſont deux differens mouuemens qui ſe forment en diuerſes parties de l'ame, & par diuers principes.

La Douleur Corporelle eſt donc vne paſſion Simple, parce qu'elle ne ſe fait que dans la partie concupiſcible de l'appetit ſenſitif, ſans que l'iraſcible y contribuë; et quand les mouuemens de la volonté & de l'appetit naturel ſe joignent auec elle, ce ſont des choſes eſtrangeres à ſon eſſen-

ce qui ne ruinent point ſa ſimplicité.

La ſeconde choſe qu'il faut reſpondre, c'eſt que le mouuement de l'appetit naturel ne peut eſtre de l'eſſence de la Douleur, non ſeulement parce qu'il y a des douleurs où il ne ſe trouue point comme les petites & les legeres; mais encore parce que quelques grandes qu'elles puiſſent eſtre, il n'y a d'abord aucune marque que ce mouuement s'y faſſe, puiſque la rougeur, la tumeur, l'inflammation & les larmes qui ſont les ſignes qui le font reconnoiſtre, n'y paroiſſent point, & n'y ſuruiennent qu'apres les premiers ſentimens de la Douleur.

Enfin comme l'eſtat faſcheux & turbulent que la preſence du mal excite dans l'ame, fait toute l'eſſence de la Douleur ſenſible; et qu'il n'y a que le mouuement de l'appetit ſenſitif qui ſeul peut cauſer cét eſtat faſcheux; il faut de neceſſité que toute l'eſſence de la Douleur conſiſte dans ce mouuement, & qu'elle ne depende point de celuy de l'appetit naturel. Or nous auons monſtré

que cét estat fascheux venoit de ce que l'ame void & sent l'image du mal qui la penetre de toutes parts & qui se confond auec elle, & que cette penetration se fait par le moyen de la contraction de l'appetit sensitif. Et par consequent toute l'essence de la douleur est renfermée dans cette contraction & l'appetit naturel n'y a aucune part. De sorte que nous pouuons conclurre qne le mouuement de la faculté naturelle qui suruient à la Douleur, ne fait point partie de son essence, que ce n'en est qu'vne suite ou vn effect qui mesmes ne l'accompagne pas tousjours, & qui par consequent ne doit point entrer en sa definition.

Pourquoy l'appetit naturel s'esmeut dans la douleur.

Reprenons le fil de nostre premier discours, & voyons pourquoy il faut que l'appetit naturel qui se conduit par vne connoissance differente de celle des sens, qui ne peut discerner les objets sensibles, & qui est d'vn ordre inferieur à la partie animale, se mesle dans la douleur qui est vne passion causée par l'impression

fascheuse des qualitez tactiles dont il n'y a que le toucher & l'imagination qui puissent estre les iuges; auec lesquels neantmoins il semble que la faculté naturelle n'ait aucune societé ny communication.

Pour resoudre cette difficulté, il faudroit expliquer quell' est la connoissance par laquelle la faculté naturelle connoist ses objets & la maniere dont elle se fait: Mais parce que nous auons traité ailleurs de cette matiere, il suffit icy de dire que faulte de mot propre, nous appellons cette connoissance vn Sentiment, quoy qu'elle ne se fasse point par le moyen des qualitez sensibles, ny par la production des images, auec laquelle la sensation se fait. Car quand l'estomach ne peut souffrir des choses que le goust & l'appetit ont approuuées; et quand la nature connoist le vice des humeurs qui sont dans les veines, qu'aucun sens ne peut apperceuoir & qu'elle tasche à nostre insceu de corriger & de chasser; Nous disons que cela se fait par vn secret sentiment qu'ont les parties qui sentent naturellement ce qui leur est nuisible.

C'est donc ainsi que la faculté naturelle connoist ce qui luy est bon ou mauuais. Et comme toutes les parties de l'ame se communiquent les maux qu'elles souffrent, principalement s'ils sont considerables; soit parce qu'elles ont sympathie l'vne auec l'autre & qu'elles sont toutes liées ensemble par la substance de l'ame qui en est le lien commun; soit parce que dans ces fascheuses rencontres l'ame tasche de reunir l'effort de toutes ses puissances pour se defendre d'vn si dangereux ennemy: Il arriue aussi que la douleur sensible & l'alteration qui la causent, se font sentir à la faculté naturelle qui s'excite & s'esleue en suite pour le combattre. Ioint que la composition du corps ayant esté commise à la garde de cette vertu, il n'y peut suruenir aucun desordre considerable qu'elle n'en ayt connoissance, & qu'elle ne s'esmeuue aussi pour y remedier. C'est pourquoy elle enuoye le sang & les esprits aux parties blessées, pensant chasser le mal auec ce secours: qui bien qu'il fasse quelquefois ce qu'elle pretend, ne laisse pas tres souuent

d'augmenter le mal par la tumeur & par l'inflammation qu'elle y porte.

Mais cecy fait naistre vn autre doute. Comment il se peut faire qu'en cette rencontre les Esprits obeïssent plustot à la faculté naturelle qu'à la sensitiue, & pourquoy ils suyuent plustot le mouuement de l'appetit naturel qui les pousse au dehors que celuy de la Douleur qui les deuroit faire retirer & resserrer au dedans? Car il semble que la faculté sensitiue estant la plus noble, deuroit estre la maistresse de tous ces mouuemens, & qu'ayant vn si grand empire sur les esprits comme il paroist dans les passions, elle pourroit les contraindre à suiure ses ordres, puis qu'elle contraint bien le cœur & les arteres à se resserrer, & les membres à se raccourcir nonobstant l'effort de la faculté naturelle.

Pourquoy les Esprits suyuent l'appetit naturel.

Sur cela il y a deux choses à respondre, l'vne que la faculté naturelle n'est pas veritablement la plus noble, mais qu'elle est la plus necessaire, comme estant la base de toutes les vertus, & celle qui soustient

les principes & les elemens de la vie : Et que l'ame qui a plus de soin des choses vrgentes & necessaires, oblige les Esprits à suiure plustot ses mouuemens que ceux de l'appetit sensitif, comme estant les plus importans à la cõseruation de l'animal.

L'autre est que les Esprits qui s'esmeuuent dans les passions, doiuent leur naissance à la faculté vitale qui est au rang des puissances naturelles, & que par consequent ils ont vne plus estroite liaison auec elle, & luy obeïssent plus exactement qu'à toutes les autres. En effect on pourroit dire qu'elle leur commande comme à ses propres subjets, & que la sensitiue ne les employe que comme ses alliez qui ne sont pas obligez de la suiure, quand leur Prince a besoin de leur seruice. Ainsi quand il se forme vne passion dans l'appetit naturel, ils suiuent son mouuement, quoy que l'appetit sensitif les appelle à son secours ; & quelque effort que celuy-cy fasse pour les retenir, ils vont aueuglement & sans reculer où le premier les pousse. Cela paroist euidemment

ment dans l'agitation que la fiévre leur donne; dans la course qu'ils font vers les parties blessées; dans le transport des humeurs qu'ils conduisent par tout le corps: Car l'appetit sensitif ny la volonté mesme ne sçauroient empescher ces mouuemens. Et sans doute la mesme chose arriue dans les passions qui se forment dans cette basse partie de l'ame: L'agitation qu'y souffrent les Esprits, ne se peut changer par les facultez superieures, & il faut quand celles-cy s'esmeuuent qu'elles employent d'autres organes que ceux-là pour faire impression sur le corps.

C'est aussi ce qui se passe dans les Douleurs violantes. Car l'appetit sensitif ne pouuant se seruir des Esprits qui sont occupez à l'eslancement que leur fait faire l'appetit naturel, fait resserrer le cœur & les arteres, & retirer les membres comme estant des parties qui sont de son ressort, & sur lesquelles il a plus de pouuoir. Et bien que le mouuement ordinaire du cœur vienne de la faculté naturelle, neantmoins comme il reçoit du cerueau des

nerfs qui luy donnent le ſentiment, il faut de neceſſité qu'il ayt quelque mouuement qui depende du meſme principe; parce que l'appetit ſenſitif ſe trouue par tout où eſt le ſentiment, comme nous auons montré cy-deuant.

Quoy qu'il en ſoit, l'ame partage en ces rencontres le mouuement de ſes organes, faiſant reſſerrer le cœur & raccourcir les muſcles pour ſatiſfaire à l'appetit ſenſitif, & pouſſant les eſprits au dehors pour s'accommoder à l'eſmotion de l'appetit naturel: Tout de meſme que dans la colere elle ouure les cauitez du cœur pour ſeconder le mouuement de la Hardieſſe & en reſſerre & comprime la ſubſtance, comme dit Hippocrate, pour ſatisfaire au mouuement de la Douleur.

Les Eſprits ſont donc toûjours portez aux parties exterieures en cette paſſion: Mais dans la Triſteſſe ils ſuiuent l'eſmotion que ſouffre la partie ſuperieure de l'ame ſans eſtre detournez par les efforts de la faculté naturelle qui n'a rien à faire en cette rencontre, le mal qui excite cette

paſſion n'eſtant point de ſon reſſort, & ne pouuant de ſoy alterer la conſtitution du corps. C'eſt pourquoy on peut dire que puiſque l'ame n'eſt point icy partagée en des mouuemens differens, elle s'abandonne toute entiere à celuy dont ell' eſt agitée, & que la contraction qu'elle y ſouffre eſt plus grande & plus complete, eſtant accompagnée de celle des Eſprits. Par où il faut à mon aduis decider le doute qu'on a ſi ſouuent propoſé, qu'elle eſt la plus violante & la plus difficile à ſupporter de la Triſteſſe ou de la Douleur : Car comme l'eſſence de l'vne & de l'autre conſiſte dans la contraction de l'ame, il faut que celle-là ſoit la plus forte où cette contraction eſt plus grande & plus entiere.

Et c'eſt la raiſon pour laquelle on ſe ſent le cœur plus ſerré & plus oppreſſé dans la Triſteſſe, & que la langueur & l'abbatement du courage luy ſont plus ordinaires : parce que les Eſprits & le ſang accourant en foule au centre du corps, & n'eſtant point repouſſez aux parties exterieures, comme il arriue dans la Dou-

leur, il faut de necessité qu'ils remplissent & qu'ils chargent le cœur & les veines qui sont à l'entour, & qu'ils causent par consequent vne pesanteur & oppression en ces parties, qui empesche la liberté du pouls & de la respiration. Et comme il n'y a aucune partie de l'ame qui fasse effort ny qui excite les esprits & la chaleur pour repousser le mal, comme il se fait dans la Douleur corporelle; delà vient que la faculté vitale qui est opprimée par la quantité & par le poids des humeurs, se relasche & s'abbat, & cause ainsi la langueur & la perte du courage. Mais nous parlerons de cecy plus amplement cy-apres, quand nous chercherons les causes des Characteres.

Ce que nous venons de dire, se doit entendre de la Tristesse qui est grande & vehemente. Car dans celle qui est legere ou mediocre, les Esprits ne se retirent & ne se resserrent pas si fort qu'ils ne s'eschappent de temps en temps pour former les Desirs, les Esperances, & autres semblables passions qui se meslent auec celle-cy; & pour faire couler les larmes qui sont les

compagnes des Triſteſſes mediocres, & que les grandes & profondes ne connoiſſent point. Dautant que pour faire couler les pleurs, il faut que les Eſprits montent à la teſte, qu'ils fondent les humeurs & qu'ils les portent aux yeux; d'où vient que ces parties s'enflent & rougiſſent; Et qu'il eſt impoſſible que la violante contraction où ils ſont dans les afflictions extremes leur laiſſe la liberté d'aller en ces lieux pour y produire tous ces effects. Mais dans les autres où cette contraction n'eſt pas ſi forte ny ſi opiniaſtre, ils ſe peuuent facilement deſgager & ſuiure le deſſein qu'a l'ame de faire voir par les larmes l'eſtat faſcheux qu'elle ſouffre, comme nous dirons au chapitre ſuiuant.

La faculté naturelle pouſſe donc les Eſprits aux parties bleſſées & y porte auſſi les humeurs qui ſont meſlées auec eux. Et il y a apparence que comm' elle a deſſein d'attaquer & de combattre le mal, elle fait en cette paſſion ce qu'elle fait dans la colere, où elle excite & ſepare les ſucs les plus ma-

Pourquoy les ſeroſitez coulent ſur les parties bleſſées.

lings qui soient dans le corps pour les employer contre l'ennemy : D'où vient que le venin des serpens est plus dangereux quand ils sont en colere, & que les morsures de toutes sortes d'animaux sont en quelque façon venimeuses, quand ils sont irritez, leurs dents estant alors infectées de quelque humeur maligne que la nature conduit en ces parties pour destruire ce qui l'offence. Il y a dis-je, apparence qu'elle fait la mesme chose dans la Douleur corporelle & qu'elle choisit les humeurs les plus actiues pour les enuoyer contre le mal qu'elle veut assaillir. Et c'est de là sans doute que naissent la plupart des accidens qui suruiennent aux playes quelque temps apres qu'elles sont faites, comme la tumeur, la douleur cuisante & la quantité d'excremens qu'elles iettent. Car tout cela vient des humeurs malignes que la nature pousse en ces parties. Or elle fait ses attaques au commencement du mal, parce que c'est lors qu'il luy est le plus sensible ; & apres elle trauaille à corriger les desordres que ces humeurs ont causéz, en cuisant les ma-

tieres retenuës, & les consumant peu à peu; si tant est qu'elle soit assez forte pour en estre la maistresse. C'est pourquoy il y a peril quand ces accidens n'y paroissent point, parce que c'est vn signe certain que la nature est estonnée, qu'elle n'est pas en estat de combattre, & qu'elle abandonne les parties blessées à la violance du mal.

En effect la Douleur cuisante qui ne se sent pas d'abord aux playes & qui par consequent ne vient pas de la solution de continuité, procede des serositez acres qui coulent dessus; Et ces serositez ne viennent pas de la foiblesse que l'alteration cause dans la partie blessée, puisqu'il arriue souuent que dans les playes malignes où la foiblesse & le desordre sont extrémes, cette douleur ne paroist point du tout. Il faut donc que ce soit la nature qui enuoye ces serositez d'ailleurs; et comme elle sçait choisir les bonnes & les mauuaises humeurs selon les ouurages & les desseins qu'elle entreprend, il faut croire qu'elle n'employe celles-cy qui sont acres & picquantes que comme des armes offensi-

ues dont elle ſe veut ſeruir pour aſſaillir & chaſſer le mal. Il en faut dire autant des impuretez dont tout le corps ſe deſcharge ſur les parties malades, car la nature en tire le meſme ſeruice que de la bile ou du venin dans la colere, & fait comme vn ſage Politique qui deſcharge l'Eſtat des brouillons & des mauuais garnemens en les enuoyant à la guerre. En effect ſi les tumeurs qui leur ſuruiennent ſont molles & mediocres, ſi les excremens en ſont louables, c'eſt vne marque que tout le corps eſt pur & qu'il ne fournit pas à l'ame les mauuaiſes humeurs qu'elle euſt employées pour attaquer, ſi elle les y euſt rencontrées.

La choſe ne ſe paſſe pas ainſi dans la Triſteſſe, l'ame n'y fait aucune entrepriſe, aucun choix, aucune ſeparation ny coction d'humeurs, au contraire ne penſant qu'à fuir & à ſe cacher, elle fait rentrer & reſſerrer les Eſprits en eux-meſmes, elle meſle & confond toutes leurs parties & tous les ſucs qui ſont meſlez auec eux, & peruertiſt ainſi toute l'œconomie du ſang. C'eſt pourquoy il ne faut pas s'eſtonner s'il s'altere

tere & se corrompt & s'il cause à la fin ces longues & opiniastres maladies qui succedent aux grandes Tristesses : comme nous dirons cy-apres.

Comment les esprits se resserrent dans la Tristesse.

De vouloir maintenant examiner comment les Esprits se resserrent, ce seroit vne recherthe inutile apres tout ce que nous en auons dit. On sçait que tous les corps & principalement ceux qui sont d'vne consistence plus rare & moins solide, comme l'eau, l'air & les vapeurs se condensent & se ramassent par le froid ou par quelque autre violance. De sorte qu'il n'y a pas lieu de douter que les Esprits qui sont de cette nature ne soient susceptibles du mesme mouuement. En effect le froid & quelques venins les font resserrer; et dans les passions, l'ame qui les entraisne auec elle, leur fait souffrir la mesme contraction qu'elle s'est donnée. Il faut seulement remarquer que toutes les choses se peuuent resserrer auec ordre ou auec confusion. Quand le froid congele l'eau ou quand on la presse dans son canal, toutes ses parties se

resserrent dans l'ordre qu'elles auoient auparauant : mais quand elle se trouue pressée par la tempeste en quelque destroit, alors ses ondes se brouillent & entrent l'vne dans l'autre, & se ramassent ensemble auec confusion. La mesme chose arriue dans la contraction des Esprits: Car dans la Constance, elle se fait esgalement & auec ordre, parce que la fermeté que l'ame leur donne retient leurs parties dans la mesme disposition où elle les rencontre. Mais dans la Tristesse elle se fait auec confusion, parce que l'ame qui les fait resserrer pour les raisons que nous allons dire, se hastant de fuir le mal qui la presse, n'a pas la patience qu'ils se rangent esgalement, mais precipite les derniers sur ceux qui vont deuant & les faisant entrer les vns dans les autres, elle les brouille & les confond ensemble.

Il y a donc icy deux choses à considerer dans leur mouuement, la Contraction & la Confusion. La premiere se fait auec dessein & pour vne fin que l'ame croit luy deuoir estre vtile. L'autre se fait par pure

necessité : car l'ame ne se propose point de brouiller & de confondre les esprits, mais c'est vne suite de l'agitation qu'elle souffre qui est causée par l'empressement & par la precipitation où ell' est.

Quant à la fin qu'elle se propose dans la contraction : c'est premierement qu'elle croit mettre à couuert ses plus nobles organes, estant vne chose asseurée que les corps qui se resserrent euitent ainsi l'approche de ce qui leur est contraire ; qu'ils sont moins exposez à ses atteintes ; & qu'en ramassant leurs parties ils se fortifient pour luy resister : et c'est pour tous ces motifs que les animaux resserrent & racourcissent leurs membres à la presence du mal, comme nous auons dit cy-deuant. Secondement c'est qu'elle s'imagine que par ce moyen elle pouruoit encore à sa propre seureté, l'vnion qu'elle a auec les Esprits, luy faisant croire que c'est elle-mesme qui se met en l'estat où ils sont. Car c'est vne erreur où elle tombe ordinairement dans les passions, de se figurer que c'est elle qui fait ou qui souffre ce qui

n'eſt propre qu'à ſes organes. Ainſi elle penſe ſe cacher dans la Honte quand elle couure le viſage du ſang qu'elle y reſpand, & qu'elle abbat ou ferme les paupieres: Elle s'imagine dans l'Orgueil qu'elle s'eſleue, quand les ſourcils ſe hauſſent & qu'elle s'enfle & s'eſtend quand le viſage ſe gourme. Enfin ſi les Eſprits ſe jettent en dehors ou s'ils ſe retirent en dedans, elle croit que c'eſt elle qui ſe porte aux meſmes endroits, comme ſi elle quittoit les lieux d'où elle croit partir. C'eſt donc ainſi qu'elle ſe perſuade que lors qu'elle les contraint de ſe reſſerrer, c'eſt elle qui ſe met en cette poſture, & qu'elle y trouuera les meſmes auantages que les corps en retirent pour leur ſeureté.

Comment la douleur affoiblit la chaleur naturelle.

Voyla ce que nous auions à dire du mouuement que les Eſprits ſouffrent dans la Triſteſſe & dans la Douleur, il faut maintenant voir quelle alteration elles cauſent dans la chaleur naturelle. Il eſt certain que la Triſteſſe l'affoibliſt & la diminuë, & l'on n'en peut douter, ſi on conſidere la petiteſſe & la langueur du pouls, l'abbate-

ment des forces, & les maladies lentes & opiniaſtres qu'elle cauſe. Mais la difficulté eſt de ſçauoir comment elle l'affoibliſt. Car nous auons montré au traité de la Hayne qu'il n'y a que les paſſions où l'ame perd le courage qui puiſſent refroidir le cœur, parce qu'il n'y a qu'elles qui empeſchent l'influence & la generation des Eſprits, & qui laiſſent eſteindre en ſuite la chaleur naturelle. Or ces ſortes de paſſions appartiennent toutes à l'appetit iraſcible qui ſert à la direction des forces & du courage, & qui les excite ou les retient ſelon qu'il le iuge neceſſaire: De ſorte que la Triſteſſe qui eſt du reſſort de l'appetit concupiſcible, & qui ne conſulte point le courage ny les forces de l'ame, ne peut empeſcher la production des Eſprits ny diminuer par conſequent la chaleur naturelle. En effect la fuite & la contraction des eſprits qu'elle cauſe, peuuent bien faire paſlir & abbatre le viſage, & rendre froides les parties exterieures: Mais il n'y a pas d'apparēce qu'elles faſſent refroidir le cœur, puiſqu'elles y ramaſſent toute la chaleur

qui estoit respanduë par le corps.

Il faut donc dire que la Tristesse de soy, ny toute seule ne produit point cét effect, mais seulement lors qu'elle est accompagnée de la Crainte, & du Desespoir qui sont les passions de l'appetit irascible qui font perdre le courage ; encore faut-il qu'elles durent quelque temps pour causer les accidens que nous auons marquez. C'est pourquoy les afflictions courtes ou legeres ne font point de tort à la chaleur naturelle, au contraire elles la fortifient & seruent à la longueur de la vie, comme nous dirons cy-apres. Mais lors qu'elles sont violentes & de longue durée, elles sont ordinairement suiuies de ces deux passions qui esteignent à la fin la chaleur & causent ces maladies opiniastres dont nous auons parlé. Car la grandeur & la durée du mal estõnent la nature, & luy persuadent que ses forces ne sont pas capables de luy resister, & qu'elle se doit abandonner à sa violence. Et cela arriue principalement quand la constitution du corps ou de l'ame se trouue foible ; d'où vient que les femmes & les

melancholiques tombent plus facilement en ces passions & sont plus susceptibles des maladies & des autres symptomes qui ont accoustumé de les suyure: Au lieu que les ames fortes & les constitutions robustes supportent constamment les afflictions qui leur arriuent; et dans la confiance qu'ils ont en leur force, elles se roidissent contr'elles & font des efforts qui entretiennent tousiours la chaleur du cœur & la generation des esprits.

Quant à la Douleur sensible, si on considere la grandeur & la vehemence du pouls qui l'accompagne, la fiévre & l'inquietude qu'ell' excite, la rougeur & l'inflammation qu'elle porte aux parties blessées, on iugera facilement que bien loing de diminuer la chaleur du cœur, elle l'accroist & l'irrite; et qu'il est impossible que cela n'arriue ainsi, veu l'agitation que se donne la faculté naturelle, qui se presse d'enuoyer des esprits & d'en produire de nouueaux pour entretenir le combat qu'ell' a entrepris. Il est vray que les efforts qu'elle fait pour cela, sont quelquesfois si

grands qu'ils causent des defaillances & des syncopes, soit parce que les Esprits estant poussez auec trop de violence, perdent la continuité qu'ils doiuent toûjours auoir auec leur principe qui cesse alors de communiquer sa vertu aux parties ; soit parce que la nature voulant faire son dernier coup, employe tout ce qui luy reste d'esprits & espuise ainsi toutes ses forces. Ce qui arriue principalement à ceux dont la composition est delicate & les humeurs subtiles ; car elles ne tiennent pas coup à l'impetuosité des Esprits, elles s'escartent & se dissipent facilement.

Quelles ſont les Cauſes des Characteres de la Triſteſſe.

TROISIESME PARTIE.

LES Characteres de la Douleur ſont de deux ſortes comme ceux de toutes les autres Paſſions, à ſçauoir ceux qui ſe forment dans l'ame & ceux qui ſe font au Corps. Mais parce que la Triſteſſe & la Douleur ſenſible quoy qu'elles ne faſſent qu'vne meſme eſpece de Paſſion, les ont neantmoins differens, & principalement ceux qui ſont Corporels, à cauſe du mouuement de la faculté naturelle qui ſe meſle auec la Douleur, comme nous auons dit, & qui agite les eſprits tout autrement qu'ils ne ſont dans la Triſteſſe; nous parlerons premierement des Characteres de la Triſteſſe, & apres nous examinerons ceux de la Douleur. Commençons donc par les actions de l'ame, & voyons pourquoy *Elle penſe continuellement au mal qui*

la presse, puis que cela fait toute sa peine.

Toute Pasion attache l'esprit à son obiet.

Il n'y point de passion qui n'attache fortement l'esprit à l'objet & à la cause qui la fait naistre, non seulement parce que c'est vn mouuement de l'appetit qui a besoin de l'Influence continuelle de la faculté connoissante : Mais encore parce que l'ame ne se meut que pour arriuer à sa fin, qui est la possession du bien ou la fuite du mal, & qu'il faut par consequent qu'elle se represente incessamment l'vn ou l'autre pendant son agitation.

Les passions fascheuses occupent plus l'esprit.

Mais comme le mal est plus important & plus considerable à l'animal que le bien estant plus puissant pour le destruire que le bien ne l'est pour le conseruer : De là vient que les Passions qui ont le mal pour objet, occupent dauantage l'esprit, & ne donnent pas tant de liberté à ses pensées de vaguer & de se distraire, que celles qui regardent le bien. En effect ceux qui sont touchez d'Amour de Ioye, ou de Desir, se laissent facilement emporter à diuerses imaginations qui sont esloignées de leur

fin principale; Et il n'eſt pas mal-ayſé de les detourner de leurs agreables reſueries pour les porter à d'autres diuertiſſemens. Mais il n'en eſt pas ainſi des Paſſions faſcheuſes, l'ame eſt tellement attachée à l'objet qui les excite, qu'elle ne s'en peut ſeparer qu'auec peine, & quelque ſoin que l'on prenne de luy en oſter la penſée, elle conſerue touſiours au fond du cœur le ſouuenir de ce qui la bleſſe.

Il eſt vray que comme il y a des maux plus grands & plus preſſans les vns que les autres, il eſt certain que generalement parlant, les Paſſions qui ont pour objet vn mal plus preſent & plus dangereux arreſtent dauantage l'eſprit. La Crainte par exemple occupe plus l'ame que la Hardieſſe, parce que le peril y paroiſt plus grand; Et la Triſteſſe plus que ces deux là, parce que le mal y eſt preſent, & qu'il corrompt en effect la conſtitution naturelle de l'ame, comme nous auons monſtré; Au lieu que dans les autres Paſſions il ne fait que la menacer & eſt encore à venir.

La Triſteſſe attache dauantage l'eſprit.

La Douleur sensible occupe plus l'ame que la Tristesse.

Mais si la Tristesse a ce pouuoir & cét auantage par dessus elles, il faut qu'elle le cede à la Douleur corporelle qui lie tellement l'esprit & la pensée au sentiment du mal qu'il est comme impossible de les en detacher. Elle ne permet pas comme la Tristesse qu'on s'égare en mille circonstances qui se trouuent à la rencontre des maux; qu'on s'applique à la consideration des biens que l'on a perdus; qu'on forme cent desseins pour se tirer du malheur où l'on est. Non, celuy qui sent la Douleur ne songe à autre chose qu'à son mal; toute son ame semble estre renfermée dans la partie qui est offensée, & elle ne souffre pas mesme qu'on la destourne de l'application qu'ell' y a, quoy que ce soit ce qui la trauaille dauantage & qui augmente le desordre où elle est.

Nous auons desia touché la raison de cette difference quand nous auons dit que la Douleur sensible vient de l'alteration qui se fait dans la constitution du corps qui est la plus importante & la plus ne-

ceſſaire, à ſçauoir le Temperament & l'vnité des parties. Car il s'enſuit de la que lors que cette alteration vient à la connoiſſance de l'ame, ell' en eſt plus allarmée que de quelque autre que ce ſoit, qu'ell' a plus de ſoin d'y pouruoir, & qu'elle s'y applique par conſequent dauantage; la grandeur du peril ne luy permettant pas de s'en deſtourner vn moment.

Mais comment eſt-il poſſible que dans ces deux Paſſions elle vueille s'appliquer ſi fort à l'objet faſcheux qui les fait naiſtre, puiſque cét attachement eſt preſque la ſeule choſe qui luy fait de la peine? Car ſi on ne penſoit point au mal on ne le reſſentiroit point, & l'on ſçait que dans la chaleur des combats les coups que l'on reçoit ne cauſent point de Douleur, & que dans les fortes meditations le corps ſouffre ſans que l'ame s'en apperçoiue, parce que l'eſprit eſt alors diſtrait & qu'il ne conſidere pas le mal qui l'attaque.

Pourquoy l'ame s'attache ſi fort aux obiets faſcheux, puiſque cela fait toute ſa peine.

Si l'on veut ſe ſouuenir de ce que nous

auons dit des motifs que l'ame se propose en cette Passion, & de la maniere dont ell'y est agitée, on verra bien que c'est auec raison qu'elle s'attache au mal qu'elle sent, & que le mouuement qu'elle se donne en suite, est vtile à son dessein. Que si la peine suruient à ces actions, c'est vn accident qui arriue contre son intention & par vne necessité inuincible dont elle ne peut & ne doit pas mesme s'exempter quand ell'en auroit le pouuoir.

Car enfin c'est vne loy que la nature luy a imposée pour la conseruation de l'animal de fuir le mal quand elle l'apperçoit: Et elle ne peut le fuir auec plus de precaution quand il est present, qu'en se resserrant & se ramassant en elle-mesme. Parce qu'outre que par ce moyen elle se cache de luy autant qu'elle peut, qu'ell'est moins exposée à ses atteintes, occupant moins d'espace & qu'elle luy veut faire vn plus libre passage, afin qu'il s'esloigne plustost & plus facilement; elle reunist ses forces par cette contraction, & se met en estat de luy resister plus auantageusement, & de s'op-

poser au progrez qu'il peut faire. Mais comme elle ne peut executer tous ces desseins qu'elle ne considere le mal qui la presse, & qu'elle ne respande dans l'appetit l'image qu'elle s'en est formée, il arriue aussi qu'en se resserrant & r'entrant en soy-mesme, cette image importune la suit en tous ses mouuemens; ainsi ne pouuant voir sans peine & sans horreur vn objet si odieux qui la penetre de toutes parts, & qui se mesle & se confond auec elle, elle fait de nouueaux efforts pour s'en esloigner, elle se trouble dauantage & accroist le desordre où elle est tombée. C'est donc vn mal necessaire qui luy vient en suite d'vn bien qu'elle s'est voulu procurer: Et quoy que le mal soit plus grand que le bien, elle ne le sçauroit euiter qu'elle ne ruine l'ordre de la nature, qu'elle ne perde le soin de sa conseruation, & qu'elle ne s'abandonne à la violance des maux qui l'attaquent comme nous auons dit cy-deuant.

Mais ie veux bien qu'elle ne puisse se detacher du mal qui la presse & qui la pe- *Pourquoy la Tristesse fuit les*

plaisirs & cherche tout ce qui la peut augmenter.

netre, il ſemble qu'elle ne deuroit pas rechercher ceux qui ſont hors d'elle & qui luy ſont eſtrangers ; qu'au contraire elle deuroit embraſſer les biens qui ſe preſentent & s'en ſeruir comme de iuſtes & d'vniques remedes à la peine qu'elle ſouffre. Cependant elle ne hait & ne fuit pas ſeulement tous les diuertiſſemens & les plaiſirs de la vie, mais elle ayme meſme & recherche toutes les choſes qui peuuent augmenter ſon chagrin : La ſolitude, l'obſcurité, la compagnie des malheureux, le recit de leurs infortunes & le ſouuenir des ſiennes propres font ſes plus doux entretiens : Tous les lieux & tous les objets qui luy peuuent remettre en memoire les pertes qu'ell' a faites luy ſont agreables. Enfin elle reſſemble à ces animaux qui ne ſe nourriſſent que de venin, & qui changent en poiſon tous les meilleurs alimens qu'ils trouuent.

Pour rendre raiſon de ces eſtranges effects de la Triſteſſe, il faut remarquer premierement que l'ame a deux ſortes de mouuemens

uemens en general dont les diuerses especes sont presque toutes les differences de Passions ; l'vn par lequel elle se iette en des hors & sort comme hors de soy pour poursuiure le bien ou pour attaquer le mal ; L'autre par lequel elle fuit & r'entre en elle-mesme pour s'esloigner de ce qui luy est fascheux.

En second lieu, que quand elle s'est engagée à quelqu'vn de ces mouuemens, ell' a de la peine à se porter à d'autres qui luy soient contraires, & reçoit facilement l'impression des objets qui fauorisent l'agitation qu'elle s'est donnée, & qui causent des mouuemens sinon tout à fait semblables, du moins conformes à la pente qu'ell' a prise. Car il en est comme de celuy qui court vers quelque endroit, il ne peut retourner en arriere sans se faire violance, mais il n'en souffre aucune si quelque chose le pousse où il va, ny mesme si elle le fait vn peu escarter du droit chemin qu'il tenoit.

C'est ainsi que les Passions agreables se suyuent ordinairement l'vne l'autre, &

passent difficilement à celles qui sont fascheuses. Car l'Amour reçoit facilement le Desir, la Ioye & la Hardiesse mesme, parce qu'elles ont toutes vn mesme genre de mouuement par lequel l'ame se porte en dehors quoy qu'elles soient vn peu differentes dans la route qu'elles tiennent. Et si quelqu'vn est ioyeux il donne vne facile entrée en son ame à tous les objets qui peuuent former la mesme passion qu'il ressent & la refuse à ceux qui en peuuent exciter de contraires: Parce que ceux-là la poussent où elle se porte elle-mesme, & que ceux-cy taschent de l'engager dans vn mouuement contraire à son inclination.

Il en est de mesme à proportion des Passions fascheuses, car elles ne souffrent point les objets ny les passions agreables à cause de la contrarieté qui se trouue entre leurs mouuemens & les leurs ; Et s'allient auec les choses qui leur sont conformes pour les raisons que nous auons dites:

Et c'est de là sans doute que procede cette auersion qu'vn homme accablé de

Triſteſſe a pour les diuertiſſemens, pour les plaiſirs & pour tous les objets agreables : Car quelques charmans qu'ils puiſſent eſtre, il ne le touchent ny d'amour ny de deſir ny de ioye, au contraire ils augmentent ſon chagrin & le mettent en plus mauuaiſe humeur ; parce qu'ils trouuent l'ame agitée d'vn mouuement oppoſé à celuy qu'ils taſchent d'exciter, & qu'ils la violentent par conſequent dans l'impreſſion qu'ils luy donnent. Car quelque mal que luy cauſe le mouuement qu'ell' a, comme il luy eſt neceſſaire, & qu'elle l'a choiſi pour arriuer à ſa fin, elle s'y plaiſt, & tout ce qui le veut empeſcher choque ſon deſſein & ſon inclination. C'eſt pourquoy quand on veut arreſter ou affoiblir vne paſſion, il ne faut pas au commencement s'oppoſer à ſon cours, & vouloir forcer tout d'vn coup l'impetuoſité dont ell' eſt emportée. Car vn homme en colere s'irrite dauantage ſi on luy fait connoiſtre d'abbord qu'il a tort de ſe faſcher ; Et celuy qui eſt affligé reffuſe les conſolations qui s'oppoſent de force à ſa douleur. Parce

que l'ame ne peut sans se faire vne grande violance, changer ny arrester l'agitation qu'elle s'est donnée. Mais il faut en ces rencontres entrer d'abbord en ses sentimens, & puis la ployer peu à peu & la faire pancher où l'on la veut conduire: Car apres auoir ainsi detourné & alenty son mouuement, on peut enfin l'arrester tout à fait & luy en imprimer vn autre tout contraire.

Mais quand l'ame rencontre des Objets & des Passions conformes à la Tristesse où ell' est plongée, non seulement elle les reçoit auec facilité, mais encore elle les recherche, elle s'y plaist mesme & ne les quitte qu'auec peine. C'est pourquoy elle se laisse facilement toucher à la pitié, elle tombe ordinairement dans la crainte & dans le desespoir; Elle ayme la solitude, l'obscurité, la compagnie des malheureux & toutes les choses qui la font ressouuenir de ses infortunes. Parce que les mouuemens de ces Passions sont conformes à celuy dont ell' est agitée; Et que ces objets là ne s'op-

poſent point à ſon cours, eſtant meſme comme autant de vents qui ſe joignent au courant qu'ell' a pris & qui la pouſſent où elle veut aller.

Mais ces derniers effets de la Triſteſſe meritent d'eſtre plus particulierement examinez : Et pour donner vn ſolide fondement à ce que nous en voulons dire, il faut preſuppoſer que l'ame ſe croit touſiours foible quand cette Paſſion l'a ſaiſie, parce que le mal s'en eſt rendu le maiſtre, & qu'il la tient abbatuë & accablée ſoubs ſa violance. Et vne marque euidente du ſentiment qu'ell'a de ſa foibleſſe, c'eſt qu'elle le fuit & qu'elle paſſe ſi facilement de l'eſtat où ell' eſt dans la pareſſe, dans la langueur, dans la crainte & dans le deſeſpoir: Où il eſt certain qu'elle ne tombe iamais que par l'opinion qu'ell' a d'eſtre foible & de n'auoir pas aſſez de forces pour agir: Ioint que les gemiſſemens & les plaintes qui luy ſont ordinaires en cette rencontre, ſont des effects de la foibleſſe, comme nous montrerons cy-apres.

L'ame ſe ſent foible dans la Triſteſſe.

Cela estant ainsi, il n'est pas mal-aysé de dire pourquoy ceux qui sont affligez se laissent si facilement toucher à la *Compassion & à la Pitié*. Car comme cette Passion est composée de la Douleur que les maux d'autruy font ressentir, & de la Crainte que l'on a de tomber dans les mesmes accidens; Il est certain que la Tristesse est plus susceptible de ces mouuemens que quelqu'autre que ce soit. Premierement parce que la Douleur qui entre dans la Compassion est vne veritable Tristesse, dont par consequent les mouuemens sont semblables. Et de là il s'ensuit que les objets qui sont capables d'exciter la Pitié, ne font aucune violance à l'ame qui est affligée, qu'ils y entrent sans peine & y font vne facile impression, n'y trouuant point d'obstacle. Secondement, parce que l'ame qui se sent foible quand ell' est Triste, ne peut resister au sentiment que les maux d'autruy luy donnent, & craint mesme qu'ils ne luy arriuent en effect, estant persuadée par l'opinion qu'ell' a de sa foiblesse qu'ell' est exposée à tous les malheurs de la vie. Et

par consequent ell' est encline à la Pitié, puisque c'est estre pitoyable que de ressentir les maux d'autruy & de les craindre pour soy-mesme. Enfin la Tristesse & la Compassion dependent d'vne mesme constitution de l'ame, puisque l'vne & l'autre y presupposent de la foiblesse qui en est comme la premiere & la principale disposition ; Et par consequent elles se doiuent suyure l'vne l'autre, puisque les effects qui demandent de mesmes dispositions, se rencontrent ordinairemet ensemble. Or on ne peut douter que la Compassion ne soit vn effect de la foiblesse de l'ame, non seulement parce que la Tristesse en fait partie, mais encore parce que les constitutions les plus foibles comme celle des femmes & de tous ceux qui ont le temperament froid & humide y sont plus sujetes, comme nous dirons plus amplement au chapitre de la Compassion.

Quand la Tristesse s'est donc jointe auec la Pitié, elle fait qu'on recherche la Com-

pagnie des miserables, & qu'on se plaist au recit qu'ils font de leurs infortunes. Parce que la fin que la nature se propose dans la Compassion, c'est de soulager les malheureux, soit par le secours qu'on leur offre, soit par les consolations qu'on leur donne, soit par la descharge de leurs maux qu'on leur procure en les leur faisant raconter. Car c'est vne chose ordinaire en toutes les passions fascheuses, que l'ame croit se descharger d'vne partie de son mal par toutes les actions exterieures qu'elle fait, comme par les larmes, par les soupirs, par les mouuemens du corps, & principalement par la párole: D'autant que le mal estant principalement dans la pensée, elle croit qu'en mettant au dehors ses pensées par la parole, elle fait aussi sortir le mal auec elles. Il en est de mesme des pleurs, des soupirs & des autres actions exterieures que cette Passion doit produire.

En effect vne Personne qui deuore son chagrin & qui le garde dans le cœur sans le declarer en aucune maniere, le sent bien plus long-temps & en est bien plus tourmenté

menté que celuy qui le dit, qui ſe plaint, qui pleure, &c. Tout de meſme que la colere d'vn homme ſe conſerue & s'accroiſt par le ſilence, & ſe diminuë par les menaces, par les reproches & par cent autres actions qu'il fait. Car quoy que la raiſon iuge que tout cela n'eſt point de ſoy capable d'augmenter ou d'affoiblir la Paſſion: Neantmoins la faculté ſenſitiue qui en eſt ordinairement le ſiege & le ſubjet principal, & qui ne diſcerne pas ſi exactement les choſes, s'imagine qu'elle arriue à ſes fins par ces voyes là, & ſe ſatisfait en quelque ſorte quand elle employe quelqu'vn de ces moyens; tout de meſme que ſa peine continuë & s'accroiſt quand elle ne s'en peut ſeruir.

La Triſteſſe a le meſmes diſpoſitions pour la Crainte que pour la Compaſſion, à ſçauoir la foibleſſe où l'ame ſe perſuade d'eſtre, & la conformité des mouuemens dont elle eſt agitée en l'vne & en l'autre. Et comme les objets qui peuuent exciter la Crainte ſe preſentent preſque à tous mo- *La Triſteſſe eſt encline à la Crainte.*

mens à l'eſprit de celuy qui eſt affligé, il eſt preſque impoſſible qu'auec ces diſpoſitions il ne ſoit auſſi à tous momens ſaiſi de quelque apprehenſion. Or on ne peut douter aprés ce que nous auons dit, que l'ame ne ſe ſente foible en ces deux paſſions, puis qu'en l'vne & en l'autre elle fuit. Et pour la Conformité des mouuemens qu'elles ont, ell' eſt ſi iuſte qu'il n'y a aucune difference entr'eux pour ce qui regarde la nature & l'eſpece du mouuement, car dans la Crainte l'appetit ſe reſſerre & r'entre en luy-meſme auec precipitation, tout de meſme que dans la Triſteſſe: Et toute la diuerſité qui s'y trouue eſt dans les choſes qui ſont exterieures & eſtrangeres à l'eſſence du mouuement, à ſçauoir le ſujet, l'obiect & le motif qui ſont differens en l'vne & en l'autre comme nous auons dit en expliquant la definition de la Douleur.

Cette foibleſſe & cette conformité de mouuemens eſt donc cauſe que l'ame qui eſt affligée tombe facilement dans la Crainte quand les objets qui ſont propres à l'exciter ſe preſentent à elle. Et il y en a

vne infinité qui entrent inceſſamment en ſa penſée ; car non ſeulement elle void le progrez que doit faire le mal dont ell' eſt attaquée & les dangereuſes ſuites qu'il peut auoir, mais encore elle s'imagine que dans l'eſtat où ell' eſt, il n'y a aucun malheur qui ne luy puiſſe arriuer. Si c'eſt la perte de l'honneur, des biens, ou d'vn amy qui l'afflige, elle preuoit tous les diuers accidens qui peuuent venir en ſuite de ces diſgraces : Si c'eſt la maladie, elle ſe la figure plus grande qu'elle ne paroiſt, elle remarque tous les maux les plus dangereux dans leſquels elle ſe peut changer : Et comme ſi ce ne luy eſtoit pas aſſez de ſouffrir le mal preſent, ſon apprehenſion luy fait reſſentir tous ceux qui ſont à venir.

La Triſteſſe cauſe le Deſeſpoir.

Enfin ſe voyant expoſée à tant de malheurs, & ne croyant pas leur pouuoir reſiſter, elle perd tout à fait le courage & tombe dans le *Deſeſpoir*. Mais il faut remarquer qu'il y a deux ſortes de Deſeſpoir. L'vn qui eſt vn relaſchement general de l'ame,

par lequel elle perd toutes les eſperances qu'elle auoit conceuës, & s'abandonne toute entiere à la violance du mal. L'autre eſt bien auſſi vn relaſchement, mais ce n'eſt qu'à l'eſgard de quelque deſſein particulier qu'elle s'eſtoit propoſé. Car en perdant l'eſperance du ſuccez qu'elle s'en eſtoit promis, elle s'en forme d'autres que l'indignation, le deſpit & la colere luy ſuggerent, & qui ſont ſuiuis d'actions dereglées temeraires & furieuſes: Et c'eſt en ce ſens qu'on appelle vn homme deſeſperé & vne action de deſeſpoir.

La Triſteſſe eſt ſuſceptible de l'vn & de l'autre, mais le dernier ne ſe rencontre qu'aux commencemens de cette paſſion, & lors que l'ame n'en eſt pas tout à fait accablée. Car on ne le remarque gueres apres vn long progrez ny dans la fin des grandes afflictions qui ſont touſiours accompagnées de la langueur & de l'entier abbatement de l'ame. C'eſt pourquoy à l'abbord des grandes afflictions on void des hommes qui ſe tordent les bras & les mains, qui s'arrachent les cheueux, qui ſe

battent la teste contre les murailles, & qui font cent autres actions qui sentent le transport & la fureur : Mais cela ne leur arriue iamais quand leur Tristesse a duré quelque temps ; Et si ell' a fait vn long progrez ils ne sont capables que de l'autre sorte de Desespoir qui les jette dans la langueur & dans l'insensibilité & qui leur inspire le desir de la mort, & la leur fait quelquefois rechercher. La raison de cette diuersité est fondée sur l'estat des forces dont l'ame est pourueuë au commencement & à la fin de la Tristesse. Car quoy qu'elle se sente foible si tost qu'ell' en a esté saisie, elle ne croit pas pourtant que ses forces soient tellement espuisées qu'elle ne puisse faire quelque effort pour se retirer du peril où ell' est, ou du moins pour le diminuer. C'est pourquoy elle forme alors des desirs & des esperances, elle prend des resolutions de supporter constamment son infortune; elle se laisse mesme emporter au despit & à la colere qui passent quelquefois iusques à la fureur. Mais quand ell' a souffert long temps la violance de la Pas-

ſion, & qu'elle void que tous ſes efforts ont eſté inutiles, elle iuge alors que toute ſa vigueur eſt diſſipée par la longueur du mal & qu'elle n'eſt plus capable de luy faire reſiſtance; auſſi ſans ſe ſoucier plus de s'eſlancer, de s'affermir ny de ſe reſſerrer, elle ſe relaſche tout à fait, & comme vn Nocher qui ne peut plus gouuerner ſon vaiſſeau, s'abandõne à la mercy de la mer & des vents, & n'attend plus que le naufrage: Elle auſſi ne pouuant plus reſiſter à l'excez de la Douleur, ſe laiſſe emporter à ſa violance, & ne ſonge plus qu'à perir.

Comment la Triſteſſe & le Deſeſpoir ſe ioignent.

Il peut naiſtre icy vne difficulté ſur l'vnion de ces deux Paſſions, n'eſtant pas vrayſemblable que l'ame puiſſe en meſme temps ſe reſſerrer par la Triſteſſe, & ſe relaſcher par le deſeſpoir. Mais ce n'eſt pas icy le lieu de la decider, ce ſera au Chapitre du Deſeſpoir où nous montrerons que s'affermir & ſe relaſcher ſont contraires & incompatables, mais non pas ſe reſſerrer & ſe relaſcher; qu'auſſi l'appetit ne peut pas en vn meſme moment s'affermir & ſe relaſcher

c'est à dire former l'Esperance & le Desespoir, mais qu'il peut se resserrer & se relascher par la tristesse & par le Desespoir. Qu'en tous cas ces mouuemens se peuuent suyure l'vn l'autre auec tant de vistesse qu'ils semblent se faire en mesme temps. Et peut estre que c'est pour cela qu'vn homme affligé ne sent pas sa Douleur si forte quand il tombe dans ce grand abbatement d'ame, & que *l'Insensibilité* où il est vient en partie du changement & de l'interruption qui se fait dans le mouuement de la Tristesse. Ie dis, en partie, parce qu'elle procede aussi de la dissipation de la chaleur naturelle & des esprits que cause vne longue & profonde tristesse quand la Crainte & le Desespoir ont refroidy le cœur, comme nous auons monstré cy-deuant. Car la chaleur naturelle estant alors affoiblie & les esprits estant en petite quantité, toutes les actions du corps & de l'ame se font laschement, l'esprit s'abbat & deuient *hebeté*, le *corps est languissant & immobile*; et à voir vn homme en cét estat, on peut croire ce que la Fable a dit de Niobé,

D'où vient l'insensibilité dans la Tristesse.

qui fut changée en rocher apres auoir veu mourir tous ſes enfans.

Quoy que la Colere ait vn mouuement different de celuy de la Triſteſſe, il arriue pourtant tres-ſouuent qu'elle ſe ioint & ſe meſle auec elle, mais ce n'eſt pas auec la violance ny auec les tranſports qui luy ſont ordinaires, principalement ſi la triſteſſe eſt profonde & de longue durée. Car l'ame n'eſt alors ſuſceptible que de quelques legers mouuemens de deſpit ou d'indignation; d'autant qu'ell' eſt ou ſe croit eſtre ſi foible qu'elle n'oſe pas ſe hazarder à faire de grandes attaques; Elle ſe contente des petites où ſa foibleſſe l'engage, parce qu'ell' eſt au meſme eſtat que ſont les malades, les pauures & les vieillards qui ſe depitent & ſe mettent en colere pour les moindres choſes faſcheuſes qu'on leur dit ou qu'on leur fait, ſe figurant qu'on les meſpriſe à cauſe de leur foibleſſe. Il en eſt de meſme de ceux qui ſont affligez, ils s'imaginent que l'impuiſſance & le malheur où ils ſont les expoſe au meſpris &

aux

aux iniures, & que la plusſpart des choſes les offenſe, c'eſt pourquoy ils ſe faſchent & ſe depitent; mais ces eſmotions ſont courtes & legeres, parce que outre que ſouuent les cauſes en ſont foibles, elles arriuent à la fin de la Triſteſſe où l'ame n'eſt plus capable de grands efforts. Car il eſt vray qu'au commencement il s'en void qui ſe laiſſent emporter aux plus violans tranſports de la colere, parce que l'ame ſent encore ſes forces, & qu'elle les trouue egales à la grandeur des iniures qu'elle ſouffre. Quoy qu'il en ſoit on ne peut douter qu'vn homme Triſte n'ayt vne grande diſpoſition à la Colere, puis qu'il a deſia la moitié de cette Paſſion qui eſt vn melange de la douleur & de la hardieſſe, comme nous auons dit; et que s'il y a des temps où il n'en ſoit pas touché, ce ne peut eſtre que par l'inſenſibilité & par la foibleſſe extreme que l'excez & la longueur de l'affliction luy cauſent. Car eſtant inſenſible il ne ſent point l'iniure & n'en ſouffre par conſequent aucune douleur: & s'il eſt extremement foible, il ne peut pas attaquer le mal

ny former aucun mouuement de hardiesse: Or sans l'vne & l'autre de ces Passions on ne peut se mettre en colere.

Vn homme Triste est humble, & ne contredit personne, & n'est point opiniastre.

La Tristesse n'est point superbe ny contredisante, ell'est *humble & docile*, parce qu'ell'est foible, & timide, car en cét estat elle ne se croit pas capable de s'esleuer sur les autres ny de les irriter par la contestation; c'est pourquoy elle se soubmet facilement aux sentimens d'autruy, & ne veut point soustenir ses opinions auec opiniastreté.

Comment la Tristesse peut causer la folie.

Il arriue quelquefois que la Douleur est si violante *qu'elle fait perdre tout à fait l'esprit*, en sorte qu'on ne paroist pas seulement hebeté, comme nous venons de dire, mais qu'on deuient fou & extrauagant. Et cela vient sans doute de ce que la commotion qui se fait dans les Esprits est si grande, qu'elle altere les organes de l'imagination & change l'ordre des Images qui sont dans la memoire; en suite dequoy il faut de necessité que les pensées & les paroles soient extrauagan-

tes. Cela n'eſt pourtant pas particulier à la Triſteſſe, car la Peur a produit ſouuent le meſme effect; et generalement parlant, il n'y a que les Paſſions faſcheuſes qui y ſoient ſujetes, encore faut-il que ce ſoit dans les ames foibles, & en ceux qui ont la ſubſtance du Cerueau fort molle, parce que les impreſſions s'y font plus facilement, & qu'ils n'ont pas dequoy leur reſiſter: d'autant que ces Paſſions là affoibliſſent les organes en faiſant fuir les eſprits, au lieu que celles qui ſont agreables les reſpandent par tout & fortifient ainſi toutes les parties. De ſorte que le Cerueau eſtant deuenu plus foible par la fuite des Eſprits qui ſe retirent & ſe reſſerrent vers leur centre, & ſa ſubſtance eſtant molle & facile à ſe diſſoudre, il ne faut pas douter que l'agitation vehemente n'y rompe les parties les plus delicates qui ſeruent à l'imagination, & qu'elle ne confonde les eſpeces qui ſont dans la memoire: Ce qui n'arriue pas dans les paſſions agreables où les eſprits fortifient & affermiſſent les organes. On parle à la verité de la maladie

erotique, qui est vne folie causée par la vehemence de l'amour. Mais ce n'est pas proprement l'Amour qui la fait naistre, c'est la Douleur, le Desespoir, & les autres peines d'esprit qui accompagnent ordinairement cette Passion; et on n'a iamais veu vn Amant content qui soit tombé en cette maladie.

La Tristesse est superstitieuse.

La Tristesse est superstitieuse, parce qu'ell' est foible, & que la superstition procede de la foiblesse comme nous auons amplement monstré au Chapitre de la Hardiesse. Et certainement vn homme qui est accablé sous le mal, qui n'a point de force pour s'en releuer, & qui ne void personne qui luy puisse donner secours, ne peut faire autre chose que de recourir au Ciel, qui est le dernier reffuge des malheureux. C'est pour cela que la tristesse porte au commencement les hommes à la pieté, qu'elle leur fait reconnoistre la Iustice de Dieu qui les chastie, qu'elle leur fait implorer sa bonté pour les soulager, & qui les fait enfin soubmettre à sa Prouidence. Mais

elle passe souuent au delà & les fait tomber dans la superstition qui les engage en de vaines obseruations & en des ceremonies superfluës, par lesquelles ils pensent flechir plustost la Iustice Diuine : Parce que la deffiance qui accompagne tousiours la foiblesse, leur fait croire que Dieu est difficile à contenter, qu'il n'y a point de deuoirs qui le satisfacent, & que par consequent il ne faut iamais oublier dans le culte qu'on luy rend aucun acte de religion quelque extraordinaire qu'il soit.

Mais auec tous ces sentimens là, elle s'eschappe quelquefois en des plaintes impies & en des blasphemes qu'elle fait contre sa Prouidence. Ce n'est pas pourtant la Tristesse qui est proprement cause de ces extrauagances, c'est le despit & l'indignation qu'elle conçoit de se voir plus mal traitée qu'elle ne croit meriter. Et la source de ces passions est l'orgueil qui est naturel à l'homme, qui de temps en temps sousleue l'ame & luy donne des sentimens d'excellence & d'amour propre, *Et Impie.*

dans lesquels elle se persuade qu'ell' est indignement traitée. Mais ces boutades aussi bien que les resolutions qu'elle prend en suite de supporter constamment son infortune, ne sont pas de longue durée, comme nous auons dit, parce que la Douleur la fait incontinent ressouuenir de la foiblesse où ell' est qui la iette dans la langueur & dans le Desespoir.

Car il est certain que le Desespoir, la Langueur, la Paresse, la Negligence, qui se remarquent dans cette Passion, sont des effects de la foiblesse. Nous l'auons desia monstré pour ce qui concerne le Desespoir.

D'où viẽt la Langueur.

Et quant à la *Langueur* quoy qu'il semble qu'elle soit propre au corps quand li dechet peu à peu & qu'il perd ses forces par la longueur du mal. Neantmoins on ne sçauroit douter que l'ame ne la ressente comme luy, non seulement quand elle compatist à la sienne, & qu'elle ne peut faire ses fonctions par la foiblesse de ses organes:

Mais encore quand la longueur de la peine qu'elle souffre luy a osté le courage: c'est ainsi qu'elle languist d'amour, que l'ennuy la fait languir, & qu'vne longue Tristesse la fait tomber dans la Langueur, qui n'est autre chose qu'vn abatement & vne defaillance qui luy suruient par l'opinion qu'ell' a de sa foiblesse.

La Paresse vient aussi de la mesme source, car ce n'est autre chose que la repugnance que l'ame a pour agir, qui produit en elle vne certaine pesanteur ou engourdissement qui l'empesche de se mouuoir. Or il est certain que cette repugnance ne procede que de la peine qu'elle s'imagine de trouuer dans l'action; & que si elle se croioit assez forte pour la surmonter, elle n'auroit pas cette imagination, ny par consequent la repugnance qui en est comme vne suite necessaire. L'ame qui est donc affoiblie par vne longue affliction, deuient paresseuse, parce qu'elle se deffie de ses forces, & qu'elle n'a pas le courage d'entreprendre aucune chose. *La Paresse*

La neglIgence.

La Negligence est aussi vne sorte de Paresse, car c'est comm'elle vne repugnance de la volonté; mais la Paresse fuit la peine qu'il y a de faire les choses, & la Negligence fuit la peine qu'il y a à connoistre & à chercher ce qu'il faut faire. Aussi l'vne & l'autre est fondée sur la difficulté, & la difficulté vient de la foiblesse, comme nous auons dit. Il ne faut donc pas s'estonner si vne personne affligée est negligente, & si quittant le soin de ses affaires propres & de celles d'autruy, sans se soucier plus d'amis ny d'ennemis, de debuoirs ny de ressentiment, elle deuient *Sauuage*, *Inciuile*, *Insensible*. Mais ce qui ayde encore à tout cela, c'est qu'elle ne songe qu'à son mal, & qu'estant comm' abysmée dans la profonde Tristesse qu'elle souffre, elle n'a pas la liberté de porter sa pensée ailleurs, & est contrainte d'abandonner tous les soings qui l'auoient autrefois occupée. Iusques là mesme qu'ell' en oublie le boire & le manger, & qu'elle se priue non seulement des choses qui sont de la bienseance, mais encore de celles

les qui ſont neceſſaires à la vie.

La Triſteſſe *hait la lumiere*, parce que celle-cy cauſe vn mouuement contraire à celuy dont l'ame eſt agitée, car elle attire les Eſprits en dehors, & contraint l'ame de les ſuyure contre l'inclination qu'elle s'eſt donnée. Ce n'eſt pas pourtant que la lumiere attire veritablement les Eſprits, ce ſont eux qui ſe portent d'eux-meſmes vers elle à cauſe qu'ils ſont eſſentiellement lumineux, comme nous auons monſtré au Liure de la Lumiere, & que chaque choſe taſche de s'vnir à ſon ſemblable. *La Triſteſſe hait la lumiere.*

Par vne raiſon contraire la Triſteſſe doit aymer *l'Obſcurité*, qui fait retirer les Eſprits en dedans, & les fait par conſequent mouuoir conformement à l'eſmotion que l'ame s'eſt donnée. C'eſt pourquoy vn homme affligé ayme les lieux ſombres & les couleurs obſcures : Et la couſtume meſme qui veut qu'on teſmoigne ſon dueil par les habits noirs, par le repos, par le ſilence, & par la demeure *Ell'ayme l'obſcurité.*

qu'il faut faire en des chambres retirées & obſcures, nous monſtre bien que tout cela eſt conforme à l'eſtat où l'ame doit eſtre : Et que qui feroit autrement, agiroit contre la bienſeance & contre la nature de la Paſſion qu'on doit reſſentir. A quoy il faut adiouſter que l'ame qui eſt toute occupée à conſiderer le mal qui la preſſe, n'en veut pas eſtre diuertie par la veuë des diuers objets qui ſe pourroient preſenter à elle; c'eſt pourquoy elle ne recherche pas ſeulement l'obſcurité, mais ell' ayme encore la ſolitude qui l'exempte des viſites & des compagnies qui la deſtourneroient de ſes plus cheres, quoy que faſcheuſes reſueries.

La nuit eſt fauorable à la Triſteſſe.

Et c'eſt en cela que *la nuit* luy eſt la plus fauorable, puis qu'auec l'obſcurité elle porte la ſolitude auec elle; et qu'elle luy fournit toutes les choſes qui peuuent entretenir & accroiſtre ſa Paſſion. Car toutes les plus faſcheuſes penſées que la douleur luy a peu inſpirer dans tout le progrez qu'ell' a fait, reuiennent alors dans ſa

memoire auec vn appareil bien plus affreux & plus funeſte qu'auparauant. Elle ne conſidere plus ſon infortune que comme vn abyſme de malheurs où elle va perir : Tous les dangers où elle s'eſtoit imaginée de pouuoir tomber luy paroiſſent ineuitables : Enfin la terreur ſe ioint à ſes apprehenſions, & le deſeſpoir fait ſouuent le dernier acte & la cataſtrophe de cette eſpouuantable Paſſion.

La raiſon de tous ces effects vient premierement de ce que durant la nuit l'ame n'eſt point diuertie par les obiets des ſens qui ont accouſtumé de partager l'eſprit & d'affoiblir par conſequent les penſées que l'on a des biens ou des maux : Et qu'en cét eſtat elle ſe figure le mal plus grand qu'il ne luy auoit paru, y adiouſtant de nouuelles circonſtances, & le conſiderant dans toutes les dangereuſes ſuites qu'il peut auoir. Car tout cela accumulé enſemble, le luy repreſente plus facheux, & par conſequent plus grand qu'elle ne s'eſtoit imaginé.

Secondement comme l'ame a naturelle-

ment vne certaine horreur contre les tenebres (d'où vient que les femmes & les enfans ont peur la nuit, & se forment des phantosmes conformes à l'obscurité où ils sont) non seulement parce que l'on est alors plus exposé aux dangers estant priué de la lumiere qui les fait reconnoistre, mais encore parce que l'ame qui ne peut faire aucune action sans la clarté des Esprits, comme nous auons monstré au traité de la Lumiere, s'imagine que les tenebres de la nuit la doiuent obscurcir & empescher par consequent ses fonctions. C'est pourquoy elle tombe dans le mesme estonnement & dans la mesme crainte qu'elle souffre dans les maladies melancholiques quand quelque vapeur grossiere se mesle auec les Esprits qui en altere la splendeur & la pureté. Cette horreur, dis-je, que l'ame a contre les tenebres, cét estonnement & cette crainte qui la saisissent en suite se joignant aux Passions qui la trauaillent, accroissent sa peine & luy font paroistre ses maux plus grands & plus fascheux.

Quelles ſont les Cauſes des Characteres corporels de la Triſteſſe.

PVISQVE dans les Paſſions l'ame excite & imprime ſur le corps les meſmes mouuemens qu'elle ſouffre en elle-meſme, il ne faut pas douter que le Cœur & les Eſprits n'y ſoient les premiers agitez, parce qu'il n'y a point de parties qui ſoient ſi mobiles qu'eux, ny qui ſoient ſi proches du principe du mouuement. Car l'appetit qui eſt le premier moteur de toutes les agitations qui ſe font dans le corps, à ſon principal ſiege dans le cœur; & le Cœur eſt la ſource où naiſſent & ſe forment les Eſprits. De ſorte qu'ils ſont tous deux plus proches du principe d'où partent les ordres & les commandemens de l'ame; ET par conſequent ce ſont eux qui doiuent obeïr les premiers, & qui reçoiuent en effect la pre-

miere impreſſion de ſes mouuemens.

Sur ce fondement que nous auons tant de fois propoſé, nous pouuons aſſeurer que *la Contraction des Eſprits & le ſaiſiſſement du Cœur*, ſont les deux premiers effects que la Triſteſſe produit dans le Corps. Parce que l'ame ſe retirant & ſe reſſerrant en elle-méme dans cette Paſſion cõme nous auons montré, il faut qu'elle communique les meſmes mouuemens au Cœur & aux Eſprits auant que les autres parties s'en reſſentent : Et ces mouuemens font la Contraction & le Saiſiſſement dont eſt queſtion.

Nous ne voulons parler que du dernier, parce que nous auons examiné aux diſcours precedans de quelle maniere la Contraction des Eſprits ſe faiſoit. Et ſi nous venons de la propoſer de nouueau, c'eſt à cauſe de la connexion qu'elle a auec le mouuement du Cœur, & que ce ſont deux effects qui concourent enſemble à la production de beaucoup d'autres. Car c'eſt d'eux que procedent l'oppreſſion, & le poids que l'on ſent dans la poitrine, les friſſons, les deffaillances, les ſoupirs & autres ſemblables

dont nous parlerons cy-apres.

Le Saisissement du Cœur est donc vn mot qui a esté emprunté de ceux qui sont saisis & arrestez par quelque force estrangere ; Car il semble qu'il y a quelque chose qui saisit & qui arreste ainsi le Cœur, en sorte qu'il ne peut plus se mouuoir auec sa liberté ordinaire. Or cela vient de ce qu'il se resserre subitement, suyuant en cela le mouuement de l'appetit qui est agité de la mesme sorte : Car estant en cét estat il ne peut s'ouurir ny se dilater comme il faisoit auparauant, & se trouue contraint dans son mouuement. Et alors on dit *qu'on a le Cœur saisy*. Car quoy que l'on die aussy *qu'on a le cœur serré*, & que cela soit veritable, neantmoins il semble que la premiere façon de parler marque bien mieux la surprise & la premiere violance que l'ame souffre, que ne fait pas l'autre ; puisque dans tout le cours de la Tristesse on peut dire que l'on a le Cœur serré, mais non pas si proprement, qu'on a le cœur saisy. Quoy qu'il en soit le cœur se resserre tout autant de temps que dure la Tri-

Le saisissement du cœur.

ſteſſe. Mais ce mouuement eſt plus fort au commencement que dans le progrez & à la fin de cette paſſion, parce qu'alors le mal paroiſt à l'ame plus faſcheux & plus ſenſible, n'eſtant point encore accouſtumée à le ſouffrir ; c'eſt pourquoy elle le fait auec plus de ſoin : Au lieu que par la longue ſouffrance elle contracte vne certaine habitude & ſocieté auec luy qui le luy rend plus ſupportable. Si ce n'eſt lors que quelque nouuelle circonſtance ſe preſente à elle qui irrite ſa douleur & qui aggraue le mal qu'elle ſent: Car alors la Contraction qu'elle s'eſt donnée s'augmente & deuient plus forte. Mais en toutes ces diuerſes rencontres le Cœur ſe reſſerre à proportion comme elle. C'eſt pourquoy l'oppreſſion de l'eſtomach & les autres accidens qui la ſuyuent ſont plus grands au commencement ; leſquels on ne ſent preſque pas dans le progrez de la paſſion.

Le cœur ſe reſſerre. Il faut neantmoins remarquer que le Cœur ſe peut reſſerrér en deux façons. Premierement à l'eſgard de ſes cauitez qui deuiennent plus petites & plus eſtroites, ne pouuant

pouuant s'eſlargir comme à l'ordinaire: Secondement à l'eſgard de ſa ſubſtance qui ſe rend plus dure & plus ſolide, ſes chairs ſe preſſant & ſe ramaſſant les vnes contre les autres. En quelques Paſſions comme dans la Colere, cette contraction ne ſe fait que dans ſa ſubſtance, parce que la Hardieſſe ſe ioint à la Douleur, & eſlargit ſes cauitez : Au contraire dans la Compaſſion & dans le Chagrin la ſubſtance du Cœur ne ſe reſſerre preſque pas, il n'y a que ſes cauitez: parce qu'il faut que l'ame ſoit fort preſſée du mal pour faire ces deux contractions enſemble, & que dans ces dernieres paſſions le mal eſt trop foible pour l'obliger à tant de precaution, ſe contentant de celle qui eſt la plus facile à faire. Mais dans la Triſteſſe & principalement en celle qui eſt grande & profonde, l'vne & l'autre ſe fait en meſme temps; parce que l'ennemy eſt ſi preſſant qu'il n'y a rien que l'ame vueille oublier pour ſe garantir de ſes attaques. Or la marque euidente & demonſtratiue que le Cœur s'y reſſerre en toutes les deux manieres; c'eſt que le Pouls y eſt

dur & petit. Car sa petitesse montre que le Cœur ny les arteres ne s'ouurent pas tant qu'à l'ordinaire: Et sa dureté fait connoistre que leur substance s'y est affermie, & qu'elle resiste dauantage au toucher. Il y a neantmoins cette difference que plus la Tristesse va en auant, & plus la petitesse du Pouls s'augmente, parce que les forces diminuent tousiours dans le progrez de cette Passion: Au lieu que la dureté y diminuë, d'autant qu'elle suit la contraction du cœur qui n'est pas si forte à la fin qu'au commencement, comme nous auons dit, & comme nous monstrerons encore à l'article du Pouls de la Tristesse.

Le Poids, l'oppression, la difficulté de respirer.

En suite de cette Contraction du Cœur les Esprits qui s'y retirent en foule & auec precipitation y ameinent aussi le sang auec lequel ils sont meslez: Et comme ses cauitez qui se sont retressies n'en peuuent pas contenir vne si grande abondance comme est celle qui y accourt, il faut que les vaisseaux qui sont à l'entour s'en remplissent & se chargent de tout le fardeau. Et c'est là ce qui donne ce *poids que l'on*

croit auoir dans la poitrine, & qui cauſe en meſme temps *l'oppreßion & la difficulté que l'on a de reſpirer*. Car toutes les veines du poulmon qui portent le ſang au Cœur eſtant enflées & tenduës extraordinairement par la quantité du ſang qui y eſt retenu, empeſchent que les Poulmons ne ſe puiſſent ſi facilement ouurir & receuoir par conſequent l'air qui y deuroit entrer. C'eſt pourquoy la poitrine fait de grands efforts pour ſuppleer à la pareſſe des poulmons, & s'eſleue beaucoup plus qu'à l'ordinaire, & plus meſme que la reſpiration ne porte, qui ne reſpond pas à cette eleuation. Mais ce qui augmente encore cette difficulté c'eſt la contraction qui ſe fait dans la ſubſtance & dans les cauitez des poulmons. Car il y a grande apparence que puiſqu'ils ſe reſſerrent dans la colere comme dit Hippocrate, & que l'ame imprime le mouuement dont elle eſt agitée en toutes les parties qui en ſont ſuſceptibles, celle-cy qui eſt molle & qui reſiſte peu aux impreſſions qui luy ſont faites, le reçoit plus facilement que le Cœur meſme, où

quelque autre que ce soit. Or si cela est ainsi la contraction qu'elle souffre non seulement dans sa substance mais encore dans les arteres qui donnent passage à l'air, estant iointe à la plenitude des vaisseaux, doit rendre la difficulté de respirer bien plus grande & l'oppression plus incommode.

Les Soupirs. Aussi la Nature qui connoist le desordre où cela la met, fait de *grands & de longs soupirs* pour recompenser par eux le peu de refraischissement qu'elle reçoit d'vne respiration si contrainte. Il est vray qu'apres que cette oppression est cessée, elle ne laisse pas d'en faire vne infinité d'autres durant tout le progrez de la Tristesse. Mais ceux-cy viennent en partie de la forte attention que l'ame apporte à considerer son mal : Car cét attachement la détourne & luy fait perdre le souuenir des actions qu'elle doit faire ; c'est pourquoy la necessité l'obligeant d'y remedier, elle fait de temps en temps de grands soupirs pour suppleer au deffaut de la respiration. Mais outre le soulagement qu'elle reçoit de l'air qu'ell' attire ainsi, elle croit qu'en le

chaſſant apres, elle chaſſe auec luy vne partie du mal, comme nous auons deſia dit cy-deſſus. Et de fait elle ne ſe trouue pas ſi ſoulagée en attirant l'air, qu'en le faiſant ſortir; parce que c'eſt alors qu'elle penſe s'eſtre deſchargée d'vne partie de ſa douleur, & qu'en effect elle vuide quantité de fumées qui eſtoient retenuës dans le cœur, & qui l'incommodoient.

Les Sanglots.

Les Sanglots qui interrompent ſi ſouuent la voix & l'haleine ont preſque les meſmes vſages que les ſoupirs, car ce ſont des redoublemens qui ſe font dans l'aſpiration, afin d'attirer vne plus grande quantité d'air pour reparer les Eſprits & rafraiſchir le cœur. Dautant que la Nature qui dãs l'oppreſſion où ell' eſt, ne peut d'vn ſeul coup attirer tout l'air qui luy eſt neceſſaire, s'arreſte en chemin & interrompt l'attraction qu'elle fait pour en recommencer vne autre ſans finir la premiere, en ſorte que toutes deux en valent vne grande, & ſuppleent ainſi au deffaut de la reſpiration qui eſt contrainte dans l'eſtat où la poitrine ſe trouue. On pourroit dire encore

que cela se fait par le tressaillement des nerfs, mais nous examinerons cela au discours des Larmes.

On ne peut parler ny pleurer. Au reste il ne faut pas s'estonner si durant vn si grand trouble, *l'on ne peut ny pleurer ny parler.* Car pour ce qui est *des Larmes*, les grandes & profondes Tristesses ne les connoissent point au commencement, parce que la Contraction des Esprits est si grande & si generale qu'elle ne permet pas qu'aucune partie en monte au Cerueau pour fondre les humeurs, & pour les faire couler aux yeux. Ioint que l'ame est trop occupée pour auoir la liberté de penser à descouurir l'estat où ell' est. Car nous l'auons desia dit cy-deuant, & nous le montrerons plus amplement au discours des Larmes, elle ne fait pleurer que pour faire connoistre par cette action exterieure l'assiete & la disposition où elle se trouue. Mais dans les mediocres afflictions, & apres que les grandes se sont diminuées, ell' a la liberté de faire sortir les Pleurs; parce que la Contraction des Esprits qui

n'eſt pas ſi forte, luy permet d'en enuoyer vne partie à la teſte pour les faire couler; & quelle n'eſt pas alors ſi attachée au ſouuenir de ſes maux, qu'elle ne puiſſe s'appliquer aux ſoings qu'elle doit auoir de témoigner par ſes Larmes le faſcheux eſtat où elle eſt.

Mais ces Larmes là ſont *chaudes* au lieu que dans la Colere elles ſont froides: Ce n'eſt pas qu'elles ne ſoient egalement chaudes en l'vne & l'autre de ces Paſſions, & meſmes il eſt vray-ſemblable qu'elles ſont effectiuement plus chaudes dans la Colere: mais c'eſt que venant à tomber ſur le viſage qui eſt enflammé par la Colere, elles y paroiſſent froides, & que dans la Triſteſſe le viſage eſtant refroidy par la fuite des Eſprits qui ſe ſont retirez au Cœur, elles y paroiſſent chaudes de la meſme ſorte que l'eau tiede ſe ſent froide quand la main eſt chaude, & chaude quand la main eſt froide. C'eſt alors que l'on dit que *Le Cœur s'attendrit*, parce que la dureté qu'il auoit par la violante contraction qu'il s'eſtoit donnée, ſe diminuë quand il vient à ſe

Les larmes ſont chaudes.

relascher, s'amollissant en effect & deuenant tendre en quelque façon.

La Parole manque aussi dans la violance de la douleur. Et le moyen que l'on peust parler dans l'oppression que l'on sent? L'estomach estant tout panthelant, l'air que l'on respire ne pouuant pas mesme satisfaire aux plus pressans besoins de la vie, & l'ame estant toute occupée au ressentiment qu'ell' a de son mal : Non, au lieu de paroles on ne forme que de longs gemissemens & des cris pitoyables entrecoupez de soûpirs & de sanglots.

Les gemissemẽs. *Les Gemissemens* sont si propres à la Douleur, qu'il n'y a point d'autre passion qui les fasse naistre ; & mesme on peut asseurer qu'il n'y a gueres que celle des hommes qui les connoisse : Car il n'y a point d'autre animal que luy qui gemisse dans les douleurs, si on en excepte quelques-vns qui sont en petit nombre. C'est donc vne sorte de Cry languissant & pitoyable par lequel l'ame veut donner connoissance de la violance du mal dont ell'est touchée, & soulager

ſoulager la peine qu'ell' endure. Et certainement il faut confeſſer que la fin principale qu'elle ſe propoſe dans cette action, c'eſt de demander ſecours en faiſant connoiſtre le beſoin qu'ell' en a. Car comme la voix n'a eſté donnée à l'animal que pour faire connoiſtre ſes penſées, la connoiſſance qu'il en donneroit dans les maux ſeroit inutile ſi elle ne ſeruoit à les chaſſer par le ſecours qu'il demande. Or les Plaintes & les Gemiſſemens ſont les plus preſſantes prieres qu'il puiſſe employer en cette occaſion, puis qu'elles perſuadent plus puiſſamment que les paroles, & qu'elles font naiſtre la Compaſſion qui n'eſt occupée qu'à ſoulager les affligez. C'eſt pourquoy elles ſont plus familieres & plus naturelles à l'homme, parce qu'il eſt plus ſuſceptible de la pitié, & qu'il connoiſt mieux les deuoirs de la ſocieté que les autres animaux. Et s'il y en a parmy eux qui ſe plaignent & qui gemiſſent, ce ſont ceux qui ont le plus de connoiſſance & qui ſont les plus ſociables comme ſont les chiens, les cheuaux, & quelques autres.

Mais quoy! seroit-il possible que ce fust là le veritable motif de ces actions, puis qu'il n'y a personne qui pense à demander secours quand il gemit, & qu'il y en a mesme beaucoup qui se plaignent quand ils sont seuls, & qui sçauent bien qu'ils ne peuuent estre secourus. Il faut respondre à cela la mesme chose que l'on dit de la pluspart des effects des Passions qui se font pour des fins qui leur sont propres & particulieres, dont on ne s'aduise point, & dont l'entendement n'a aucune connoissance qu'apres y auoir fait vne grande reflexion. Aussi n'est-ce point luy ny la raison qui se les propose; c'est la Nature qui pousse secretement les animaux à faire leurs actions, & qui forme ses desseins sans consulter aucune des facultés connoissantes. Celuy qui rit dans la joye, qui pleure dans la Tristesse, qui éleue, abbat ou resserre les sourcils en certaines passions, ne sçait point du tout pourquoy il fait tout cela; cependant la Nature ne l'ignore pas; & apres que l'on y a bien pensé on découure le motif qu'elle a eu qui est cõforme à la passion dont l'ame est agitée. Il en faut dire autant des

Plaintes & des Gemissemẽs quand on les fait; c'est pour vne fin particuliere qui n'entre point alors dans la pensée, mais qui est cachée dansle secret conseil de cette sage Intelligẽce qui gouuerne l'animal & que nous appellons Nature : C'est pourquoy il ne faut pas s'estonner si on se plaint quand on est seul; car outre qu'on pourroit dire qu'il en est de mesme que quand l'on parle & que l'on rit ainsi : Cette Intelligence va toûjours à ses fins sans considerer les circonstances & les obstacles qui s'y peuuent opposer; son dessein est de demander du secours dans la Douleur : quoy qu'il ne s'en trouue point elle ne laisse pas de le demander ; elle fait ce qu'elle doit, & l'animal ne luy peut reprocher qu'elle l'ait abandonné en cette occasion. Apres tout il y a des personnes qui se plaignent afin qu'on les plaigne, c'est à dire afin que l'on compatisse à leurs maux. Ce qui fait bien voir que les Plaintes sont propres à exciter la Compassion, qui est la source d'où se tire le secours que les afflictions demandent. Aussi la maniere dont elles se forment mon-

tre bien qu'elles ſont deſtinées à cét vſage : car ce ne ſont pas des cris violans ny des voix fortement pouſſées, elles ſont foibles & ont vn ton lugubre pour montrer la foibleſſe & la douleur où l'on eſt.

Or quoy que la fin principale des Gemiſſemens ſoit de demander ſecours, il y en a encore vne autre que la Nature ſe propoſe auſſi, qui eſt de ſe ſoulager en ſe deſchargeant par eux d'vne partie de ſon mal. Car comme elle n'a pas vne connoiſſance exacte de ce qui l'incommode ny des moyens qui ſont les plus propres pour s'en deffaire, elle s'imagine qu'en chaſſant tout ce qui luy eſt eſtranger, elle chaſſe le mal auec luy. C'eſt pourquoy elle pouſſe l'air qui eſt dans les poulmons, lequel venant à ſortir auec empreſſement, cauſe le ſon & la voix dont eſt queſtion; Et dans l'imagination qu'ell' a, elle trouue que l'air & la voix ſortant enſemble la deſchargent d'autant & diminuent vn peu ſa peine; Ainſi qu'il arriue dans les ſoupirs & dans les larmes. Et l'on peut dire de tous ces mouuemens qu'il en eſt comme d'vn

homme en colere qui frappe la terre du pied, qui bat les tables & les murailles, comme s'il deuoit repousser l'iniure par ces actions qui toutes vaines qu'elles soient ne laissent pas de le satisfaire en quelque sorte.

Les grands Cris que la Tristesse fait souuent ietter, se font pour les mesmes fins que les Gemissemens : mais il y a cette difference que ceux-cy se font plus pour demander secours que pour se soulager ; & que les Cris au contraire vont plus à se soulager qu'à demander secours. Aussi y a-t'il plus d'animaux qui crient quand ils souffrent du mal qu'il n'y en a qui gemissent ; parce que tous les animaux qui ont la voix taschent de se soulager par les Cris qu'ils font ; mais tous ne sont pas capables de demander secours en excitant la compassion pour les raisons que nous auons dites. Quoy qu'il en soit ces grands Cris viennent de la violance de la Douleur qui demande vne prompte assistance, & qui excite l'ame à faire de puissans efforts pour la chasser. Aussi ne se font-ils ordi- *Les Cris.*

nairement qu'au commencement des afflictions quand l'ame n'a pas encore perdu tout le courage, & que les forces ne sont pas entierement abatuës: car il est certain qu'à la fin de la Tristesse, s'il se forme des Cris, ce ne sont que des gemissemens qui marquent la foiblesse où l'on est.

Pourquoy les Cris sont aiguz.

Mais il faut remarquer que tous les Cris de la Tristesse *sont aiguz à la fin & se terminent en vn son lugubre & plaintif.* Et cela est si propre à cette passion qu'Aristote a mis entre les signes d'vn homme qui est naturellement triste, la voix qui est graue au commencement, & aiguë à la fin, & a dit que cela se rapporte aux bœufs & à la conuenance de la voix : En effect le mugissement de ces animaux se fait ainsi & a quelque chose de languissant & de lugubre ; Et la Tristesse donne aux plaintes le mesme air & les mesmes accens. Ie sçay bien que ceux qui ont traduit Aristote appliquent cela à vn homme colere, mais nous auons monstré qu'ils ont mal entendu le mot δυσθυμικὸς, qui signifie vn

homme Trifte & abbatu de courage.

La caufe de cét effect vient de ce que l'ame pouffe d'abord beaucoup d'air pour fe defcharger des fumées que la chaleur du cœur & des poulmons a caufées, croyant auffi qu'elle doit chaffer fon mal auec elles, & eflargit en fuite le paffage de la voix qui fe rend graue par ce moyen. Mais comme le mal la follicite incontinant à fe reffererrer, elle fait auffi retreffir ce paffage, qui caufe la voix aiguë. Outre que dans la foibleffe où elle croit eftre, elle ne peut continuer long-temps à pouffer cette grande quantité d'air, & pour le faire couler plus moderément elle en rend le chemin plus eftroit. Et de fait pour monftrer que c'eft vn effect de fa foibleffe, c'eft qu'outre que la voix eft lente & traifnante, ces fons aiguz fe terminent en demi-tons qui font toûjours languiffans, l'haleine eftant trop foible pour les faire monter iufques aux tons entiers. C'eft pourquoy les airs qui font Triftes & plaintifs, & qui marquent la langueur de l'ame, n'ont pas le mouuement vifte & prompt comme ceux qui font gaiz,

& abondent en diæsis & demi-tons; parce que ce sont les accens & les voix qui sont propres à la foiblesse & à l'abbatement du courage qui se trouuent en cette Passion.

Cela estant ainsi il n'est pas difficile de rendre raison de l'obseruation d'Aristote touchant le mugissement des bœufs qui confirmera mesme celle que nous auons apportée. Car ces animaux estant d'vn temperament melancholique ont le cœur lasche & les poulmons pesans : c'est pourquoy il leur faut faire vn grand effort pour former la voix; Et comme ils ne peuuent le continuer long-temps à cause de leur lascheté, il faut que leur voix deuienne foible, & qu'elle se termine en ces tons languissans dont nous venons de parler. Ce qui arriue aussi aux hommes qui sont naturellement Tristes, car ils sont melancholiques & ont le courage abbatu comme ces animaux.

Il faut neantmoins prendre garde que quand i'ay parlé d'vne plus grande ou plus petite ouuerture des passages de la voix, ie n'ay pas pretendu que ce fust la cause prochaine

chaine & immediate des ſons graues & aiguz, puiſqu'il y en a qui ne ſe font par aucune ouuerture comme ceux qui ſe font par les chordes des inſtrumens de muſique, & qu'vne meſme ouuerture peut cauſer les vns & les autres comme l'on void dans les fleuſtes qui forment vn ſon plus aigû quand on les ſouffle plus fort qu'auparauant. Ce n'eſt pas mon deſſein de chercher icy cette cauſe immediate, c'eſt vne choſe enuironnée de tant de difficultez qu'il n'eſt pas à propos de charger ce diſcours de toutes les raiſons qu'il faudroit employer pour deſtruire les opinions communes, & pour en eſtablir vne nouuelle. C'eſt aſſez pour nous que toutes ſoient d'accord que ſelon que l'ouuerture des paſſages de la voix eſt plus large ou plus eſtroite, elle la rend graue ou aiguë.

Les Friſſons qui arriuent dans la Triſteſſe viennent de la fuite des Eſprits qui en ſe retirant au cœur, abandonnent les parties exterieures. Quelquefois meſme cette fuite eſt ſi precipitée qu'elle fait ceſſer la fon- *Les Friſſons.*

ction des sens, & qu'elle opprime si fort le cœur par l'abondance du sang qu'ell'y ameine, qu'il ne peut plus faire ses mouuemens, d'où vient *le Defaillance*. Mais pour l'ordinaire cela n'arriue qu'aux complexions foibles & délicates, comme aux femmes, aux malades & autres semblables.

Les actiõs de desespoir.

Mais que dirons nous de ces actions extrauagantes que quelques-vns font quand ils tombent en quelque grand malheur, *qui tordent les bras & les mains, qui se frappent la poitrine & les cuisses, qui s'arrachent les cheueux & s'esgratignent le visage, & qui se battent la teste contre les murailles.* C'est sans doute ce Desespoir furieux que nous auons dit estre familier au commencement des grandes afflictions, qui est cause de tous ces dereglemens. Mais il n'est pas aisé de dire quel est le motif qui oblige l'ame à les faire. Car ce ne sont pas des actions qui soient particulieres à certaines nations & à certains temps; elles sont cõmunes à tous les païs & à tous les siecles; et si nous les voyons faire maintenant, Homere & les

autres Poëtes qui ſont les Peintres veritables des Paſſions, les ont auſſi fait faire à leurs Heros. Agamemnon auec toute ſa ſageſſe s'arrache les cheueux apres la victoire des Troyens; Achille en fait de meſme & ſe defigure le viſage à la mort de Patrocle; Mars meſme ſe frappe les cuiſſes au ſouuenir qu'il a de la mort de ſon fils Aſcalaphe; et Auguſte ſe bat la teſte contre les murailles apres la deffaite de Varus. De ſorte qu'il faut tenir pour conſtant que ce ſont des actions qui ſont tout à fait naturelles à la Triſteſſe.

Or parce qu'il y a deux ſortes d'Effects naturels, les vns qui ſe font pour quelque fin, les autres qui ſe font par pure neceſſité, & qui ſuruiennent à d'autres par vne ſuite ineuitable ſans que la nature ait deſſein de les produire, comme les rides qui viennent en ſuite du mouuement des parties & autres ſemblables. Il eſt certain que toutes les actions dont eſt queſtion, eſtant des mouuemens volõtaires, ne ſe font point ainſi, & qu'il faut que l'Ame ſe propoſe vne fin particuliere qui l'engage à les faire.

Il faut donc presupposer pour les raisons que nous auons dites cy-deuant, que l'Ame est alors saisie d'vne certaine fureur desesperée qui la met hors d'elle-mesme & qui l'empesche de connoistre & de faire les choses ainsi qu'elle deuroit. Comme le mal est donc dans sa pensée, & qu'elle sent l'oppression qu'il cause dans la poictrine, elle s'imagine, dans le trouble où ell'est, qu'en s'arrachant les cheueux & s'égratignant le visage, elle doit emporter vne partie de sa douleur; et qu'en frappant sa poictrine & se battant la teste contre les murailles, elle la doit étouffer ou la faire sortir. Mais se trouuant impuissante à la chasser par là, elle roidit les bras & les mains, qui sont les instrumens dont elle se sert pour se deffendre, soit pour les denoüer, afin de se preparer au combat à la mode des luitteurs, soit qu'elle les resserre pour se fortifier. Tantost elle les éleue & les laisse incontinant apres retomber sur les cuisses, voyant qu'ils luy sont inutiles, comme nous dirons cy-apres. Elle fait mesme déchirer les vestemens, *ora, comas, vestem lacerat*, soit qu'elle pen-

ſe ainſi emporter par pieces le mal qu'elle ſent, ſoit qu'en ſe dépoüillant elle cherche du ſoulagement à l'oppreſſion qu'elle ſouffre; ſoit enfin qu'elle veuïlle monſtrer par là comment elle ſe ſent déchirer le cœur & les entrailles par la violance de la douleur. Car tout cela n'eſt pas plus difficile à croire, que ce que fait vn hõme qui eſt en colere, quand il frappe la terre du piéd & qu'il bat les murailles, ou quand il rompt l'eſpée qui n'a pas fait le coup qu'il deſiroit, penſant ſe vanger ainſi de l'iniure qu'il a receuë. Enfin toutes les Paſſions ſont pleines de ces illuſions, qui repreſentent à l'Ame les choſes tout autrement qu'elles ne ſont, & qui luy font faire cent actions inutiles & extrauagantes. Mais tout extrauagantes qu'elles ſoient, elles ont quelque conformité auec la fin iuſte & raiſonnable que la Paſſion doit auoir. Car dans celle-cy l'Ame veut chaſſer le mal & ſoulager ſa peine, & cela eſt raiſonnable; mais les moyens dont elle ſe ſert ne ſont pas proportionnez à ces motifs-là, parce que l'imagination qui les employe ne ſçait pas choiſir ceux qui ſont propres pour cét effet.

Et l'on peut dire, qu'elle fait icy comme dans les ſonges, quand elle ſe forme des images qui ont quelque rapport auec l'humeur qui domine dans le Corps, quoy que la repreſentation qu'elle en fait ſoit tres-imparfaite. Auſſi, à parler veritablement, l'Imagination fait en ces rencontres tout ce qu'elle peut, parce qu'elle n'a pas plus de connoiſſance; et le deſordre eſt proprement dans l'Entendement, qui troublé par la Paſſion, s'abandonne à la partie inferieure, & luy laiſſe faire toutes ces vaines actions, ſans la vouloir empeſcher.

Ce ſont-là les principaux Characteres, qui accompagnent les commencemens de la Triſteſſe. Examinons maintenant ceux qui ſe font dans ſon progrez, & ſuyuant la methode que nous auons tenuë aux autres Paſſions, commençons par *les Regards*.

Les Regards languiſſans.

Ceux qui ſont les plus propres & les plus familiers à la Triſteſſe, ſont ceux que l'on appelle *Languiſſans*, ils ſe font par vn mouuement d'yeux foible, lent & mal-aſſeuré: car vn homme qui regarde ainſi, tourne lente-

ment les yeux sur les obiets, & sans y arrester fixement sa veuë, il la retire auec la mesme pesanteur qu'il l'y auoit portée. Aristote adjouste que les Paupieres s'y doiuent abbaisser iusques sur la prunelle; κατὰ μέσον τῆς ὄψεως; mais quoy que cela se fasse fort souuēt, il n'est pas necessaire : dautant que l'on peut eleuer les yeux & former ces sortes de Regards : car quand vne personne affligée tourne pitoyablement la veuë vers le Ciel ou qu'elle regarde ainsi ceux dont elle implore le secours, les paupieres ne sont point alors abaissées. Il faut donc dire que hors les occasions où l'on est obligé de regarder en haut, les paupieres se doiuent tenir basses & se mouuoir lentement, comme le corps de l'œil, selon la remarque d'Aristote, qui dit, que cela se rapporte aux femmes & à la conuenance, c'est à dire à la Passion qui a accoustumé de former ces Regards. Où il faut remarquer, pour l'intelligence de cecy, qu'il ne propose pas les Regards ny les yeux languissans pour des effets & des signes de la Passion presente, mais seulement pour des signes de l'inclination & de la disposition

que l'on y a. Et comme c'eſt vne regle generale, que ceux qui ont naturellement le meſme air, qui ſe trouue dans vne Paſſion, ſont enclins à la meſme Paſſion ; pour eſtablir les ſignes qu'il donne des inclinatiõs, il dit qu'ils ſont propres à la Paſſion, & c'eſt ce qu'il appelle ἐπιπρέπεια, decence, conuenãce. Et parce que les Regards & les yeux languiſſans ſignifient deux ſortes d'inclinations comme il dit, à ſçauoir la Triſteſſe & le naturel effeminé ; c'eſt auec raiſon qu'il les rapporte aux femmes qui les ont ainſi, & à la langueur qui accompagne la Triſteſſe où le meſme effet ſe rencontre.

Le mouuement des yeux & des paupieres eſt donc lent & peſant en ces ſortes de Regards, parce que l'Ame qui ſe ſent foible ſe remuë lâchement, & fait mouuoir ſes organes de la meſme maniere : ioint que les Eſprits en ſe retirant au Cœur, abandonnent ces parties, & il y en demeure ſi peu, que l'Ame n'oſe hazarder de grands ny de prompts mouuemens ſur vn ſi foible ſecours. Car enfin elle fait en ces rencontres comme vn homme qui ſe deffie de ſes

forces

forces ; quoy qu'il peuſt faire quelques actions aſſez vigoureuſes s'il ſe vouloit contraindre : Neantmoins le ſentiment qu'il a de ſa foibleſſe le retient & le rend pareſſeux ; Et il ne s'engage à aucune action qui ne ſoit proportionnée à l'eſtat où il croit eſtre. L'ame en fait de meſme dans les Naturels qui ſont mols & effeminez , & en ceux qui tombent en quelque paſsion languiſſante telle qu'eſt l'Amour, le Deſir, la Triſteſſe, & autres ſemblables. Elle auroit ſans doute aſſez de forces pour faire faire aux organes des mouuemens prompts & vigoureux, & principalement aux yeux qui ſont ſi obeïſſans & ſi mobiles : Mais la deffiance qu'ell' a de ſoy-meſme luy oſte tout le courage , elle n'entreprend aucune action pour ainſi dire qu'en taſtonnant , & ne la fait iamais qu'à demy. C'eſt ce qui arriue dans les Regards dont nous parlons. Il ſemble que les yeux n'oſent ſe mouuoir , & que la veuë ne ſe peut affermir ſur les objets ; Les paupieres qui deuroient ſe hauſſer pour les voir plus diſtinctement,ſe tiennent baiſsées;& quand

elles se releuent, c'est auec vne paresse qui marque la lascheté & la foiblesse où l'Ame se trouue. Et cela ne se fait pas seulement en ceux qui sont actuellement dans la Passion, mais encore en ceux qui ont le naturel mol & effeminé, & qui n'ont que la disposition & l'inclination à la Tristesse & à la langueur. Car tout de mesme qu'vn homme hardy fait sans y penser toutes ses actions comme s'il auoit vn ennemy en teste, qu'il marche naturellement comme s'il le deuoit attaquer, qu'il tient les sourcils resserrez comme pour se fortifier contre luy. Aussi quand le naturel est foible ou qu'il y a quelque langueur dans l'ame, toutes les actions qui en partent se conforment à cette foiblesse sans que l'on y pense & lors mesme qu'il n'y a rien à craindre. C'est pourquoy les femmes & les hommes qui sont mols & timides comme elles, & ceux qui sont naturellement tristes ont pour l'ordinaire les yeux & les Regards languissans; quoyque les vns & les autres ne sentent le plus souuent aucune langueur ny aucun mouuement des Passions qui

ont accouſtumé de les produire.

Il y a vne autre ſorte de Regard, qui n'eſt pas à la verité ſi propre à la Triſteſſe, eſtant commun à beaucoup d'autres, mais qui luy eſt plus ordinaire que pas vn : C'eſt celuy qu'elle fait en baiſſant la teſte & les yeux, & tenant la veuë attachée contre terre ; car c'eſt la plus frequente & la plus ordinaire poſture que l'on remarque dãs vne perſonne affligée. *Les yeux ſont donc abatus* en cette Paſſion, non ſeulement parce qu'ils ſuiuent les eſprits qui ſe retirent au cœur ; mais encore parce qu'ils ſe conforment à l'abatement de l'ame. Car il s'enſuit de là qu'ils ne peuuent ſe leuer, le principe & les organes de leur mouuement s'oppoſant à cette action, & les faiſant pancher en bas. Et d'autant que l'ame eſt tellement attachée à la penſée de ſon mal qu'elle ne conſidere plus aucun autre objet, cela eſt cauſe que les *yeux deuiennent immobiles* comme elle, & qu'ils demeurent preſque touſiours *fichez contre terre.*

Le Regard immobile.

Il eſt vray qu'il n'y a gueres de paſſion

où le mesme regard ne se puisse quelquefois remarquer , parce que toutes attachent fortement la pensée à l'objet qui les excite , & que la veuë fixe accompagne tousiours la grande attention & application d'esprit. Mais il y a cette difference que les yeux n'y sont pas necessairement baissez comme ils sont dans la Tristesse. Car vn homme qui pense fortement à ce qu'il aime ou à ce qu'il hait, attachera les yeux sur le premier objet qui se presentera à luy, soit qu'il soit haut ou bas ou de front : Au lieu qu'vn homme affligé ne porte sa veuë qu'à terre : Outre que l'air de son visage triste & abbatu distingue assez son regard de ceux qui se font dans les autres Passions.

La veuë tournée vers le Ciel.

Quoy que les yeux soient presque toûjours baissez dans la Tristesse , *ils se tournent* pourtant quelquefois vers les Cieux quand l'ame vient à faire reflexion sur sa foiblesse & sur l'abandonnement où ell' est. Car la Nature a donné cét instinct à l'Homme de recourir au Ciel quand la

terre luy dénie le ſecours dont il a beſoin; De ſorte que ſans penſer meſme à ce qu'il fait, il éleue les yeux & les mains vers luy; comme ſi ſes yeux le deuoient penetrer & y porter ſes penſées; & que ſes mains deuſſent receuoir l'aſſiſtance qu'il en attend.

Les yeux ſont triſtes parce qu'ils ſont languiſſans, qu'ils ſont ternis & obſcurs, & qu'ils ſont fleſtris & enfoncez. Nous auons dit en quoy conſiſtoit la langueur des yeux, car ce qui fait le Regard languiſſant fait auſſi *l'œil languiſſant.* Ariſtote l'appelle κεκλασμένον c'eſt à dire rompu, par vne metaphore tirée des membres qui ont peine à ſe mouuoir quand ils ſont rompus ou laſſez: Car c'eſt vne façon de parler dont on ſe ſert dans les laſſitudes quand on dit qu'on a les membres rompus, qu'on a le corps rompu, qu'on ſe ſent tout rompu. C'eſt en ce ſens que les yeux ſont ainſi appellez par Ariſtote, parce qu'ils ont peine à ſe mouuoir comme s'ils eſtoient laſſez. Or quoy que ce ſoit ſou-

Les yeux triſtes.

uent vn effect & vne marque de Tristesse, il ne l'est pas tousiours, puisque c'est aussi vn signe d'vn naturel mol & effeminé comme nous auons dit, & par consequent il ne suffit pas aux yeux d'estre languissans pour paroistre tristes ; car vn amant les aura souuent ainsi sans que l'on le iuge triste pour cela; il faut encore qu'ils soient *ternis*, *obscurs*, *flestris*, & *enfoncez*.

Les yeux obscurs. La cause n'en est pas difficile à trouuer. Car la splendeur & la viuacité des yeux dependant de la quantité des esprits qui y accourent, il faut qu'elles se perdent quand ils se retirent, comme on void dans les defaillances où ces parties sont priuées de leur couleur & de leur éclat ordinaire par la fuite ou par la dissipation des esprits. De sorte que la Tristesse les faisant retirer au cœur, c'est vne necessité que les yeux y soient *ternis & obscurs*.

Les yeux flestris. A la longue ils deuiennent *secs*, *arides & flestris.*, non seulement pour la raison que nous venons d'apporter, les esprits entraisnant le sang & les humeurs qui les

deuroient nourrir ; mais encore parce que l'on pleure continuellement, que l'on ne dort point & que les coctions se dereglent en cette Passion ; ce qui rend les sucs nutritifs moins propres à nourrir les parties comme nous dirons. Car tout cela est cause que ce qu'il y a d'humidité dans les chairs & dans les muscles des yeux se desseiche, que les humeurs mesme dont ils sont composez, se diminuent & qu'en suite ils se flestrissent & s'enfoncent.

Les sourcils s'abbattent dans la Tristesse, & parce qu'ils se conforment à l'abbattement de l'Ame, & parce que les Esprits en fuyant au cœur les abandonnent & les laissent tomber. *Les Sourcils s'abattent*

Ils se resserrent aussi : c'est pourquoy Aristote dit que ceux qui les ont naturellement ioints ensemble sont tristes, & que cela se rarporte à la conuenance, parce que la Passion de la Tristesse les fait resserrer de telle sorte & approcher si prés l'vn de l'autre, qu'ils semblent estre ioints. Nous auons soigneusement examiné au Chapitre de la *& se resserrent.*

Hardiesse les raisons pour lesquelles les sourcils se resserrent dans les Passions.

Le Front austere.

Le Front reçoit deux notables changemens dans la Tristesse; l'vn, par lequel il *deuient rude & austere*, l'autre, par lequel il s'abbat & semble tomber sur les yeux. Le premier est celuy qu'Aristote appelle σκυθρωπὸν qu'il dit estre vn signe d'vn homme qui est naturellement triste, parce qu'il se rapporte à la Passion de la Tristesse. Car quoy que les Interpretes ayent traduit ce mot par celuy de *triste*; Il n'y a point d'apparence qu'Aristote ayt eu cette pensée, puisqu'aucune langue n'a iamais dit le Front triste, mais bien le visage triste. Ioint qu'il eust deu expliquer quel estoit le Front triste, autrement le signe n'eust pas esté plus connu que la chose signifiée. C'est donc plustost *le Front rude*, *austere*, *renfroigné*, qui deuient tel par les rides & par la contraction des muscles qui resserrent les Sourcils. C'est pourquoy Aristote met entre les signes de la Tristesse naturelle, le visage ridé; ce qui se doit entendre principalement

ment du Front où les rides ſont plus ordinaires & plus remarquables. Or le Front ſe ride en cette Paſſion : premierement parce que l'Ame qui ſe reſſerre, fait faire aux organes le meſme mouuement, & veut monſtrer par cette contraction du Front celle qu'elle ſouffre en ſoy-meſme : Secondement, parce que le Front qui eſtoit enflé & tendu par les eſprits, eſt contraint de s'affaiſſer quand ils ſe ſont retirez au Cœur: Et dautant que la peau qui eſt tenduë en quelque façon que ce ſoit, ſe ride quand elle vient à ſe ramaſſer & à ſe reſtreſſir, c'eſt vne neceſſité que celle du Front deuienne inégale en cette rencontre, & qu'elle ſe couure de rides plus ou moins, ſelon qu'ell'eſt plus lâche ou plus ferme.

Le Front n'eſt pas pourtant Rude & Auſtere pour eſtre ridé ſeulement, il faut que la contraction des Sourcils y ſoit iointe; Et c'eſt elle qui en fait la plus grande partie. Car les ieunes-gens, qui n'ont iamais de rides au Front, du moins qui ſoient fort apparentes, ne laiſſent pas de l'auoir rude par la ſeule contraction des Sourcils. Il eſt

vray que quand les rides y sont, la rudesse & l'austerité en sont bien plus grandes. Nous auons dit ailleurs les causes de cette contraction.

Le Front abbattu.

Le Front abbattu & qui semble tomber sur les yeux est encore vn effet de la Tristesse, & quand il est naturel, c'est vne marque certaine de l'inclination qu'on a à cette Passion. Il vient de la mesme cause que le Sourcil abbattu, car les mesmes organes seruent au mouuement de l'vn & de l'autre; les Sourcils n'ayant point d'autres muscles que ceux du Front, comme nous auons dit ailleurs.

Mais cecy fait naistre vne difficulté, dont la resolution donnera vne plus exacte connoissance de cette Passion. C'est que le Front rude & austere semble estre contraire à celuy qui est abbattu; puisqu'il faut que le premier se resserre pour se rendre inégal, & que celuy-cy s'estende pour tomber sur les yeux: d'ou il s'ensuit que ces deux effets ne se peuuent rencontrer ensemble, & que ce ne sont pas des characte-

res necessaires de la Tristesse. En effet, il y a des personnes à qui cette Passion abbat le Front sans le rider & y faire resserrer les sourcils. Il faut donc remarquer que la Tristesse produit de differens effets, selon les naturels où elle tombe. Il y en a de deux sortes generalement parlant; Les vns qui sont foibles & timides; Les autres qui sont forts & robustes. Quand elle saisit les premiers, tous les mouuemens qu'elle leur fait faire se ressentent de la foiblesse & de la timidité qui leur est naturelle. Au contraire, en ceux qui sont robustes, quleque langueur qu'elle leur laisse, il y a tousiours dans les mouuemens qu'elle leur inspire, quelque marque de la confiance qu'ils ont en leurs forces naturelles, & de l'effort que leur ame fait pour s'opposer au mal qui les attaque. C'est pourquoy quand elle leur fait remuer le Front, c'est en le resserrant & ramassant les sourcils ensemble; parce que ces mouuemens sont propres à fortifier les parties; comme si l'Ame en se laissant vaincre au mal, cherchoit ce petit secours pour en af-

foiblir les attaques. Mais dans les naturels foibles & timides, ellë s'abandonne à l'ennemy ſans faire aucun effort pour luy reſiſter, d'où vient que ſans reſſerrer le Front elle le relâche tout à fait & le laiſſe tomber ſur les yeux, comme il arriue aux femmes, aux enfans & à ceux qui leur reſſemblent.

Les levres ſe retirent. Cette Paſſion fait quelquefois *rougir, trembler & retirer les leures*, mais ce ſont là des Characteres des pleurs, dont nous parlerons au Chapitre des Larmes. Il n'y a qu'vne certaine *Contraction qui ſe fait à l'extremité des leures* qu'il eſt neceſſaire d'examiner icy. Car quoy qu'elle ſe faſſe dans les Pleurs, il y a neantmoins des viſages où elle paroiſt pendant tout le cours de la Triſteſſe. C'eſt donc vn leger abbaiſſement qui ſe fait aux extremitez des levres en ſorte qu'il ſemble que l'on ſoit preſt à pleurer. Et ſans doute cela ne peut venir d'ailleurs, que de ce que la machoire inferieure s'abbaiſſant vn peu, contraint le coin des leures de s'abbaiſſer auec elle. Or

la machoire s'abbat comme les ſourcils par la fuite des eſprits & par la conformité que les organes prennent auec l'abbattement de l'Ame : si ce n'eſt qu'on vouluſt dire que c'eſt vne eſpece de contraction qui ſe fait dans les muſcles & qui eſt cauſée par celle que l'Appetit & les Eſprits ſouffrent dans la Triſteſſe ; car il eſt certain que dans les Pleurs c'eſt la contraction des muſcles, qui produit ce Charactere, comme nous monſtrerons cy-apres.

Il n'y a point de Paſſion à qui *le Silence* ſoit plus propre & plus familier qu'à la Triſteſſe ; NON ſeulement parce que l'Ame r'entre toute en elle-meſme, & ne taſche point à ſe produire au dehors ; MAIS encore parce qu'ell' eſt toute abyſmée dans les penſées que ſon infortune luy donne ; ET qu'ell'eſt dans vne langueur & dans vne pareſſe ſi grande, qn'ell'a de la peine à faire les plus faciles actions de la vie. C'eſt pourquoy *elle fuit la compagnie & ayme la ſolitude*, afin de n'eſtre point diuertie, & de n'auoir point occaſion de parler. *Le ſilence.*

La voix basse, gresle, lente. Quand neantmoins vne personne triste est obligée de dire quelque chose, c'est auec *vne voix basse & plus gresle* qu'à l'ordinaire; *Toutes ses paroles sont traisnantes & lentement prononcées auec vn ton lugubre & plaintif*; Et ce sont les effets de la foiblesse. Car la voix est *basse* parce que l'haleine n'est pas assez forte pour l'éleuer: Elle est *gresle*, parce que le passage est estressi pour suppleer au deffaut de l'haleine. *La Lenteur de la prononciation & le Ton lugubre* viennent de la mesme source, comme nous auons dit cy-deuant.

Les ioües pasles. *Les Ioües sont pasles & abbatuës* à cause que le sang & les Esprits s'en sont retirez.

Le visage triste. *Le Visage triste* se forme de tous les Characteres que nous venons d'examiner, qui se trouuent au front, aux yeux, à la bouche & aux joües; A quoy contribuë encore la situation & la posture que *la Teste* prend en cette Passion.

La teste basse. Ell'en a trois qui luy sont assez ordinaires. La premiere *quand elle panche en*

bas, la ſeconde, *quand elle s'appuye ſur les bras eſtant accoudez*, & la derniere, *quand elle panche vn peu vers l'eſpaule droitte.* La cauſe des deux premieres eſt facile à deuiner, puiſqu'elle ne s'abbat que pour ſe conformer à l'abbattement de l'Ame; ou parce qu'elle eſt ſi foible, qu'elle ne ſe peut ſouſtenir. C'eſt pourquoy elle s'appuye d'ordinaire ſur vne main, & quelquefois ſur les deux enſemble. Ce qu'elle fait principalement quand l'Ame reſue profondement, comme ſi pour auoir ſes penſées plus libres & eſtre toute à ſoy, elle abandonnoit aux mains le ſouſtien de la teſte.

La teſte appuyée.

Mais il n'eſt pas aisé de dire, pourquoy *elle fait pancher la teſte vers le coſté droit.* Il y a de l'apparence que la foibleſſe en ſoit la cauſe, parce qu'Ariſtote met ce mouuement entre les ſignes d'vn naturel mol & effeminé, qu'il eſt familier à la Triſteſſe qui affoiblit l'Ame, & que nous voyons, que la pluſ-part des deuots & de ceux qui prient ardemment quelqu'vn, font la meſme action; car qui prie fait connoiſtre le

La teſte panche du coſté droit.

le besoin qu'il a & la foiblesse où il est. Cela ne leue pas neantmoins entierement la difficulté ; puisqu'on ne voit point par là, pourquoy l'inclination de teste qui se fait de costé, est vn effet & vne marque de foiblesse; ny pourquoy il faut qu'elle se fasse du costé droit.

A la verité quelques-vns de ceux qui ont voulu rendre raison de l'obseruation d'Aristote, ont dit, que comme toutes les parties qui sont du costé droit, sont plus fortes que les autres, les muscles de la teste qui sont en cette situation, doiuent aussi estre plus forts que ceux qui sont au costé gauche, & par consequent qu'ils sont plus prompts à se mouuoir, & que les autre estant plus foibles, cedent plus facilement & laissent pancher la teste du costé qui leur est opposé.

Mais outre que cela presuppose la decision de la Question generale, à sçauoir que l'inclination que la teste fait de costé est vn effet de la foiblesse, quoy que ce soit vne chose qui est encore douteuse, & qui n'est pas si aisée à resoudre ; il est certain qu'il

qu'il y a beaucoup de perſonnes qui ſont fortes & robuſtes & où l'on ne peut s'imaginer qu'il y ayt aucune foibleſſe, qui panchent la teſte du coſté droit quand elles prient ou qu'elles regardent quelqu'vn auec compaſſion.

Pour examiner donc la cauſe de ce mouuement auec quelque methode, il faut remarquer que cette inclination de teſte eſt de deux ſortes : L'vne ſe fait par deſſein, quand l'Ame veut effectiuement faire pancher la teſte pour quelque fin qu'elle ſe propoſe : L'autre ſe fait par neceſſité, quand la teſte ſe hauſſe d'vn coſté ; car il faut neceſſairement que l'autre s'abbaiſſe en ſuite. Celle-cy eſt indifferente & n'a point de connexion neceſſaire auec la foibleſſe ; car ſouuent on leue la teſte pour mieux écouter ; ſouuent , c'eſt pour admirer quelque choſe, quelque fois c'eſt vne menace ; & en toutes ces rencontres, il faut qu'elle ſe baiſſe du coſté oppoſé .Mais celle qui ſe fait par deſſein, eſt à mon aduis vne marque de foibleſſe, parce que la poſture naturelle de la teſte dans les paſſions gene-

reuses & en ceux qui ont confiance en leurs forces c'est d'estre droite & leuée, comme dans la Hardiesse, dans la Constance, dans l'Orgueil: De sorte que lors qu'elle s'incline d'vn costé ou d'autre, il faut que l'Ame se soit relaschée & qu'elle n'ayt, ou qu'elle s'imagine, ou qu'elle feigne de n'auoir pas la vigueur qu'ell'auoit auparauant. Mais quand cela arriue, l'inclination se fait Plustost du *costé droit*, non, parce que les muscles y sont plus forts, mais parce que le costé droit est le principe du mouuement, & que lors que l'Ame n'est point contrainte, elle commence tousiours ses mouuemens par cét endroit: D'où vient que tous les animaux leuent tousiours le pied droit le premier quand ils veulent marcher, & que l'homme a la main droite plus libre & plus agile que la gauche. Mais quelle est donc la fin que l'Ame se propose en ce mouuement? C'est de monstrer qu'elle n'est plus capable d'agir, & que sa vigueur est affoiblie iusques dans son principe. Car cette inclination est vne cessation du mouuement qui est pro-

pre à la teste, & quoy que les muscles agissent, le membre principal qui est celuy que l'Ame considere, cesse d'agir. Il ne faut donc pas s'estonner, si ceux qui sont tristes, ceux qui sont effeminez & ceux qui prient instamment, panchent ainsi la teste, parce qu'ils sont tous foibles, ou qu'ils croyent ou qu'ils feignent de l'estre. Car ceux qui le sont en effet ou qui le croyent estre, n'osent s'engager à aucun mouuement, quelque aisé qu'il soit, par la paresse & par la lâcheté qu'ils ont. Outre que ceux qui sont tristes & ceux qui prient, veulent faire connoistre leur impuissance pour obtenir le secours qu'ils demandent. C'est pourquoy ils ioignent à cette inclination de teste d'autres postures qui monstrent euidemment, qu'ils ne sont plus capables de rien faire pour leur soulagement, ayant *les mains iointes, ou les laißant tomber entrelaßées l'vne dans l'autre, ou se tenant les bras croisez sur l'estomach.* Car toutes ces actions font voir qu'ils ne sont plus en estat d'agir par eux-mesmes; et que les organes qui sont destinez à l'action leur

Les mains iointes.

Les bras croisez.

ſont inutiles : C'eſt pourquoy ils les mettent en vne ſituation où ils ne s'en peuuent plus ſeruir.

Ie m'imagine pourtant qu'il y a cette difference entre ces derniers mouuemens que *les mains iointes & les bras croiſez* ne marquent pas vn ſi grand abandonnement que *les mains entrelaßées* qu'on laiſſe tomber nonchalamment. Car cette cheute faite auec tant de negligence & de langueur, fait bien voir la conſternation & l'abbattement de l'Ame : Au lieu que les mains iointes ſont éleuées par l'eſperance que l'on a d'eſtre ſecouru ; et que les bras croiſez ſe ſouſtiennent ſur l'eſtomach, comme pour affermir le courage dans vne ſi rude attaque ; ou du moins pour monſtrer que l'impuiſſance de l'Ame ne va pas iuſques au deſeſpoir, & qu'elle ſe ſouſtient encore quelque peu.

Les mains tombent ſur les cuißes.

Nous auons deſia parlé d'vn autre mouuement que font ces parties quand *elles ſe leuent & qu'incontinant apres elles retombent tout à coup ſur les cuißes.* Ce qui arriue

principalement, quand quelque grand malheur ſe préſente d'abord à l'eſprit; comme ſi l'Ame, par vne precipitation inutile, vouloit eſleuer les bras pour s'oppoſer au mal; et qu'elle les rabbattiſt incontinant, voyant bien que tous ſes efforts ſont vains, & qu'il n'y a plus de remede qu'on y puiſſe apporter.

La lenteur, la pareſſe, la langueur.

Le Marcher lent & mal-aßeuré d'vn homme triſte, *l'inclination qu'il a d'eſtre touſiours aßis ou couché, la difficulté qu'il y a de le faire agir, & la langueur auec laquelle il fait toutes ſes actions*, ſont des effets & des marques certaines ds la foibleſſe qu'il a, ou qu'il croit auoir. Que ſi en certains temps il ne peut demeurer en vne meſme place, & qu'il ſe tourne d'vn coſté & d'autre, c'eſt l'inquietude que la Crainte ou le Deſir luy donnent, qui en ſont la cauſe.

Le ſommeil.

Le ſommeil eſt fort court & fort leger, non ſeulement au commencement de cette Paſſion, lors que l'Ame eſt troublée par

la violance du mal qui luy eſt alors plus ſenſible; Mais encore dans tout ſon progrez, parce qu'elle corrompt le ſang, & qu'elle deſſeiche toutes les parties; Et qu'en cét eſtat la Nature ne peut fournir au cerueau les vapeurs douces & humides qui doiuent cauſer le ſommeil. De ſorte que celuy qu'ell'y excite, ne procede que de l'extreme beſoin qu'ell'en a, qui l'oblige, dans le deffaut de ces vapeurs, de lier & arreſter elle-meſme les eſprits pour quelque temps. Car nous auons monſtré ailleurs qu'il y a deux cauſes naturelles & ordinaires du ſommeil, la vapeur qui bouche le paſſage des Eſprits, & l'Ame qui les lie & les arreſte.

Les ſonges. Mais de quelque ſorte qu'il ſe faſſe, *il eſt trauersé par mille ſonges faſcheux* qui repreſentent des ſpectres, des tenebres, des morts & de nouueaux malheurs, qui ont conformité auec celuy que l'on ſouffre en effet. car c'eſt vne choſe, qui à la conſiderer de prez eſt tout à fait merueilleuſe: que l'Ame ſe forme des images qui ne ſont

point du tout ſemblables aux objets qu'elle veut repreſenter ; mais qui ont neantmoint quelque rapport auec eux. De ſorte que l'on pourroit dire que ce ſont des Enigmes ou de ces peintures ingenieuſes, qui deſignent & découurent les choſes en les cachant.

En effet peut on appeller autrement ces ſonges que l'imagination forme ſur les humeurs qui dominent ou ſur les deſordres qui ſe font dans les parties ? Quand elle repreſente l'humeur bilieuſe par des feux & par des combats ; la melancholique par des ſpectres & par des tenebres, &c. Quand elle fait voir la cheute ou l'éclipſe du Soleil pour marquer que le cœur doit tomber en quelque grand accident ; ou celle des Aſtres, quand l'habitude du corps doit eſtre attaquée, & ainſi des autres ſonges dont tout le liure qu'Hippocrate a fait ſur ce ſujet, eſt remply. Quand enfin elle repreſente à vn homme qui a perdu ſon fils, qu'on luy a volé ſon threſor, qu'on luy a creué les yeux, ou qu'on luy arrache le cœur : et mille autres ſemblables qui arri-

uent dans les Passions ; sans parler de ceux que l'Oneiromantie pretend estre les signes des choses à venir.

Certainement toutes ces figures sont de veritables Enigmes, dont l'imagination se joüe & dont elle diuersifie ses pensées, qui sont aussi difficiles à expliquer, que la cause en est mal-aisée à découurir. Nous en auons desia parlé au Chapitre de la Colere ; Mais comme on ne sçauroit jamais arracher toutes les espines & les difficultez qui naistront de cette matiere ; il ne faut perdre aucune occasion d'y retoucher & d'y adiouster toutes les nouuelles coniectures qui peuuent donner iour à ces obscuritez.

Pour satisfaire donc à cette obligation, il faut remarquer que les Songes dont nous venons de parler sont de deux sortes : Les vns ont leur fondement dans l'imagination qui a la premiere connoissance des obiets, qu'elle doit representer. Ainsi vn homme qui a perdu son fils, a dans son imagination la connoissance de cette perte ; Et en suite, il forme des songes qui ont du rappott

auec elle ; comme quand il luy ſemble qu'on luy vole ſon threſor, qu'on luy creue les yeux ou qu'on luy arrache le cœur : Car vn Fils eſt le threſor d'vn Pere, c'eſt ſon cœur, ce ſont ſes yeux. Les autres ont leur fondement dans les facultez naturelles qui connoiſſent confuſement les ſubiets dont ſe doiuent former les Songes, & qui les communiquent apres à l'imagination, laquelle les prend en ſuite pour les modeles de ſes chimeres & de ſes viſions. C'eſt ainſi que ſe font les Songes qui viennent du mouuement & de l'abondance des humeurs, de la bonne ou mauuaiſe diſpoſition des parties. Car comme nous auons dit au Chapitre de la Colere, ce n'eſt pas l'imagination qui a la premiere connoiſſance de ces choſes-là, puiſqu'elle ne connoiſt que par le moyen des ſens qui ſont alors aſſoupis, & qui auec toute la liberté qu'ils pourroient auoir, ne ſçauroient iamais découurir ce qui ſe paſſe dans le ſecret des veines & des viſceres : MAIS ce ſont les puiſſances naturelles qui voyent confuſement tout ce qui ſe fait dans leurs

Kk

organes, & qui le communiquent apres à l'imagination, qui eſt le centre de toutes les connoiſſances de l'Ame.

Cela preſuppoſé, la raiſon que nous auons apportée au lieu allegué de cette ſorte de Songes, eſt aſſez vray-ſemblable. Car puiſque la faculté naturelle n'a qu'vne connoiſſance obſcure & confuſe des obiets qui la touchent, elle n'en peut donner que des veuës generales à l'imagination, qui par conſequent n'en peut former des images parfaites, mais qui ont ſeulement quelque rapport auec eux à cauſe de la notion generale qui luy en eſt communiquée.

Mais on ne peut pas dire la meſme choſe des autres Songes, qui ſe forment apres que l'imagination eſt exactement inſtruite, & qu'ell'a vne parfaite connoiſſance des obiets. Car au lieu de les repreſenter comme elle fait, par des figures monſtrueuſes & enigmatiques, ell'en deuroit faire de iuſtes portraits; et vn homme qui ſçait la mort de ſon fils, deuroit dans ſes ſonges ſe le figurer mourant, ſans emprunter de ſon threſor, de ſon cœur ou de ſes yeux les

images de ſa perte. Quoy ! puiſque l'imagination ne forme ſes viſions dans le ſommeil que ſur les images qui ſe conſeruent dans la memoire ; comment eſt-il poſſible qu'elle laiſſe celles qui ſont les plus fraiſches, les plus apparentes & qui pour ainſi dire, ſe preſentent de front, pour aller prendre celles qui ſont vieilles, éloignées & obliques. Elle quitte l'image de la mort d'vn fils qui eſt toute recente & qui eſt ſi fort grauée dans ſon ſouuenir, pour chercher celle qui luy repreſente vn threſor perdu, laquelle eſt peut-eſtre entrée dans ſa memoire il y a long temps, qui eſt enſepuelie ſoubs les autres, & qui ne conuient à la mort d'vn fils que par analogie, c'eſt à dire, par vn rapport indirect & éloigné de la verité.

Certainement il faut aduoüer, qu'il n'y a gueres de choſes dans les animaux qui ſoit plus cachée & plus merueilleuſe que celle-là ; Et il y a quelque danger qu'on ne reproche à ceux qui en veulent faire la recherche, qu'ils ne peuuent dire que des ſonges en voulant découurir le ſecret des

ſonges; & qu'il eſt impoſſible d'eſclaircir des choſes qui de leur nature ne ſe font & ne ſont que dans l'obſcurité. Mais nonobſtant la difficulté & le hazard qu'il y a: voycy ce que nous nous ſommes imaginez là-deſſus.

Les images des obiets entrent de telle ſorte dans la Memoire, que celles qui ſont de choſes ſemblables, ou que l'Imagination croit auoir quelque liaiſon ou quelque rapport enſemble, ſont dans vn meſme ordre, & ſont placées dans vn meſme rang. C'eſt pourquoy l'vne fait ſouuenir de l'autre, & l'Ame n'en peut remuer aucune, que celle qui luy eſt proche ne ſoit eſbranlée, & que les autres qui ſont ſur la meſme ligne, ne ſoient en eſtat de receuoir le meſme mouuement, ſi l'Imagination fait effort pour cela. De là vient qu'en meditant ſur quelque choſe, ces images ſe preſentent l'vne apres l'autre, qu'elles viennent peu à peu, & qu'il y en a meſme qui arriuent long-temps apres, comme ayant eſté les dernieres qui ont eſté agitées.

Dans la veille, l'Imagination qui eſt con-

duite par la raiſon & par le ſens, parcourt ces images dans l'ordre iuſte & reglé qu'elle leur a donné: Mais dans le ſommeil, où ell'eſt abandonnée de ces guides, vagabonde comme ell'eſt, tantoſt elle paſſe d'vn rang à l'autre, & en aſſemble les images qui n'ont aucune liaiſon ny aucun rapport enſemble; dont elle forme ces chimeres ſans nombre, qui n'ont aucun fondement dans la nature ny dans ſes premieres penſées. Tantoſt, ſans s'eſcarter ainſi, elle demeure bien dans vn meſme rang, mais au lieu de garder l'ordre qui s'y trouue, elle ſe iette confuſement & ſans choix tantoſt ſur l'vne & tantoſt ſur l'autre; Et comme elle s'eſgare facilement, elle s'attache d'ordinaire à celles qui ſont les plus éloignées, telles que ſont celles qui ne ſont pas ſemblables, mais qui ont ſeulement quelque rapport enſemble. Elle fait juſtement comme vn homme qui courant auec trop d'impetuoſité, va touſiours au delà des bornes qu'il s'eſtoit propoſées; ou pluſtoſt comme ces jeunes chiens, qui prennent le change, & quittent la premiere proye pour courre

celle qui se presente apres. Car cette faculté inquiete au lieu de s'arrester à l'image de la mort d'vn fils, s'auance sur celle d'vn thresor perdu, & par le rapport qu'elle s'est autrefois imaginé qu'il y auoit entre ces deux choses, elle se fait vne histoire ou plustost vne fable de cét enleuement, sans considerer plus les premieres images de sa veritable perte. Car il est vray-semblable, qu'elle ne fait pas ces iustes rapports qui se trouuent entre les choses au moment qu'elle songe, & qu'il faut qu'elle les ayt faits auparauant durant la veille; en sorte qu'vn homme qui n'en auroit iamais fait, ne se les representeroit iamais dans les songes; et s'il n'auoit autrefois comparé vn fils à vn thresor, il ne se formeroit iamais l'idée d'vn thresor perdu, quand la mort de son fils seroit arriuée. En effet les Songes sont differens selon la qualité & l'esprit des personnes; vn païsant se representera dans les siens des choses rustiques, sur le mesme suiet où vn gentilhomme se figurera des choses qui se passent à la cour. Ceux d'vn sçauant homme

ſe reſſentent des connoiſſances qu'il a, qui ne pourroient iamais entrer dans l'imagination d'vn ignorant. Il y en a meſme qui ſont propres à chacun en particulier, & qui ſont conformes à ſes inclinations, à ſes deſirs & à ſa façon de viure. Voila donc à mon aduis, comment vn homme affligé fait des Songes proportionnez à l'eſtat où il eſt. Car ie ne parle pas de ceux qui ſignifient les choſes à venir : s'il y en a d'autres que les Diuins, ils ſont inſpirez comme eux par quelque puiſſance exterieure, qui fournit de nouuelles images ou qui remuë celles qui ſont dans la Memoire conformement à ſon deſſein, & à la maniere dont l'Imagination a accouſtumé d'agir.

Nous ne diſons rien icy du changement *du Poil* que cette Paſſion cauſe en le faiſant blanchir, nous en auons rendu la raiſon au Chapitre du Deſir. *Le Poil.*

Le Pouls qui paroiſt dans la Triſteſſe eſt *dur, petit, rare, lent & foible.* Sa dureté vient de la contraction qui ſe fait dans la ſubſtance du cœur & des arteres pour les *Le Pouls.*

raiſons que nous auons dites cy-deuant. Il eſt *rare & petit* à cauſe de la diminution de la chaleur naturelle qui n'a pas beſoin de tant de rafraiſchiſſement ; c'eſt pourquoy le cœur & les arteres s'ouurent peu ſouuent & peu, & s'éleuent & s'abattent lentement. Enfin il eſt *foible*, parce que la faculté vitale eſt affoiblie, qui ne peut par conſequent donner à leur mouuement la vigueur qu'elle n'a pas.

Il eſt vray qu'au commencement de cette Paſſion *le Pouls eſt frequent & viſte*, parce que le ſang & les eſprits accourent au cœur qui l'échauffent & l'oppriment ; et comme il ne peut s'ouurir beaucoup pour attirer l'air qui leur eſt neceſſaire, & pour chaſſer les fumées que la chaleur y engendre, il faut qu'il ſupplée par la frequence & par la viteſſe des battemens, à la grandeur qu'il ne leur peut donner ; d'ou vient que le pouls eſt frequent & viſte. Il peut meſme en ce temps-là paroiſtre quelquefois grand & vigoureux, parce qu'alors l'Ame eſt encore ſuſceptible d'Eſperances, de Deſirs, de Colere qui produiſent ces

ſortes

ſortes de Pouls. Mais à la fin, apres que ſes forces ſont abbatuës par la longueur de la Paſſion, & qu'elle ſe trouue ſaiſie de la Crainte & du Deſeſpoir, dont les longues Triſteſſes ſont ordinairement accompagnées, on ne peut plus remarquer d'autres battemens dans les arteres, que ceux que nous auons marquez cy-deuant.

Enfin la Triſteſſe *change la conſtitution du Corps, & ruine entierement la Santé*; et l'on peut aſſeurer qu'il n'y a point de Paſſion qui ſoit ſi ennemie de la vie que celle-là, puiſqu'elle en deſtruit les principes & les elemens, en eſteignant la chaleur naturelle dans toutes les parties & conſumant l'humidité radicale qui les entretient. Et il n'eſt pas difficile de conceuoir comment elle cauſe tous ces deſordres: Car comme elle fait continuellement retirer les eſprits au cœur, il faut que tous les membres ſe reſſentent de cette fuite, & qu'ils ſoient priuez de l'influence & de l'irradiation de la faculté vitale qui ſe fait par eux. De là vient que les coctions & les digeſtions ne ſe font

Ruine la ſanté.

pas comm'elles deuroient, les organes e-ſtant affoiblis. De là vient que le ſang & les autres ſucs nutritifs ſe gaſtent & deuiennent inutiles à la nourriture des parties qui s'amaigriſſent & ſe deſſeichent en ſuite. De là vient que les excremens ſe multiplient, & que ne pouuant eſtre chaſſez par le deffaut des eſprits & par la foibleſſe des parties, ils y croupiſſent & s'y corrompent à la fin; d'où naiſſent les duretez des flancs, les vapeurs malignes qui infectent les eſprits, & les fievres lentes qui ruinent peu à peu la vie. Le Cœur meſme où les eſprits ſe retirent, & qui pour cette raiſon deuroit, ce ſemble, eſtre exempt de cette calamité, eſt celuy qui s'en reſſent dauantage. Car outre qu'il ſouffre le premier la contrainte & l'oppreſſion que cette fuite luy cauſe, & qu'il compatiſt au vice des autres viſceres qui ne luy peuuent plus fournir ny le ſang qui le doit nourrir, ny la vertu animale ſans laquelle il ne peut ſubſiſter; il ſent à la fin que toute ſa chaleur s'eſteint, & que l'Ame qui eſt laſſée par la longueur de la Paſſion & qui s'eſt abandonnée au

Deſeſpoir, n'a plus ſoin de reparer ſes pertes & le laiſſe ainſi conſumer peu à peu: C'eſt pourquoy il ſe deſſeiche, il ſe fleſtrit & deuient froid. De ſorte qu'on luy pourroit appliquer ce que l'on a dit autrefois de la rebellion que les membres firent contre l'eſtomach, qui apres s'eſtre reſolus de ne trauailler plus pour luy, le ruinerent à la verité, mais ſe ruinerent auſſi auec luy. Car le cœur oſtant aux parties le ſang & les eſprits qui les ſouſtiennent, ſe priue du ſecours qu'elles luy peuuent donner, & en les affoibliſſant, il s'affoiblit luy-meſme.

La Triſteſſe ſert à la longueur de la vie.

Mais nonobſtant tout ce que nous venons de dire, il y a de certaines Triſteſſes qui bien loin d'eſtre ennemies de la ſanté la fortifient & la conſeruent: Et entre les cauſes que le Chancellier Baron donne de la longue vie des Anachoretes, il met *Spes ſalubres, mœrores dulces, les eſperances vtiles, les Triſteſſes agreables* que la religion inſpire. Car il eſt certain que comme l'Eſperance en affermiſſant les eſprits, empeſche qu'ils ne ſe diſſipent; La Triſteſſe produit auſſi le meſme effet en les faiſant reſſerrer

de ſorte que ſi la diſſipation qui s'en fait, eſt la plus generale & la plus puiſſante cauſe qui accourcit les iours, il s'enſuit que ces deux Paſſions qui la retardent, contribuent à la longueur de la vie. Mais il faut que cette Triſteſſe ne ſoit ny longue ny profonde, qu'elle ſoit ſouuent interrompuë par de plus douces Paſſions, & qu'elle faſſe dans l'Ame ce que font les nuages dans les beaux iours d'eſté, qui temperent l'ardeur du Soleil arreſtant pour quelque temps ſes rayons.

Quelles ſont les Cauſes des Characteres de la Douleur Corporelle.

AVANT que de venir à l'examen des Characteres qui ſont particuliers à la Douleur Corporelle, il faut ſe reſſouuenir de ce que nous auons dit cy-deuant de la difference qu'il y auoit entre la Triſteſſe & elle, parce que c'eſt la cauſe & la diuerſité qui ſe trouue dans leurs effects. Il eſt donc certain que la Triſteſſe & la Douleur ne ſont qu'vne meſme eſpece de Paſſion parce qu'elles ont toutes deux vn meſme mouuement & vne meſme fin, & que l'ame ſouffre vne égale Contraction en l'vne & en l'autre pour ſe ſauuer du mal qui l'attaque. Et pour cette raiſon elles produiroient touſiours de meſmes effects, n'eſtoit que la Douleur ne ſe forme preſque iamais qu'elle ne ſoit accompagnée du mouuement de la faculté

naturelle qui s'éleue contre le mal au mesme temps que la sensitiue le fuit. Car comme la Douleur naist de l'alteration qui se fait dans la constitution naturelle des parties, laquelle consiste principalemẽt dans le Temperament & dans l'vnité qu'elles doiuent auoir ; Et que cette Constitution est la plus importante & la plus necessaire, comme estant la base & le fondement de toutes les vertus & de toutes les fonctions de la vie : De là vient que quand l'ame sent l'alteration qui s'y fait, elle s'allarme dauantage & remuë toutes ses puissances pour s'opposer au progrez du mal. C'est pourquoy pendant qu'elle tasche d'éuiter sa violance par la contraction qu'elle donne à l'appetit sensitif, elle souleue l'appetit naturel pour le combattre ; comme vn sage General d'armée qui fait faire retraite aux troupes qui ont esté attaquées les premieres par l'Ennemy, pendant qu'il en fait aduancer d'autres qui sont plus fraisches & plus gaillardes. Car l'on peut dire que la faculté Naturelle est de ces dernieres, parce que n'ayant pas vne connois-

ſance ſi exacte que la ſenſitiue, elle ne void pas ſi toſt le peril & n'en connoiſt pas la grandeur comm' elle, & s'y jette auſſi plus hardiment : Mais encore parce qu'ell' eſt ſouſtenuë de toute la force des Eſprits qui luy obeïſſent & qui abandonnent la faculté ſenſitiue, comme nous auons dict.

De tout cela il s'enſuit que la Triſteſſe qui n'eſt point ſecondée comme la Douleur par les mouuemens ny par les efforts de l'appetit naturel, ne produit pas tant d'Effects & de Characteres corporels que celle-cy; Et que la pluſpart meſme de ceux qu'ell' a communs auec elle ne ſont pas ſi grands ny de ſi longue durée que les ſiens; C'eſt pourquoy les Parties n'y rougiſſent & ne s'y enflamment point; Il n'y a point de tranſport d'humeurs ny d'eſprits qui s'y faſſe; Il n'y a point d'agitation & d'inquietude; Les cris meſme n'y ſont pas ſi vehemens ny ſi longs que dans la Douleur. De ſorte que ſans faire vn examen particulier de tous les Characteres qui ſont propres à cette Paſſion, on pourroit tirer du principe que nous venons d'établir les raiſons

pour lesquelles ils s'y font. Mais pour décharger le Lecteur de la peine qu'il auroit en cette recherche, nous la voulons faire icy de ceux qui sont les plus considerables.

Les Cris & les Gemissemẽs.

Il faut commencer par les *Cris* & par les *Gemissemens* qui sont les premiers enfans, ou plustost les compagnons inseparables de la Douleur. Nous auons dit cydeuant, que les vns & les autres se faisoient pour deux fins; l'vne pour se descharger du mal; & l'autre pour demander secours : Mais que la Nature se proposoit principalement la premiere dans les Cris, & la seconde dans les Gemissemens. Cette verité paroist clairement dans la Douleur; car quand ell'est forte, l'ame se trouue tellement presſée par la violance du mal, qu'elle cherche les moyens les plus prompts pour les luy opposer; & comme ceux qu'ell'a auec soy sont plus presens que tout autre secours estranger qu'elle pourroit attendre, elle les employe aussi les premiers. C'est pourquoy elle fait effort pour chasser l'air

l'air qui eſt dans les Poulmons croyant chaſſer le mal auec luy, comme nous auons dit. Et elle commence par ce mouuement pluſtoſt que par vn autre, parce que la faculté vitale qui gouuerne la poitrine eſt plus obeïſſante ; Et que l'air qui y eſt, eſt plus facile à chaſſer : lequel eſtant pouſſé impetueuſement eſclate en ſa ſortie & forme vn grand cry.

Mais quand la Douleur n'eſt pas ſi forte, l'ame qui n'eſt pas ſollicitée auec tant d'empreſſement, & qui eſt alors plus à ſoy, ſe propoſe vne fin plus raiſonnable, qui eſt de demander ſecours par des Cris plus moderez, ou par des Gemiſſemens. Car il eſt certain que le motif qu'ell'a de chaſſer le mal par les Cris eſt inutile, & ne ſe peut excuſer que par la precipitation où la violance du mal la jette.

Quoy qu'il en ſoit *les Cris ſont plus vehemens* dans la Douleur que dans la Triſteſſe, parce que l'Ame y fait de plus grands efforts, ayant à ſouſtenir vn mal qui eſt le plus dangereux de tous comme nous auons *Les cris ſont plus vehemens*

dit. Il s'y fait mesme *auec vne plus grande ouuerture de bouche*, en sorte que la voyelle A, s'y fait plus remarquer que l'E, qui est familier aux plaintes que la langueur & la foiblesse produisent. Car comm'en celles-cy l'ame n'a pas la force d'ouurir beaucoup les organes de la voix; aussi dans la Douleur où ell'est vigoureuse & où elle fait des efforts proportionnez à ses forces & à la grandeur du peril où ell'est; elle eslargit autant qu'il se peut le gozier & la bouche; quand ce ne seroit que pour faire vn plus grand passage à l'ennemy qu'elle pretend chasser par là.

Les cris courts.

Quelquefois *ils sont fort courts*, comme quand on reçoit vn grand coup, ou que la douleur l'irrite par quelque eslancement, parce que l'effort de l'ame est proportionné à l'attaque du mal, & que sa deffense doit estre prompte dans vne prompte atteinte.

Les cris longs.

Tout de mesme qu'elle fait de *longs cris* lors qu'elle sent long-temps la pointe de la douleur; lesquels sont tantost poussez tout d'vn trait & sans interruption; tantost con-

tinuez par de frequentes reprises, selon que l'ame croit qu'elle peut chasser le mal par vn seul effort, ou qu'il luy faut faire diuerses secousses pour en venir plustost à bout. Mais de quelque façon qu'ils se fassent ils finissent tousiours en vn son aigu, pour les raisons que nous auons dites cy-deuant.

La Respiration souffre icy de grands changemens, & il n'y a point d'autre Passion qui l'altere & qui la diuersifie en tant de façons. Car tantost ell' est *prompte & frequente* : ce qui arrriue tousiours quand les parties qui sont situées au dessus du diaphragme sont douloureuses comme Hippocrate a remarqué; parce qu'elles sentent le mouuement des organes qui seruent à la respiration : Et comme le mouuement irrite la douleur, plus il est petit & moins elles souffrent de mal: c'est pourquoy on n'ose faire vne grande respiration; mais pour suppleer à la grandeur qu'elle deuroit auoir, on la rend frequente. Hors de là quand on l'a fait ainsi, cela vient de l'empressement de l'ame qui se haste & se precipite pour chas- *La Respiration frequente.*

ser le mal; Les prompts & les frequens efforts qu'elle fait dans la respiration estant comme autant d'attaques & d'atteintes qu'elle pense luy donner.

La Respiration est grande. Pour l'ordinaire ell' *est grande & ample*, parce que la faculté vitale s'irrite dans cette passion, comme nous auons dit, & par consequent il faut qu'ell' attire beaucoup d'air pour temperer la chaleur qu'ell' a excitée, & qu'elle le fasse apres sortir auec quantité de fumées qui s'y engendrent à toute heure. Quelquefois aussi le dessein qu'à l'ame de chasser le mal tout d'vn coup & par vn seul effort contribuë à la grandeur de la Respiration. Et c'est alors que l'on y remarque ces *longs souffles* & ces *aspirations vehementes* qui se meslent auec elle, & que l'on peut dire estre comme autant de vents impetueux que l'ame excite pour abbatre son ennemy.

Les soupirs lugubres. *Les sanglots & les soupirs* se font icy pour les mesmes raisons que dans la Tristesse: Mais outre les Soûpirs ordinaires, la douleur en forme d'autres qui sont *lugubres &*

plaintifs parce qu'ils finissent par vn gemissement. Or les Gemissemens se meslent auec eux, parce que l'ame qui est presſée par la douleur resserre le passage de l'haleine, & comme celle-cy sort auec quelque violance apres auoir esté long-temps retenuë, elle forme le son où consiste le Gemissement.

La Douleur cause aussi vn certain *fremissement d'haleine* qui se fait par l'air que l'on attire à diuerses reprises, lequel venant à heurter les levres cause le bruit qui est exprimé dans le mot de *fremir*, car c'est vn de ces termes qui representent en leur prononciation la chose qu'ils signifient. Il se fait d'ordinaire quand on se brusle, quand on sent quelque nouuel eslancement de douleur, & quand on veut pleurer. On pourroit dire que c'est vne espece de Sanglot, car il se forme comme luy par vne seule Aspiration qui est redoublée; Mais il y a cette difference qu'il n'est pas si violant, qu'il se fait souuent auec plus de reprises, & que le bruit s'en entend plus à l'entrée de la bouche qu'au gozier, tout au contrai- *Fremissement d'haleine.*

re du Sanglot. C'est donc vn effect qui est commun à la Douleur & à la Tristesse. Et sans doute quand la Saincte Escriture dit qu'à la mort du Lazare Iesus-Christ *infremuit spiritu*; quelque explication qu'on donne à ces paroles, elles se doiuent entendre à la lettre, du fremissement qu'il fit en respirant les mots de πνεῦμα & de *spiritus*, se prenant là pour l'haleine comme il arriue tres-souuent dans les plus belles expressions de la langue Grecque & de la Latine. Parce que N. S. voulant faire connoistre la tristesse qu'il auoit voulu ressentir, se seruit des marques & des effects naturels que cette Passion a accoustumé de produire. C'est pourquoy voyant pleurer tous ceux qui l'abordoient *infremuit spiritu, turbauit seipsum, lachrymatus est: Il fremit en respirant, il se laissa émouuoir, & attendrir le cœur, & puis il ietta des larmes,* qui est le progrez ordinaire que fait la Tristesse. Car elle commence par la contraction du cœur & des muscles de la poitrine; et c'est ce qui fait fremir l'haleine: puis le cœur s'attendrit, parce qu'il se re-

lasche pour enuoyer des esprits au cerueau, lesquels fondent apres les humeurs & les changent en larmes.

Pour trouuer la cause de ce Fremissement qui est assez cachée, il faut presupposer que puisqu'il paroist d'ordinaire au commencement des larmes, il faut que le mesme mouuement dont l'Ame est alors agitée, contribuë à cét effet. Or il est certain que dans le Ris & dans les Pleurs l'Ame se retire & r'entre en elle-mesme, à cause de la surprise que le bien & le mal luy donnent; & que voulant faire connoistre l'estat où ell'est, il est necessaire qu'elle conforme les organes au mouuement qu'elle souffre, & qu'elle les fasse par consequent retirer, comm'elle. Et c'est sans doute ce qui cause la contraction des muscles dans ces deux actions, parce qu'ils ne peuuent se mouuoir qu'en se retirant vers leur principe. Mais il y a cette difference que le mouuement des muscles qui se fait dans le Riz regarde le bien que l'ame veut poursuiure, & qu'au contraire celuy qui se fait dans les Larmes regarde le mal qu'elle veut fuir.

C'eſt pourquoy tout l'effort qu'elle fait ſur la poitrine dans le Riz, c'eſt pour faire ſortir l'haleine, parce qu'elle veut ſortir elle-meſme pour aller vers le bien : Et dans les Pleurs c'eſt pour faire rentrer l'air, parce qu'elle taſche de ſe cacher auec luy, & de fuir ainſi le mal. Car c'eſt vne erreur où la partie baſſe de l'ame tombe ordinairement, qu'en tranſportant les choſes dont ell'eſt la maiſtreſſe, elle croit que c'eſt elle meſme qui change de place; en ſorte que faiſant ſortir l'air des Poulmons ou l'y faiſant r'entrer, elle s'imagine que c'eſt elle-meſme qui ſort & qui r'entre : Tout de meſme qu'en pouſſant les Eſprits au dehors ou les retirant au dedans, elle penſe ſe produire ou ſe cacher auec eux. Dans le deſſein donc qu'elle ſe propoſe, elle fait agir dans le Riz les muſcles qui ſeruent à pouſſer l'haleine, & dans les Pleurs ceux qui ſeruent à l'attirer : Et parce qu'ell'eſt egalement ſollicitée par le bien & par le mal qui la ſurprennent, elle fait faire ces actions par ſecouſſes & par repriſes promptement redoublées. De là vient qu'au Riz ces redou-

doublemens paroiſſent dans l'haleine qui ſort, & aux pleurs dans celle qui entre. Mais parce qu'en retirant ainſi l'haleine l'air qui entre impetueuſement heurte les levres; il s'y fait vn certain bruit qui eſt le Fremiſſement dont eſt queſtion.

Or ſi c'eſt la cauſe veritable de cet effet dans les Larmes, il ne faut pas douter qu'elle ne le ſoit auſſi de celuy qui ſe fait dans la Douleur & dans quelqu'autre Triſteſſe que ce ſoit: parce que l'Ame y a les meſmes deſſeins que dans les Pleurs, ell'y veut fuir comme là, elle pretend auſſi qu'en attirant l'air dans les Poulmons, elle s'y va cacher auec luy, elle fait agir les muſcles qui ſont deſtinez pour cette attraction, enfin, ell'y precipite ſon mouuement par diuerſes repriſes eſtant preſſée par la violance du mal, & cauſe en ſuite le Fremiſſement dont nous auons parlé.

L'excez de la Douleur fait auſſi tres-ſouuent *retenir l'Haleine*; parce que c'eſt vne action que l'on fait pour ſe preparer à quelque grand effort: C'eſt pourquoy *La Douleur fait retenir l'haleine.*

Nn

quand on veut donner vn grand coup; quand on veut pouſſer quelque choſe auec force, on ne manque iamais de retenir ſon haleine. L'ame ayant donc accouſtumé d'employer cette action lors qu'elle veut faire ſortir du corps des choſes qui l'incommodent & dont elle eſt chargée, s'en ſert auſſi contre la Douleur, comme ſi c'eſtoit vn mal qu'elle peuſt faire ſortir comm'elles; DE ſorte qu'elle tombe dans la meſme erreur que lors qu'elle excite la TOUX pour chaſſer l'vlcere qui eſt dans les poulmons, ſur ce qu'elle chaſſe ainſi les humeurs qui s'y ſont amaſsées; ou quand elle enuoye des ESprits aux playes croyant les pouuoir reſoudre par eux, comm'elle fait les tumeurs & les apoſtumes.

Or comme la Retention de l'haleine ſe peut faire en pluſieurs façons, à ſçauoir doucement, quand il n'y a que le gozier qui ſe ferme; fortement, quand les muſcles de la Reſpiration agiſſent auec luy; ET violamment, quand d'autres parties ſe joignent encore auec eux pour ayder à cette action. On void manifeſtement que dans les gran-

des Douleurs elle ſe fait auec toute la violance dont ell'eſt capable. Car non ſeulement le gozier ſe ferme, le ventre ſe bandé & l'haleine eſt pouſſée en bas; mais encore on roidit les bras, on ferme les poings, & on ſerre les coudes contre les coſtez; ſouuent meſme on grince les dens, on preſſe les levres l'vne contre l'autre, & la pluſpart des autres parties du viſage ſe retirent. Ce n'eſt pas pourtant que toutes ces actions ſe faſſent ſeulement dans la Douleur : car par tout ailleurs où l'on eſt contraint de retenir l'haleine pour faire quelque grand effort, on fait tous les meſmes mouuemens; leſquels ſont excitez par l'ame pour fortifier l'action principale qu'ell'a deſſein de faire, ſoit qu'ils y ſeruent effectiuement, ſoit qu'ils y ſoient inutiles s'eſtant trompée dans le choix des moyens qu'il y falloit employer.

Car il eſt certain que comme en toute ſorte de mouuemens il faut touſiours qu'il ait quelque ſouſtien ſur lequel la choſe qui ſe meut ſoit appuyée; les membres ne ſçauroient iamais ſe mouuoir, que les parties

qui leur ſont voiſines ne les ſouſtiennent; Et ſi le mouuement doit eſtre fort & puiſſant, il n'y en a gueres en tout le corps qui ne s'affermiſſent pour appuyer celles qui ſont en action. Que s'il arriue qu'elles ne ſoient pas en cét eſtat, le mouuement en eſt plus foible & moins vigoureux: C'eſt pourquoy les oyſeaux ne peuuent voler quand ils ont les jãbes rompuës; on ne court pas ſi bien quand on a les mains liées; & on ne ſaute pas ſi loin quand on ne roidit pas les bras & qu'on ne ſerre pas les poings. Dans le deſſein qu'a donc l'Ame de chaſſer la Douleur, ell'affermit les muſcles de la reſpiration pour appuyer les autres parties qui doiuent à ſon aduis attaquer l'ennemy; Et pour les rendre plus fermes, elle retient l'haleine en fermant le gozier, & la fait deſcendre en bas, pour ſouſtenir le diaphragme, & c'eſt ce qui fait *bander le ventre*: ſouuent meſme elle fait *roidir les bras, fermer les poings & ſerrer les coudes contre les coſtés*, parce que ces parties, qui ſont proches de la poictrine, ſont comme autant d'arboutans & d'appuys qu'elle luy

donne pour la rendre plus ferme. Elle ne ſe contente pas encore de cela, elle fait *grincer les dents*, *ſerrer les levres & retirer la plus-part des muſcles du viſage*, croyant que l'affermiſſement qu'elle donne ainſi à ces parties, ſeruira de quelque choſe à celles qui doiuent faire le coup. Mais elle ſe trompe en celles-cy, car elles ſont inutiles à l'action principale à laquelle elle les deſtine.

C'eſt alors que *le viſage rougit* à cauſe du ſang qui eſt contraint d'y monter par l'effort qui ſe fait dans la poictrine & qui preſſe les veines qui portent le ſang à la teſte. Mais cette rougeur ſe diſſipe quand la reſpiration deuient libre; ſi ce n'eſt que les Larmes ſoient preſtes à couler; car les yeux & le viſage rougiſſent par l'abord des eſprits qui montent en haut, comme nous dirons au diſcours des Larmes. *Le viſage rougit.*

Dans la Douleur comme dans la Triſteſſe, le viſage s'abbat & ſe renfrongne; Les yeux y ſont ſouuent triſtes & languiſſans, quelquefois ils ſe tournent pitoya-

blement vers le Ciel ou vers ceux qui sont presens. Et ces effets viennent des mesmes causes que nous auons examinées cy-deuant.

On pleure

Toutes deux font aussi *pleurer*. Mais il il y a cette difference ; qu'il n'y a presque que les femmes & les enfans qui iettent des larmes dans la Douleur ; AU lieu que dans la Tristesse, toutes sortes de personnes de quelque aage ou sexe qu'elles soient sont capables de pleurer, comme nous dirons au Chapitre des Larmes.

La veuë est égarée.

La veuë hagarde & esgarée vient du Desespoir & de l'Inquietude que la violance du mal excite dans l'Ame. Car pour se tirer du peril où elle se trouue, elle fait quelquefois de si grands eslans, qu'elle se iette comme hors d'elle-mesme, & passe ainsi en vne espece de Fureur qui luy oste l'vsage de la Raison ; EN sorte qu'vn homme paroist tout hors de soy : *Il peste, il blaspheme, il souhaitte la mort, il se la donne quelquefois*. En cét estat, sa veuë est hagarde & esgarée, l'Ame ne pouuant dans le

transſport où ell'eſt, arreſter les yeux ny regler leurs mouuemens. Mais l'*Inquietude* qui accompagne ordinarement la Douleur, contribuë auſſi à cét effet, & le peut meſme produire toute ſeule. Elle vient en partie de l'agitation des eſprits qui ſont irritez & qui ſollicitent continuellement les membres à ſe mouuoir; en partie auſſi de ce que l'on ne trouue point de ſituation ny de poſture qui ſoulage le mal que l'on ſent. C'eſt pourquoy *on ſe tourne, on ſe plie en cent façons, on ſe leue, on s'aſſied en meſme temps, on va, on vient, on court*; mais auec tous ces mouuemens differens, la Douleur ne change point de force ny de place.

On preſſe la partie malade.

On porte auſſi les mains ſur la partie malade, pour la deffendre & pour la ſecourir. Souuent *on la preſſe* & il arriue quelquefois qu'on la ſoulage par là, ſoit qu'on repouſſe ainſi la cauſe du mal en d'autres lieux, ſoit qu'on diminuë la tenſion douloureuſe qui ſe fait dans les parties interieures, en preſſant les exterieures, com-

me dans les douleurs de teſte quand on preſſe le front.

La partie bleſſee s'enfle, deuient rouge & chaude.

L'Enfleure, la Rougeur, la Chaleur y ſuruiennent, parce que les eſprits y accourent qui portent le ſang & la chaleur auec eux, pour la raiſon que nous auons dite.

Ell'eſt plus ſenſible.

Le ſentiment meſme s'y rend plus exquis à cauſe que la vertu ſenſitiue y deſcend plus abondamment pour luy faire remarquer pluſtoſt & plus exactement ce qui luy peut nuire dans la foibleſſe où ell'eſt.

Ell'eſt meſme en plus mauuais eſtat quand elle n'a pas ces accidens-là, parce que c'eſt vne marque que la faculté naturelle l'abandonne, & qu'elle n'eſt pas en pouuoir de la ſecourir ny d'attaquer le mal.

La Douleur attire les humeurs ſur elle.

Enfin s'il y a de mauuaiſes humeurs dans le corps, elles ſe iettent ſur elle, on dit meſme que c'eſt *la Douleur qui les y attire.* Mais ces façons de parler ſont populaires, & n'expriment point la nature de ce mouuement: Car en ces rencontres, les humeurs ne ſe iettent pas ſur les parties, & la Douleur ny quelqu'autre choſe que ce ſoit ne

les

les y peuuent attirer, comme nous auons monſtré cy-deuant. C'eſt la nature qui les y pouſſe, ſoit par la vertu expulſiue des parties qui ſe deſchargent, ſoit par le moyen des eſprits qui portent & conduiſent les humeurs. C'eſt donc par eux que la Nature enuoye aux lieux où l'on ſent la Douleur, les ſucs les plus malings qui ſoient dans les veines, comme autant d'armes offenſiues dont elle ſe veut ſeruir pour combattre le mal; De la meſme maniere que dans la Colere elle porte le venin aux dents des animaux pour deſtruire ce qui les offenſe: Ce que nous auons amplement expliqué dans la troiſiéme partie de ce Chapitre. Mais ces humeurs-là reſſemblent aux troupes mal diſciplinées que l'on enuoye pour deffendre vne Prouince, qui y font plus de deſordres que les ennemis meſmes. Car par leur acrimonie, elles augmentent la Douleur & cauſent quelquefois des conuulſions, & par leur quantité elles accablent ſouuent la partie malade & y eſteignent la chaleur naturelle, d'où vient la Gangraine. Que ſi la Douleur continuë

long-temps, elles en alterent le temperament, & corrompent le ſang qui y coule. De ſorte que n'ayant plus d'aliment propre pour ſe nourrir, ny la force de corriger les deffauts qui s'y trouuent, elle s'amaigriſt & ſe deſſeiche, & perd à la fin le mouuement.

Pourquoy on ſe plaint des doigts qui ont eſté couppez.

Mais il ne faut pas oublier à examiner icy deux choſes qui donnent de la peine à la Medecine: L'vne comment il ſe peut faire *que la Douleur ſe ſente dauantage où la partie n'eſt point bleſſée, qu'au lieu où le mal eſt effectiuement, qui quelquefois ne la ſent point du tout.* L'autre, *pourquoy ceux à qui on a couppé les bras ou les iambes, ſe plaignent de la Douleur qu'ils croyent reſſentir aux doigts qu'ils n'ont plus.* Cette derniere n'eſt pas difficile à reſoudre, car c'eſt vn effect de l'Imagination qui eſt accouſtumée à ſentir ces parties, & qui ne s'aduiſe pas de les auoir perduës. C'eſt pourquoy l'endroit coupé faiſant l'extremité du corps, elle s'imagine que la Douleur qu'elle y ſent, eſt aux extremitez qui auoient accouſtumé

d'y eſtre. Et quoy que l'on ſe plaigne tantoſt d'vn doigt & tantoſt de l'autre, il n'eſt point de beſoin pour cela de recourir aux diuerſes fibres des nerfs qui eſtoient deſtinez pour porter le ſentiment à ces parties. Car cette diuerſité ne vient que des differens endroits où le membre mutilé ſent la douleur, leſquels eſtant à droit où à gauche font imaginer que le mal eſt aux doigts qui reſpondent à cette ſituation. En effet apres quelque temps l'imagination ſe detrompe & iuge veritablement du lieu ou l'on ſent la douleur ; ce qui n'arriueroit pas ſi cela dependoit des nerfs qui demeurent malades apres que cette phantaiſie eſt paſſée.

Comment la douleur ſe ſent à la partie qui n'eſt point bleſſée.

Quant à l'autre difficulté ell'eſt bien plus malayſée à reſoudre. Car il n'eſt pas facile de conceuoir comment on puiſſe ſentir du mal dans vne partie ſur laquelle l'objet de la douleur n'a fait aucune impreſſion : Et s'il eſt vray ce que les Maiſtres de la Medecine aſſeurent, que le ſiege de la douleur l'eſt auſſi du mal qui la fait naiſtre ; comment il ſe peut faire que contre cette ma-

xime, la cause soit dans la partie blessée & la douleur en celle qui ne l'est pas. Car non seulement il y a des parties qui communiquent la douleur qu'elles ont à d'autres qui sont esloignées ; quelquefois auec plus de violance qu'elles n'en souffrent, comme dans quelques sciatiques où la douleur est plus sensible aux cuisses & aux jambes qu'au lieu veritable de la maladie ; Souuent aussi sans que celles qui sont entredeux s'en ressentent, comme quand la douleur de la pleuresie se sent aux clauicules, ou quand on a mal à la teste dans les douleurs des jointures & de l'estomac, quoy que toutes les parties qui sont entredeux en soient exemptes. Mais il y en a encore qui ont en soy toute la cause de la douleur sans la sentir, & qui en laissent tout le sentiment à celles qui semblent n'en auoir point souffert l'impression, comme quand la tumeur du foye ne fait douleur qu'à la clauicule & au derriere des espaules ; & quand la vessie ne sent qu'à l'extremité de son canal l'vlcere ou la pierre qui est en son fonds.

Ie ſçay les diuerſes opinions qu'on a euës là deſſus, & qu'il y en a qui rapportent quelques-vnes de ces communications aux parties nerueuſes qui ſe reſpandent d'vn endroit à l'autre: Qu'il y en a d'autres qui la tirent de l'vnité de l'ame qui eſtant vne en tous les membres fait part du ſentiment que le mal cauſe en l'vn à vn autre qui en eſt exempt; ET qu'enfin il s'en eſt trouué qui ont dit que l'image & l'eſpece que l'imagination ſe forme de la douleur d'vne partie, eſt capable de l'exciter en vne autre. Mais il eſt aisé à iuger que toutes ces opinions ne ſe peuuent ſouſtenir, & que ſi les raiſons en eſtoient veritables il s'enſuiuroit que l'on ne pourroit iamais auoir de douleur conſiderable en vn endroit qu'elle ne ſe communicaſt à toutes les parties du corps.

Pour ſe tirer d'vn pas ſi difficile, il faut remarquer qu'en general il y a trois cauſes de la Douleur corporelle, la Solution de continuité, l'Intemperie, & la Tenſion: Car quoy qu'on ait reduit celle-cy à la ſolution de continuité, & qu'il ſoit vray que

quand ell'eſt violente, il y a quelques fibres de la partie tenduë qui ſe déchirent & ſe rompent: Neantmoins il eſt certain que ſans cette rupture elle ne laiſſe pas d'eſtre douloureuſe, comme eſtant contraire à la conſtitution naturelle des parties. Et de fait il n'eſt pas croyable, que les grandes coliques ceſſaſſent quelquefois ſi toſt comme elles font, ſans laiſſer aucun ſentiment de Douleur, ſi elles auoient déchiré quelques fibres des inteſtins qui en ont eſté trauaillez. Cela preſupposé, il eſt facile d'expliquer comment la Douleur qui vient de l'Intemperie & de la Tenſion ſe communique aux parties éloignées; parce que l'Intemperie eſt vne qualité qui ſe reſpand ſucceſſiuement de tous coſtez; Et que la Tenſion eſt vn mouuement qui occupe ordinairement la partie en toute ſon eſtenduë. Mais parce qu'il y a des parties qui ſont plus ſenſibles que les autres, il arriue ſouuent que l'intemperie en ſe reſpandant, ſaiſit ces parties-là & y cauſe vne plus grande Douleur que dans la ſource du mal. C'eſt ainſi que les inflammations des viſceres ne ſont dou-

loureuſes que lors qu'elles ont atteint la membrane qui les couure. La meſme choſe ſe fait dans la Tenſion, & d'ordinaire elle cauſe plus de Douleur à l'extremité qu'au commencement ou au milieu de la partie; parce que le mouuement y eſt plus violent : dautant qu'il n'y a plus rien qui cede quand il eſt à l'extremité, & que toute ſa force ſe reünit là ne pouuant aller plus loin. C'eſt ainſi que les tumeurs du foye ſe font ſentir à la clauicule & aux eſpaules à cauſe qu'elles eſtendent les fibres des membranes qui l'attachent à ces endroits; C'eſt ainſi que la pierre ou quelque humeur acre venant à irriter les vlceres de la veſſie, ſes fibres ſe reſſerrent & font vne tenſion douloureuſe au lieu où elles aboutiſſent.

On ne ſe peut pas ſatisfaire ſi facilement touchant la Solution de continuité qui ne ſe répand pas comme l'intemperie & le mouuement. Et la difficulté eſt principalement pour celle qui eſt fraiſchement faite : Car pour les autres, où la tumeur & l'inflammation ſont ſuruenuës, on voit bien que ces accidens-là ſe peuuent reſpandre

bien loin, & porter aux parties voisines & à celles mesme qui sont assez éloignées, la cause de la Douleur que l'on y sent. Mais pour celle qui vient d'estre faite, comme seroit par exemple vne Playe qui ne cause pas seulement de la Douleur aux superficies que la diuision a produites, mais encore aux parties qui les enuironnent: Il n'est pas aisé de dire comment la Douleur s'estend iusques à elles, puisqu'elles ne sont pas diuisées, & que l'on suppose qu'il n'y a point d'autre cause de la Douleur que la diuision; n'estant pas vray-semblable que l'intemperie qui demande beaucoup de temps pour s'introduire, y puisse estre desia. Puisque la diuision n'est donc autre chose que les parties diuisées, & que ces parties ne se peuuent communiquer, comment est-ce que la Douleur qu'elles ont se communique-t-elle aux autres?

Il faut donc dire que cette supposition est faulse, & qu'il est veritable qu'il n'y a point de Solution de continuité qui ne soit accompagnée de quelque intemperie & de quelque tension, & que c'est par elles que

la Douleur ſe communique d'abord aux parties voiſines. Car ſans parler de la contuſion ſecrete qui ſe fait en toute diuiſion, il eſt certain que les fibres des parties diuiſées ſe retirent incontinant, d'ou vient que les levres d'vne playe s'eſloignent l'vne de l'autre, & s'il s'y rencontre des nerfs, il s'y fait conuulſion. C'eſt pourquoy quand les levres des playes deuiennent lâches & molles, c'eſt à dire quand il n'y a plus de contraction des fibres ; on n'y ſent plus de Douleur ; et la contraction ne ſe fait point ſans tenſion, comme il eſt aisé à juger. D'ailleurs les parties diuisées s'alterent à la rencontre de l'air qu'elles n'auoient point accouſtumé de ſentir , & ce changement eſt ſi puiſſant en quelques vnes , qu'il eſt capable de les corrompre. De ſorte qu'il ne faut pas s'eſtonner ſi la Douleur que l'on ſent d'abord aux playes ſe reſpand aux parties voiſines , parce qu'elles ſe reſſentent de l'intemperie & de la tenſion qui s'y fait. Apres cela quand la faculté naturelle s'eſt ſoûleuée, & qu'ell'a enuoyé les eſprits & le ſang à la partie malade pour la fortifier,

& des humeurs malignes, pour destruire le mal qui y est, comme nous auons dit cy-deuant; Alors la douleur se communique aux parties les plus esloignées, parce que l'intemperie est plus grande à cause de la chaleur que les esprits & les humeurs acres y apportent; & que la tension est plus forte à cause de la tumeur qu'ils y font, qui estend dauantage les fibres. Il arriue mesme souuent que ces humeurs malignes se respandent en diuers endroits fort esloignez du premier mal & y causent de la Douleur. Et sans doute celle de la Sciatique qui se communique aux iambes vient de l'espanchement de l'humeur qui s'y fait: Car Hippocrate ne la rapporte pas comme on fait communement aux nerfs & aux tendons qui respondent à la iointure; Mais au sang corrompu qui coule par les veines en ces parties-là, & qui les mord & les picque par son acrimonie.

Ce sont-là les moyens par lesquels la Douleur a de coustume de se respandre aux parties qui ont quelque societé & proximité entr'elles. Car pour les autres qui

ſont tout à fait ſeparées du lieu où eſt le principal ſiege de la Douleur, la communication qu'elles en ont vient du tranſport des humeurs, des vapeurs & autres matieres qui s'y fait ſans que la partie bleſsée y concoure. Ainſi quand la Douleur de teſte ſuruient aux Douleurs des iointures comme Auicenne a obſerué, il ne faut pas la rapporter comme luy à cette eſpece imaginaire qu'il s'eſt figurée; ce ſont les vapeurs qui ſe ſont eſleuées à la teſte par l'agitation des humeurs que la violence de la premiere Douleur a cauſée. Car puiſque cette violence peut exciter la fievre & les ſyncopes, & qu'alors la faculté naturelle s'irrite & remuë toute la maſſe du ſang, il ne faut pas douter que s'il ſe rencontre des impuretez dans le corps, elle ne les agite; & que de cette agitation il ne s'engendre quantité de vapeurs malignes qui montent au cerueau, où elles cauſent la Douleur, ſans que les parties par où elles paſſent s'en reſſentent; ſoit parce qu'elles n'ont pas beaucoup de ſentiment, ſoit parce que les vapeurs n'y font pas ſeiour &

qu'elles ne s'y amassent pas comm'elles font dans la teste.

Pourquoy la douleur d'vne partie trouble toute l'Ame.

Il y a encore icy vne chose à considerer sur la Douleur des parties, à sçauoir *qu'encore qu'il n'y ayt qu'vn petit endroit qui sente le mal, neantmoins tout l'animal en est troublé*, comme si la Douleur s'estoit respanduë dans l'Ame toute entiere. Mais quand on se souuiendra de ce que nous auons dit tant de fois, que la Douleur est vn mouuement de l'appetit, & que l'appetit est vne puissance generale qui agite toute l'ame & qui gouuerne tout le corps, on n'aura pas de peine à conceuoir pourquoy l'emotion de la douleur se communique à l'animal tout entier. Car pour ce qui est du sentiment que la cause du mal excite, il est borné à la partie blessée, parce que c'est là où ell'a fait son impression. Et c'est là aussi où la Douleur est plus grande, non seulement parce que l'alteration qui est le veritable mal, y est effectiuement; au lieu qu'il n'est dans dans l'Ame que par l'espece & l'image qu'elle s'en est formée; mais enco-

re parce que de trois choſes qui concourent enſemble pour rendre cette Paſſion complete, à ſçauoir le ſentiment, le mouuement de l'Appetit, & le jugement de l'Imagination; il n'y a que les deux dernieres qui ſe trouuent dans cette douleur generale de l'Ame, & que toutes les trois ſont reünies en celle qui ſe ſent à la partie bleſſée. Auſſi peut-on dire qu'ell'eſt la ſource où boüillonne la Douleur, & que ce qui s'en ſent ailleurs n'en eſt que l'eſcoulement & l'inondation.

La Douleur & la Triſteſſe *abbattent & ruinent les forces*, mais celle-cy le fait peu à peu, & l'autre le fait promptement: Car la Triſteſſe les conſume & la Douleur les diſſipe: parce que la Triſteſſe étouffe la faculté vitale & l'empeſche de produire autant d'eſprits qu'il eſt neceſſaire pour la perfection des fonctions de la vie; & comme ils diminuent touſiours peu à peu, le corps s'affoiblit auſſi à proportion. Mais la Douleur irrite cette faculté & luy fait pouſſer les eſprits auec tant de violence & *La Douleur abbat les forces.*

en ſi grande quantité, qu'elle ne peut ny les r'appeller ny les reparer : D'où vient qu'ils ſe perdent & cauſent des deffaillances & des ſyncopes, comme nous auons dit, ou laiſſent dans les parties vne langueur pareille à celle qui ſuccede aux grands trauaux & aux violens exercices. Il y a neantmoins cette difference, que la Foibleſſe que cauſe la Douleur eſt plus longue & plus dangereuſe ; parce qu'elle eſt chagrine & qu'elle ne peut pas ſe releuer ſi toſt que celle qui vient du trauail. La raiſon en eſt que la contraction du cœur qui accompagne touſiours cette Paſſion, & qui s'eſt meſme augmentée par la laſſitude de la faculté naturelle, empeſche la reparation des eſprits, comme nous auons dit, & rend la foibleſſe chagrine, plus longue & plus perilleuſe. Au lieu que la foibleſſe qui vient du trauail eſt tranquille & n'a rien qui s'oppoſe à la generation des eſprits qui peuuent releuer promptement les forces abbatuëes. Mais quelle qu'elle puiſſe eſtre, ſi elle dure long-temps, ell'abbrege & accourcit la vie, puiſqu'ell'en deſtruit les fonde-

mens, comme il eſt aisé à juger.

Le Pouls de la Douleur eſt grand, vehement, frequent & viſte, à cauſe de l'irritation de la faculté vitale qui augmente la chaleur du cœur, qui agite les eſprits & qui fait effort pour en produire de nouueaux. C'eſt pourquoy elle fait faire de plus grands & de plus prompts mouuemens au cœur, tant pour allumer la chaleur naturelle & exciter les eſprits, que pour attirer plus d'air & pour chaſſer les fumées qui ſont alors plus abondantes qu'elles n'eſtoient auparauant. Mais outre cela *le Pouls y eſt dur*, parce que la ſubſtance du cœur & des arteres ſe reſſerre & s'affermit pendant que leurs cauitez s'ouurent & s'eſlargiſſent. Car comme la Douleur conſiſte dans la contraction de l'Appetit ſenſitif & dans le ſouleuement de l'Appetit naturel, l'Ame dilate les cauitez du cœur & des arteres pour ſatisfaire au mouuement de la faculté naturelle, & en reſſerre la ſubſtance, pour ſeconder la contraction que ſouffre la ſenſitiue comme nous auons dit cy-deuant.

Quel eſt le Pouls de la Douleur.

Que la Douleur oſte le ſentiment de tous les biens; qu'ell'en rende la jouyſſance importune; qu'elle rende la vie chagrine & ennuyeuſe; qu'elle faſſe hayr les compagnies & les autres diuertiſſemens; qu'elle oſte l'appetit & le ſommeil; ce ſont des effets qu'ell'a communs auec la Triſteſſe, dont nous auons deſia parlé aux diſcours precedens: et nous n'auons rien à y adiouſter ſinon que la Douleur fait tout cela plus puiſſamment que la Triſteſſe, parce que l'Ame y eſt plus allarmée & qu'ell'a vn plus dangereux ennemy qui la preſſe, comme nous auons dit ailleurs. De ſorte qu'il ne nous reſte plus rien à examiner, que la maniere de s'exprimer dont ſe ſert la Douleur; et la fievre qui luy ſuruient ordinairement.

Pourquoy on s'exprime en termes metaphoriques pour expliquer ſa Douleur.

Pour ce qui eſt du premier qui conſiſte en *ces façons de parler figurées & hyperboliques* qui ſont ordinaires dans la Douleur; on pourroit dire que l'on repreſente les maux que l'on ſouffre par des expreſſions plus fortes afin qu'en les faiſant ainſi paroiſtre

plus

grands, ils donnent dauantage de compassion; parce que ce n'est pas vn petit soulagement que d'estre plaint, tant par l'asseurance que l'on a d'estre aymé de ceux qui nous plaignent, que par l'esperance du secours que l'on en attend. Car puisque le motif secret que la Nature inspire dans la Douleur & dans la Tristesse, est de demander secours, & que c'est pour cela que l'on crie, que l'on gemit, que l'on se plaint; le recit des peines que l'on endure, tend sans doute à la mesme fin. Mais outre cette raison, il y en a vne autre qui est plus physique & qui est tirée de la nature de la Douleur.

Pour la mettre en son iour, il faut se ressouuenir que cette Passion n'a point de differences essentielles qui la puissent diuiser en d'autres especes; parce que la contraction de l'Ame où consiste son essence, ne se fait que d'vne seule maniere : mais que celles qu'on luy donne sont tout à fait accidentelles & estrangeres, & sont prises du suiet, de la cause & des circonstances qui l'accompagnent. Or comme l'essence de la

Douleur est inconnuë & principalement au peuple qui est depositaire & le maistre des paroles, il ne faut pas s'estonner s'il n'a peû trouuer de mots propres pour exprimer sa nature, & s'il a esté contraint d'employer ceux qui sont particuliers aux autres maux & de les appliquer à celuy-cy; lequel estant vn des plus grands qu'on puisse auoir, s'est approprié aussi le nom de ceux que l'on croit les plus fascheux. Et c'est de là que dans les violentes Douleurs on dit souuent *que l'on est mort*, *que l'on se meurt*, *qu'on est à la gesne*, *à la torture*, *dans les tourments* & autres semblables.

Voila pour ce qui regarde la façon de parler de la nature de la Douleur. Quant à ses differences comm'elles sont en plus grand nombre, il y a aussi plus de diuersité dans les expressions dont on se sert: On peut neantmoins les ranger en deux ordres. Car les vnes marquent la nature & la qualité des causes qui produisent la Douleur: Les autres expriment la maniere dont elles agissent. Generalement parlant, les premieres se font par des termes propres &

qui conuiennent à la nature & à la qualité des causes. C'est ainsi que l'on dit que l'on sent *vne Douleur aiguë, picquante, tranchante*, & ainsi des autres differences que nous auons marquées cy-deuant; parce qu'il est vray qu'il y a des choses qui percent, qui picquent, qui tranchent, &c. Mais pour celles qui designent la maniere dont les causes agissent, pour l'ordinaire elles sont metaphoriques & ne se rapportent à l'espece de la Douleur qu'indirectement & par des comparaisons qui la representent souuent plus grande qu'elle n'est. C'est ainsi que l'on dit que *l'on se sent deschirer, tenailler, briser, rompre les membres, &c.* où il est certain qu'il ne se fait rien de tout cela : quoy qu'on pretende faire connoître par ces termes figurez la maniere dont l'alteration se fait dans les parties, & la grandeur de la Douleur qu'ell'y cause. La raison de cela vient de la difficulté qu'il y a à faire bien conceuoir aux autres le sentiment que l'on a de ces choses-là : Car outre qu'il n'y a point des termes propres pour l'exprimer; le mal que l'on sent ne

touche point ou fort peu, celuy à qui on le raconte. C'est pourquoy pour le luy faire cõprendre, il faut le faire ressouuenir de celuy qu'il peut auoir resseti, ou dont il a d'ailleurs quelque connoissance, & se seruir par consequent de ces termes figurez que nous venons de marquer, qui luy representent la peine où l'on est par celle qu'il a soufferte ou qu'il croit estre fort grande. Elle n'est pas à la verité tousiours aussi violente qu'ils la font paroistre; mais si on en croit le malade, elle l'est encore dauantage, parce que le mal present semble tousiours extreme à celuy qui le souffre, & quelque souuenir que l'on ayt de la violence d'vne Douleur passée, elle n'égale iamais celle que l'on sent, quoy qu'elle soit beaucoup moindre.

Ie ne sçay si on pourroit adiouster icy vne chose qui semblera ridicule quoy qu'elle soit fort remarquable, à sçauoir que dans toutes les langues la lettre L, se trouue presque en tous les mots qui expriment la nature & les effets de la Douleur Car dans la Latine il y a *doleo*, *lugeo*, *plan-*

go, fleo, ploro, lamentor, eiulo, lacrymor, &c dans la Grecque ἀλγέω, λυπέω, κλαίω, ἰαλέμος, &c. il y en a encore dauantage dans l'Hebraïque & dans la Tudeſque & par conſequent dans les autres qui ſont deriuées de ces langues matrices. Or comme il n'y a pas d'apparence que le ſeul hazard ayt fait entrer cette lettre en tant de mots qui ſe rapportent à vne meſme choſe, on pourroit dire à mon aduis que cela eſt venu de ce que la pluſ-part des mots & principalement ceux qui deſignent les Paſſions, ont eſté formés conformement aux mouuemens dont l'Ame eſt agitée; parce que l'Ame faiſant mouuoir les organes conformement à l'eſtat où elle ſe trouue, elle donne à la voix de differentes prononciations qui expriment & repreſentent en quelque ſorte les ſentimens qu'ell'a & les agitations qu'elle ſouffre. Comme la Douleur eſt donc vne Paſſion où l'Ame ſe ſent foible & lâche, & où le cœur s'attendrit, il faut pour repreſenter ces diſpoſitions, que dans les mots dont elle ſe ſert, elle y employe des voix dont la prononciation ſoit molle &

lâche; ET comme les Larmes & les Plaintes sont les principaux & les plus ordinaires effets de cette Passion, ces lettres doiuent estre du rang de celles qu'on appelle *Liquides*, où la voix n'est pas étouffée soubs les organes comme sont les lettres muettes, mais qui s'eschappe dans les destours qu'elle prend & qui a vn cours ondoyant comme l'eau qui se respand d'vn costé & d'autre, quand ell'est arrestée. Or de toutes les liquides il n'y en a point dont la prononciation soit plus foible & plus molle & qui represente mieux le cours des Larmes & des Plaintes que celle dont est question. En effet, ceux qui ont la langue trop humide comme les enfans & ceux qui sont yvres, changent tousiours l'R qui est la plus forte de toutes les consones en L, & le psellisme qui est le nom que la Medecine a donné à ce deffaut n'arriue que par la foiblesse des muscles de la langue. D'ailleurs si on considere que la prononciation de cette lettre se fait quand la voix qui est arrestée par l'extremité de la langue en frappant mollement le palais, se

reſpand dans les cauitez des jouës, où elle flotte & ondoye comme l'eau qui eſt agitée; on verra bien que de toutes les conſones il n'y en a point qui repreſente mieux le cours des Larmes & des Gemiſſemens, & qu'enfin c'eſt la plus foible & la plus coulante de toutes.

La Fievre ſuruient à la Douleur, non pas en tant que Douleur; car outre que la Douleur deuance la Fievre de beaucoup de temps; il y a de tres-grandes douleurs, & celles meſmes qui au rapport de Pline ont paſſé dans tous les ſiecles pour les plus violentes, à ſçauoir la Douleur de teſte, d'eſtomach & de la grauelle, qui ſont ordinairement ſans fievre. Elle ſuruient donc à la cauſe de la Douleur & particulierement à l'Intemperie & à la Solution de continuité. Car quoy que la Tenſion produiſe d'auſſi viues & d'auſſi fortes Douleurs, qu'elles, comme il arriue dans les coliquesnephritiques & venteuſes, neantmoins elle n'a pas accouſtumé d'exciter la Fie-vre.

La Douleur cauſe la Fievre.

Pour trouuer la raiſon de cette difference, il faut premierement conſiderer que la Fievre ne paroiſt que long-temps apres que l'Intemperie & la Solution de continuité ſont faites, & que la Douleur s'en eſt enſuiuie; parce que la Fievre eſt vn mouuement de la faculté naturelle qui eſt irritée, comme nous allons monſtrer; Et que cette faculté ne ſe meut & ne ſe ſoûleue contre le mal que quelque temps apres qu'on le reſſent. Or comme l'Intemperie & la Solution de continuité deſtruiſent tout à fait la conſtitution naturelle des parties, & que la Tenſion n'eſt qu'vn acheminement & vne diſpoſition à la Solution de continuité; cela eſt cauſe que la Nature ne s'allarme pas tant de celle-cy, & ne fait pas de ſi grands efforts contr'elle que contre les autres. C'eſt pourquoy ell'y excite rarement la Fievre; Au lieu que dans les deux premieres, ſi peu conſiderables qu'elles ſoient par leur grandeur ou par la nobleſſe de la partie qui les ſouffre, elle ne manque preſque iamais de l'allumer & de la rendre ſouuent tres-violente.

L'ordre qu'elle tient donc en ces rencontres, c'est qu'apres que la connoissance de ces deux maux est descenduë iusqu'à elle, ell'enuoye des esprits à la partie blessee pour la fortifier & pour chasser l'ennemy : Et si le desordre est si grand que ce secours ne suffise pas pour le dissiper, elle fait son dernier effort & ramasse toute la chaleur naturelle dans le cœur, elle l'irrite & la rend mesme plus forte & puis elle la respand par tout le corps ; Et c'est ce que nous appellons la Fievre, qui est vne maladie si on regarde les fascheux accidens qui l'accompagnent ; Et vn remede si on considere le dessein & la fin que la Nature se propose.

Ce que c'est que la Fievre, & comment elle se forme.

NOvs voila engagez à parler de la nature de la Fievre, puisque nous auons promis de monstrer que ce n'est qu'vn mouuement de la faculté naturelle. Et certainemẽt il n'y a point de lieu où nous puissions plus raisonablement nous acquitter de cette pro-

messe que celuy-cy : Car quoy que nous ayons desia touché à cette matiere au Chapitre de la Hardiesse, & que nous ayons ietté les fondemens de cette opinion en diuers endroits de cét Ouurage ; il est certain que l'examen en appartient particulierement à cette Passion, puisqu'il n'y en a point qui excite si souuent la Fievre que la Douleur : Et que si nous perdons cette occasion, nous n'en pourrons peut-estre iamais trouuer de plus fauorable pour découurir vne verité si necessaire à nostre dessein ; si importante à la vie des hommes & si vtile à la Medecine. Il ne faut pas pourtant que le Lecteur attende de nous que nous l'allions ietter dans les longues & fascheuses difficultez dont les Autheurs ont embarrassé cette matiere, vne seule decidera la question.

Apres auoir donc presupposé comme vne chose constante & connuë de tout le monde que la Fievre est vne chaleur excessiue & extraordinaire, qui s'allume dans le cœur & qui se respand par tout le corps, & qui mesme, si l'on veut, blesse les actions

de la vie. Il eſt queſtion de ſçauoir ſi cét excez de chaleur eſt produit par quelque feu eſtranger ou ſi la Nature le peut produire elle-meſme.

L'opinion commune veut qu'il ſe faſſe par vne cauſe eſtrangere qui ayt la vertu d'eſchauffer, & quoy qu'ell'en compte de cinq ſortes qui ont ce pouuoir-là; elle dit neantmoins que la principale & la plus ordinaire c'eſt la Pourriture; Et que les vapeurs qui s'éleuent des humeurs qui ſe corrompent & ſe pourriſſent venant à monter au cœur l'eſchauffent & l'enflamment, & cauſent en ſuite toutes les fievres dont nous ſommes ordinairement attaquez. Car hors les fievres hectiques, les ephemeres & quelques vnes que l'Eſcole appelle ſynoques qui ſont tres-rares, toutes les autres viennent comme l'on dit, de la Pourriture.

La Pourriture n'eſt point cauſe de la Fievre.

Mais il y a bien des choſes à dire contre cette hypotheſe. Premierement, il faudroit que la vapeur qui eſchauffe le cœur fuſt non ſeulement plus chaude que luy, mais encore qu'ell'euſt autant de chaleur qu'en a tout le corps dans la plus grande

ardeur de la fievre, puisque c'est d'elle que vient toute cette chaleur estrangere, si la supposition est vraye. Or il n'est pas vraysemblable que l'humeur qui se pourrit & dont la vapeur est si chaude, peust estre en vn endroit du corps sans se faire ressentir durant la Fievre, & auant mesme qu'elle se soit allumée: Car il n'y a pas d'apparence qu'elle n'acquiere cette grande chaleur qu'au moment qu'elle exhale ses vapeurs au cœur, il faut qu'elle l'ait euë auparauant & dés le temps qu'ell'a commencé à se pourrir. Cependant on n'a iamais remarqué aucune partie du corps où l'on ayt ressenti la chaleur des humeurs qui se pourrissent & qui ont allumé les Fievres que l'on appelle Essentielles.

Mais si ce que Galien a dit est veritable, qu'il ne se peut rien former dans le corps qui soit si chaud que le cœur, & que l'experience mesme nous ayt appris qu'il n'y a point de tumeurs exterieures quelques enflammées qu'elles soient qui ayent tant de chaleur que luy; comment se peut-il faire que la vapeur qui sort de ces tumeurs ou

de quelqu'autre pourriture qui ſe ſoit faite dans le corps, eſchauffe vne partie qui eſt plus chaude qu'elle.

Apres tout, la Pourriture ne ſe fait que par vne chaleur moderée & les choſes qui ſe pourriſſent n'en peuuent ſouffrir d'autre: Car ſi ell'eſtoit plus grande, elle diſſiperoit trop toſt l'humidité & empeſcheroit la putrefaction: C'eſt pourquoy l'ardeur de la Fievre ne peut venir de la Pourriture & ne ſçauroit compatir long-temps auec elle. On a beau apporter l'exemple du fiems qui s'eſchauffe en ſe pourriſſant: car outre que cette chaleur n'égale ou du moins ne ſurpaſſe pas celle du cœur, elle ne vient pas de la Pourriture non plus que celle des herbes & des fleurs qui sõt entaſſées & preſſées; mais des ſels vegetaux & volatils qui s'exhalent & qui ſont arreſtez. Car le fiems qui n'eſt point entaſſé ne s'eſchauffe point quoy qu'il ſe pourriſſe, & meſme il n'y a guere que celuy des cheuaux qui mangent de l'orge ou de l'auoine qui s'eſchauffe ainſi, tous les autres pourriſſent ſans prendre aucune chaleur qui ſoit conſiderable.

Mais quoy! les humeurs pourries ſont chaudes & on les ſent telles au toucher: il eſt vray, mais c'eſt à cauſe des eſprits qui ſont meſlez auec elles: Car ſi elles l'eſtoient d'elles-meſmes, elles paroiſtroient toûjours chaudes en quelque eſtat qu'elles fuſſent comme l'eau qui eſt eſchauffée. Cependant le corps d'vn homme qui vient de mourir d'vne Fievre ardente, qui eſt tout plein de bile corrompuë & qui marque par ſa puanteur quel eſt l'excez de la pourriture, bien loin d'eſtre chaud, eſt froid au toucher.

D'ailleurs, n'y a t-il pas des maladies où les humeurs ſont corrompuës ſans qu'il y ayt de Fievre? au contraire, n'y a-t-il pas des Fievres tres-violentes ſans aucune marque de pourriture? En effet, la Fievre ne s'allume iamais dans toutes les eſpeces de Ladrerie. Comment eſt-il poſſible qu'vne ſi grande corruption, qui eſt reſpanduë dans toutes les veines & qui gaſte meſme la ſubſtance du foye, n'exhale point de vapeurs au cœur qui ſoient capables d'y exciter la Fievre? Comment ſe peut-il faire qu'il n'en ſorte point de toutes ces humeurs corrom-

puës que la Nature ſepare de la maſſe du ſang & qu'elle tire du fonds des veines pour les ietter ſur le cuir, & qui cauſent tant de puſtules malignes & purulentes dont le corps eſt quelquefois tout couuert ſans que la Fievre y paroiſſe. D'vn autre coſté que ſçauroit-on dire de ces Fievres malignes où il n'y a aucune marque de pourriture, ſinon qu'il y a vne corruption ſecrete & cachée : mais ce n'eſt pas là vne raiſon, c'eſt vne diuination. Et ſi on la fonde ſur l'apparence qu'il y a que puiſque la Pourriture eſt la cauſe des autres Fievres, elle le doit eſtre auſſi de celles-cy ; on pourra dire plus vray-ſemblablement, que puiſqu'il y a des Fievres qui ne viennent point de Pourriture, celles-cy où il ne s'en voit aucune marque, peuuent eſtre de ce nombre-là.

D'ailleurs, comment ſe peut-il faire que la bile qui fait les ereſypeles ne cauſe point de Fievre quand ell'eſt dans les veines, mais ſeulement lors qu'ell'en ſort & qu'elle ſe iette ſur quelque partie exterieure ? N'eſtoit elle pas corrompuë auant que de ſor-

tir, puisque la Nature ne la chasse que pour ce suiet? Ne fumoit-elle point auparauant, lors qu'ell'estoit en vn lieu plus chaud & plus ample? N'estoit-elle pas plus proche du cœur pour luy communiquer cette exhalaison maligne qui le doit enflammer?

On en peut dire autant de l'humeur qui cause les accez des Fievres intermittentes; car si elle sort en ce temps-là hors des vaisseaux, comme ils disent, c'est vne merueille qu'elle n'ayt pas excité la Fievre auparauant; puis qu'elle ne sort que parce qu'ell'est corrompuë; Mais c'en est encore vne plus grande qu'elle l'allume & l'entretienne apres qu'ell'est sortie, estant alors en vn lieu moins enfermé, moins chaud & plus esloigné du cœur.

Ie voudrois bien demander pourquoy les Fievres sont plus grandes dans les iours critiques & dans la vigueur & l'estat des maladies? est-ce que la Pourriture y est plus grande? cependant ce n est pas elle qui fait les Crises, c'est la Nature toute seule. Et dans la vigueur des maladies qui se doiuent guerir, les humeurs ne sont pas si corrom-

puës

puës, puiſqu'elles ſont corrigées par la coction que la chaleur naturelle en a faite. Pourquoy enfin il ſe trouue des Fievres qui ceſſent tout à coup, lors que le malade eſt en plus mauuais eſtat, & que la meſme Pourriture qui les y auoit cauſées y eſt encore, & y eſt meſme vray-ſemblablement plus grande.

Il y a cent autres raiſons que l'on pourroit apporter pour deſtruire cette opinion; mais celles-cy ſuffiſent pour conclurre que la Pourriture ne produit point effectiuement la Fievre, & que ce n'en eſt que l'occaſion non plus que les autres cauſes que l'on en a données. Car quand la Nature ſçait que les humeurs ſont alterées ou corrompuës, ou que les parties ſont diuisées, ou qu'il y a quelque autre deſordre conſiderable dans le corps, elle ſe ſoûleue & fait effort pour le corriger ou pour le chaſſer.

La Colere eſt vne ſorte de fievre.

Certainement qui conſiderera bien ce qui ſe paſſe dans la Colere où l'Ame irrite & augmente la chaleur du cœur, où ell'agite & ſoûleue tous les eſprits & toutes les

humeurs qui ſont dans les veines, iugera ſans doute que c'eſt vne ſorte de Fievre, ou du moins que c'en eſt vne image tres-parfaite. Car outre que le meſme trouble de l'Ame, la meſme tempeſte des eſprits, les meſmes changemens de couleur, de pouls, de reſpiration, la meſme ardeur & la meſme inquietude ſe trouuent également en l'vne & en l'autre. Il eſt certain que ce que l'iniure eſt à l'égard de la Colere, l'alteration du corps l'eſt à l'égard de la Fievre; c'eſt à dire que comme l'iniure n'eſchauffe point le cœur, qu'elle n'agite point les eſprits, qu'en vn mot, elle n'eſt que l'occaſion & le motif de la colere; l'alteration du corps n'en fait pas dauantage dans la Fievre & n'en eſt que l'occaſion & la cauſe motiue. De ſorte que s'il eſt veritable que c'eſt l'Ame ſeule qui excite la Colere, & qu'elle ne l'excite que parce qu'elle ſent l'iniure & qu'elle la veut repouſſer, il s'enſuit qu'il n'y a qu'elle auſſi qui allume la Fievre, & qu'elle ne l'allume que parce qu'elle ſent l'alteration du corps, & qu'elle la veut diſſiper. Mais parce que la Colere

ſe forme dans la partie ſenſitiue, & que la Fievre ſe fait dans la naturelle, on peut dire que la Colere eſt la Fievre de l'appetit ſenſitif & que la Fievre eſt la colere de l'appetit naturel. Mais auant que de propoſer les Obſeruations particulieres qui peuuent confirmer ces veritez, il faut bien eſtablir le Principe que nous venons d'auancer.

Quelque connoiſſance que les choſes viuantes puiſſent auoir, elle n'eſt deſtinée que pour pourſuiure le bien qui leur eſt propre, & pour fuir le mal qui les peut deſtruire. Et dautant que pour pourſuiure & pour fuir il faut ſe mouuoir; il a fallu qu'en tous les diuers ordres de l'Ame, il y ait eu vne partie connoiſſante & vne partie mobile que l'on nomme appetit. Or comme il y a trois ſortes d'Ame, l'Intellectuelle, la Senſitiue & la Vegetatiue, chacune a ſa connoiſſance particuliere, chacune a ſon appetit propre. La volonté eſt l'appetit de l'Entendement, l'appetit ſenſitif l'eſt de l'Imagination, & l'appetit naturel l'eſt de l'Ame vegetatiue qui connoiſt à ſa mode

L'appetit eſt cauſe de tous les mouuemens.

les choses qui luy sont bonnes & mauuaises.

Tous ces appetits n'agitent pas seulement l'Ame dont ils sont partie, ils meuuent encore le corps, & ont des organes propres pour cét effet. Les muscles sont les instrumens de la volonté & de l'appetit sensitif; les fibres qui entrent en la composition de toutes les parties, le sont de l'appetit naturel; ET par dessus tout celá les esprits sont les organes generaux qui seruent à tous les trois. Car ils s'agitent dans les mouuemens que cause la faculté naturelle aussi bien que dans les Passions qui se forment dans les plus hautes parties de l'Ame: ET mesme comme les plus agissans d'entr'eux appartiennent à la faculté vitale qui a son siege dans le Cœur & qui est au rang des facultez naturelles, ils suiuent plustost les ordres de l'appetit naturel que ceux des deux autres, comme nous auons dit en la troisiéme partie de ce Discours.

Il n'y a donc aucun mouuement vital qui ne se fasse par quelqu'vn de ces appetits & par les organes qui leur sont propres:

Car non seulement tous les mouuemens volontaires & ceux qui seruent aux actions ordinaires de la vie se font par eux ; mais encore toutes les agitations violentes & extraordinaires comme celles qui se font dans les Passions & dans les maladies. Ouy sans doute, c'est l'appetit naturel qui fait les crises, les contractions inuolontaires des membres, les transports & les euacuations des humeurs, & cent autres symptomes qui se font auec violence : puisque toute la Medecine est d'accord que ce sont des effets de la nature irritée, c'est à dire de l'appetit naturel qui est la seule partie de l'Ame vegetatiue qui peut s'irriter, se mouuoir & faire mouuoir les parties qui sont de son ressort.

Quel est le siege de l'appetit.

Il faudroit encore parler icy du lieu où resident tous ces Appetits ; mais il suffit de dire que leur principale demeure est dans le cœur, parce que c'est le centre de tout le corps & comme la metropole & le siege de l'empire où les ordres & les commandemens qui regardent la conseruation de

tout l'estat se doiuent donner. Cela n'empesche pas pourtant que l'Appetit naturel ne soit respandu par tous les membres, & l'on peut asseurer qu'il y en a vn qui est general & comme le surintendant des autres, & que chaque partie en a vn qui luy est propre, dautant qu'il n'y en a pas vne qui ne connoisse ce qui luy est bon & mauuais, & qui ne se meuue conformement à son inclination sans attendre le secours des autres.

Car il faut remarquer qu'il y a des parties qui gouuernent & qui en ont d'autres sous leur iuridiction, comme le cerueau a les nerfs, le poulmon a ses vaisseaux, le muscle a ses tendons & ses fibres, & ainsi du reste; ET selon qu'elles ont vne plus grande ou plus petite estenduë, l'Appetit a aussi vn plus grand ou plus petit ressort. Quant aux parties qui sont simplement gouuernées, ce sont les particules qui entrent en la composition des autres. Selon cét ordre la faculté naturelle qui est dans les parties gouuernées a soin de les conseruer sans attendre le secours de celles

qui les gouuernent, comme nous auons dit. Mais cela n'empesche pas que celles-cy ne leur inspirent tousiours quelque portion de leur vertu, & qu'elles ne les secourent puissamment, s'il leur arriue quelque desordre considerable. C'est ainsi que l'Appetit naturel qui est dans l'endroit du poulmon qui est vlceré, trauaille de soy-mesme à le guerir; mais tout le poulmon se soûleue pour ayder à la partie malade & excite la toux pour chasser le mal. C'est ainsi que chaque membre resserre ses fibres pour chasser ce qui incommode la moindre de ses parties.

De là il faut conclurre qu'il n'y a pas d'apparence que le cœur, qui est le roy de tout le corps, qui entretient la chaleur naturelle & qui produit à tous momens des esprits pour les luy distribuer: que le cœur dis-ie, n'ait pas la mesme preuoyance pour tous les mẽbres qui sont sous sa direction, & que dans les desordres qui leur suruiennent il n'employe pas pour les dissiper, cette chaleur & ces esprits qui sont ses principaux ministres. Ne les enuoye t-il pas en

Le cœur a soin de tous les membres.

diuers endroits pour des choſes de moindre importance, comme à l'eſtomach pour faire la digeſtion, au cerueau pour mediter? Ne les retire t-il pas dans les entrailles pendant l'hyuer & durant le ſommeil, comme il les reſpand au dehors en eſté & dans la veille. Quoy! il les irrite dans la Hardieſſe & dans la Colere pour vn mal qui n'eſt ſouuent que dans l'opinion & qui ne le regarde point; & il les laiſſera en repos à la preſence d'vn mal qui corrompt effectiuement la conſtitution naturelle du corps, dont il eſt le Prince & le Protecteur. Non non, quand il y a quelque deſordre tant ſoit peu conſiderable en quelque partie, il y enuoye des eſprits du ſang & des humeurs, comme nous auons dit. Et ſi cela ne ſuffit pas, il ramaſſe ſes forces, il retire à ſoy la chaleur & les eſprits qui eſtoient reſpandus d'vn coſté & d'autre, il les augmente meſme par les efforts qu'il fait; Et apres s'eſtre ainſi fortifié, il les fait marcher contre l'ennemy. Mais on peut dire que tout le corps leur ſert de champ de bataille: Car quoy que ce ſecours ſoit
deſtiné

destiné pour la partie malade & que l'action des esprits & de la chaleur naturelle y soient plus forte & plus apparente qu'aux autres: Neantmoins il est impossible que l'ardeur que le cœur s'est donnée ne se communique à tout le corps par les arteres qui y sont respanduës, & qu'elle ne blesse les actions de tous les membres en alterant la temperature qu'ils auoient. Et c'est ce que nous appellons la Fievre, qui comme il est aisé de voir par ces raisons, est vn feu qui est allumé par la Nature mesme pour chasser ou pour consumer les maux qui suruiennent au corps.

Mais il faut appuyer cecy d'experiences & d'obseruations qui leuent le reste des doutes & des preiugez qu'on pourroit auoir sur cette doctrine.

Celle que l'on peut faire tous les iours sur les tumeurs qui arriuent aux parties exterieures est toute seule capable de persuader cette verité. Car quelque amas d'humeurs qui s'y soit fait, quelque mauuaise qualité qu'elles ayent, quelque communi- *1. Obseruation.*

cation qu'elles puissent auoir auec le cœur par le moyen des vaisseaux, elles ne causent la Fievre que lors que la tumeur se meurit & que le pus s'y fait; & quand l'ouurage est acheué, la Fieure cesse auec la violence de la Douleur. Ce qui fait bien voir que c'est la Nature à qui seule appartient de cuire & de rectifier les humeurs, qui a excité la tempeste par les esprits qui sont accourus à la partie, & qui la fait cesser en les renuoyant à leur source. En effet, on ne sçauroit douter que les esprits ne se meslent auec les humeurs qui se cuisent, puisque si l'on ouure les tumeurs auant qu'elles soient meures, la coction en est retardée & empeschée; Et que si l'on fait sortir tout d'vn coup la matiere des grandes tumeurs, on tombe en deffaillance, ce qui ne peut arriuer que par la sortie & par la dissipation des esprits. Or si la Nature agit sur les humeurs qui sont enfermées au dedans des veines, comme elle fait sur celles qui sont aux parties exterieures, selon le sentiment de Galien & de tous les Medecins, ne faudra-t-il pas confesser que puis-

qu'elle ne cause la Fievre que lors qu'elle entreprend la coction de celles-cy, & que cette Fievre est vn pur effet de l'agitation qu'elle se donne, c'est vne necessité que toutes les Fievres où les humeurs sont alterées ou corrompuës soient excitées par la Nature mesme. On a beau dire que l'humeur qui se cuit est pourrie, & que les vapeurs qu'ell'enuoye au cœur y causent la Fievre. Car outre ce que nous auons dit cy-deuant il n'y a pas d'apparence qu'vne si petite portion d'humeur, quelque vice qu'elle puisse auoir dans vne apostume qui sera par exemple au pied, puisse fournir assez de vapeurs pour allumer le feu dans le cœur qui en est si esloigné. Et qui pourroit croire que dans les playes de teste, où souuent il y a si peu d'humeur corrompuë & où l'on peut dire que quelquefois il n'y en a point du tout, la Fievre vienne de la Pourriture; & que les crises qui y sont si regulieres y ameinent la Fievre par le moyen de la putrefaction.

A propos des Crises, qui voudra consi- 2. obser.

derer qu'elles sont presque tousiours accompagnées de la Fievre, & que ce sont des mouuemens de la Nature qui comme disent tous les Medecins s'esleue contre le mal pour le combattre & pour le chasser; sera contraint d'aduoüer non seulement que cette Fievre-là est vn mouuement & vn moyen dont la Nature se sert pour arriuer à cette fin: Mais encore que tout autre accez de Fievre ne peut venir d'ailleurs & ne se fait point autrement. Car tout y est semblable, le frisson les commence également, l'ardeur qui vient apres pour l'ordinaire ne passe point vingt & quatre heures, & puis l'euacuation se fait en suite dans l'vne & dans l'autre. Mais ie dis bien dauantage, comme les Crises ne se font pas toûjours parfaitement & que la Nature reuient souuent aux prises contre le reste du mal en gardant l'ordre de certains iours qui sont affectez à cela: La mesme chose se fait dans les Fievres intermittentes. De sorte que le choix des iours critiques dependant absolument de la Nature, il faut que ce soit elle aussi qui choisisse ceux où les ac-

cez des Fievres ont accouſtumé de ſe faire & par conſequent que ce ſoit elle qui cauſe tout le trouble & l'agitation qui s'y fait. En pourroit-on douter, puiſque c'eſt elle qui fait auancer les criſes & les accez lors qu'ell'eſt irritée par la quantité ou par l'acrimonie des humeurs? Car ſi cette anticipation vient d'elle, il faut que ce ſoit elle auſſi qui attaque, qui agite & qui cauſe enfin tout l'orage.

Mais il ne faut que conſiderer le Tremblement qui deuance les accez; car on ne peut douter que ce ne ſoit le commencement de la fiévre, puſqu'il fait partie des mouuemens critiques. Cependant c'eſt vne choſe certaine que c'eſt la faculté naturelle qui ſecouë les fibres des parties de la meſme façon qu'elle ſecouë les nerfs dans la conuulſion pour chaſſer ce qui l'incommode: et la pluſpart des Medecins ne font pas de difficulté de mettre ce Tremblement au rang des mouuemens conuulſifs: De ſorte qu'on peut conclurre de là que du moins c'eſt la Nature qui commence la Fievre. 3. *Obſeru.*

On dit à la verité que c'est l'humeur pourrie qui se meut, & qu'en passant à trauers des parties sensibles, elle les picque & les irrite, d'où vient le Tremblement, & qu'ainsi le mouuement de cette humeur est le veritable commencement de l'accez & non pas la Nature. Qu'en effet le pouls paroist alors dur, petit & resserré, auant mesme que le tremblement arriue; et que cette sorte de pouls ne peut venir que de l'oppression que la vapeur de l'humeur agitée cause dans le cœur.

Mais sans examiner cette opinion qui reçoit mille difficultez, il est bien plus vraysemblable que cette sorte de pouls procede de la contraction du cœur & des arteres, & que ce qui se fait dans les parties exterieures où les fibres du cuir se resserrent dans le frisson, commence dans le cœur & dans les vaisseaux qui en dependent.

Et c'est en cela qu'il faut admirer l'art & la preuoyance de la Nature, qui mesnage ses efforts auec ordre & selon la grandeur du mal qu'ell'a à combattre. Car auant que d'enuoyer contre luy les esprits qui sont

ſes principales forces, elle retire au centre du corps ceux qui ſont aux parties exterieures pour ſe fortifier, d'où vient le froid que l'on y ſent; Et en meſme temps elle reſſerre pour le meſme deſſein les fibres du cœur & des arteres, ce qui rend le pouls dur, petit & reſſerré. Puis apres elle fait la meſme choſe dans les autres viſceres où d'ordinaire le mal eſt caché, & par la contraction qu'elle fait faire à leurs fibres, les humeurs qui y ſeiournent ſont preſſées & contraintes de ſortir & de ſe reſpandre dans les cauitez voiſines, d'où viennent les baaillemens, la ſoif, les vomiſſemens & les flux de ventre & d'vrine. Et comme elle voit que cela ne ſuffit pas pour chaſſer l'ennemy, elle ſecouë les fibres de la peau & y cauſe ce mouuement que les Medecins appellent Horreur: Enfin elle ſecouë les fibres des muſcles, d'où vient le Tremblement de tous les membres. Apres quoy elle irrite la chaleur naturelle & ſoûleue tous les eſprits comme ſes dernieres & principales troupes qui doiuent acheuer le combat & remporter la victoire; Et c'eſt

ce qui fait l'ardeur que l'on ſent par tout le corps, & qui s'appelle communement la Fievre.

Ce n'eſt pas que la Nature employe tous ces efforts contre toute ſorte d'ennemis, il y a des Fievres qui commencent d'abord par la chaleur comme les ephemeres ; il y en a où l'on ne ſent que le froid, comme les quotidiennes & les derniers accez des autres Fievres ; il y en a auſſi où le tremblement ſe fait, comme aux tierces où il eſt plus violent, & aux quartes où il eſt plus long : il y a meſmes des friſſons & des tremblemens qui ne ſont ſuiuis d'aucune chaleur comme en quelques indigeſtions & quand le froid ſaiſit le corps. Et toute cette varieté vient de la connoiſſance qu'a la Nature de la foibleſſe ou de la force du mal, & de la facilité ou difficulté qu'elle croit auoir à le chaſſer, comme il eſt aisé à iuger.

Or ce qui doit perſuader que tous ces mouuemens ſe font par la Nature, c'eſt qu'elle les fait toute ſeule en d'autres rencontres de la meſme maniere & pour la fin que dans les Fievres. Car dans la Triſteſſe

ſteſſe le pouls eſt dur, petit & reſſerré par la contraction qu'elle cauſe dans le cœur & dans les arteres, comme nous auons dit. Cela paroiſt encore dauantage dans la Peur, qui outre cela cauſe des flux de ventre & d'vrine, & fait trembler tout le corps parce qu'elle fait reſſerrer les fibres des viſceres & des muſcles, comme nous monſtrerons plus amplement au Chapitre de cette Paſſion. En tout cas, il n'y a point là d'humeur qui puiſſe eſtre accusée de picquer les parties ſenſibles, & tous ces accidens ne ſont que les mouuemens que l'Ame ſçait qu'il faut faire pour ſe fortifier & pour s'oppoſer aux maux dont ell'eſt menacée. Mais ce lieu ne permet pas que nous nous eſtendions dauantage ſur ce ſuiet, c'eſt aſſez d'en auoir marqué le principe auec lequel on peut reſoudre plus facilement & plus raiſonnablement toutes les difficultez, que par les opinions communes. Reprenons le fil de noſtre premier diſcours.

Nous pourrions adiouſter aux raiſons precedentes, que les Fievres ſont plus gran- 4. Obſer.

des quand les humeurs ſont digerées & preſtes à ſortir, comme elles ſont dans la vigueur des maladies; et que leur vehemence eſt proportionnée à la force de la chaleur naturelle & à l'abondance des eſprits, d'où vient qu'elles ſont plus violentes & plus frequentes dans les ieunes-gens que dans les vieillards, & dans les hommes que dans les autres animaux qui n'ont ny tant de ſang ny tant d'eſprits qu'eux. Car quoy qu'on puiſſe tirer de là vne preuue certaine que la Fievre ſe fait par la Nature, nous ne voulons pas nous en ſeruir, & nous nous contentons d'en adiouſter aux precedentes vne ſeule qui nous ſemble demonſtratiue de cette verité.

5. Obſeru. C'eſt qu'il y a des maladies tres-dangereuſes, où la Fievre ceſſe tout à coup ſans tirer le malade du peril où il eſt; car il demeure quelques iours en cét eſtat, & tres-rarement euite-t-il la mort apres cela. Or il eſt indubitable que cette ceſſation vient de ce que la Nature ne fait plus d'effort contre le mal & eſt contrainte d'abandon-

ner le combat qu'ell'auoit commencé. De sorte que si la Fievre paroît quand elle l'attaque, & qu'elle cesse quand elle cesse de l'attaquer, il y a necessité de croire que la Fievre n'est autre chose que l'effort & l'agitation que la Nature se donne pour chasser les maux. Mais ce n'est pas dans ces seules rencontres, où elle quitte ainsi le combat, il y en a cent autres où elle fait la mesme chose, quoy que ce ne soit pas toûjours auec le mesme peril. Combien y a t-il de crises qu'elle tente, qu'elle commence & qu'elle ne termine point? Combien y a t-il de playes qu'elle abandonne sans y enuoyer plus d'esprits ny d'humeurs & qui pour ce suiet perdent la couleur, la tumeur & la Douleur qu'elles auoient?

Enfin ce qui acheue de me persuader pleinement cette opinion, c'est la facilité qu'elle donne à trouuer la raison des Fievres Intermittentes, que l'on met au rang des choses les plus cachées qui soient dans l'vniuers. Car supposé que la Nature se soûleue & s'agite pour attaquer le mal, il est 6. Obser.

certain que si elle ne le peut vaincre dans vn seul assaut, & qu'il ne soit pas si pressant qu'il la doiue tenir continuellement soubs les armes, en vn mot qu'il luy donne temps pour respirer, elle retourne à la charge apres s'estre reposée ; de la mesme façon qu'elle fait dans les Crises qu'elle reitere souuent cinq ou six fois dans vne mesme maladie, quand les premieres n'ont pas épuisé entierement la cause du mal. Elle fait donc la mesme chose dans les Fievres, n'ayant peu chasser le mal aux premiers accez, ell'en excite d'autres & meslant toûjours le repos au trauail, elle continuë iusques à ce que le mal soit tout à fait dissipé. De sorte que selon qu'il est plus ou moins difficile à surmonter, elle fait aussi plus ou moins d'attaques ; c'est pourquoy les Fievres bilieuses se terminent en moins d'accez que les pituiteuses & les melancholiques, parce que la bile se digere plus facilement que la pituite ou la melancholie.

Or il faut remarquer que les humeurs qui excitent les Fievres intermittentes ne sont pas dans les grands vaisseaux, & par

conſequent n'eſtant pas en vn lieu ſi important ny qui faſſe craindre vn ſi grand peril, elles ne preſſent pas tant la Nature qui a temps de ſe repoſer apres les auoir aſſaillies. Car on ne peut pas douter qu'elle ne ſe laſſe dans les efforts qu'elle fait, & qu'apres elle ne cherche le repos pour reparer ſes forces. Pour l'ordinaire elle ne peut ſouffrir plus d'vn iour la peine d'vn grand trauail, & apres ce temps-là ell'eſt contrainte de ſe repoſer; c'eſt pourquoy les criſes, les redoublemens & les accez des Fievres ſe terminent ordinairement en vingt & quatre heures. Mais le repos qu'elle prend apres cela, eſt plus long ou plus court, ſelon qu'elle s'eſt plus ou moins laſſée dans l'attaque qu'ell'a faite. Or elle ſe laſſe plus ou moins, ſelon qu'elle trouue plus ou moins de reſiſtence, ſelon que l'ennemy eſt plus ou moins dangereux.

Car comme la Pituite n'eſt pas ſi eſloignée de la conſtitution du ſang ny des principes de la vie que les autres humeurs, parce qu'ell'eſt humide & que celles-là ſont ſeiches, & qu'elle n'eſt pas ſi agiſſante à

cause de sa froideur, elle ne donne pas tant de soin ny de peine à la Nature & ne l'oblige pas à faire vn si grand effort ny à se reposer si long-temps que les autres. C'est pourquoy les accez n'en sont pas si violens, & apres quelques heures de relasche, la Nature retourne à l'assaut, & attaque ainsi tous les iours.

Mais la Bile qui est seiche & actiue & qui est capable d'alterer en peu de temps les parties, la met plus en peine & luy fait faire de plus grands efforts pour la combattre. De là vient qu'elle ramasse & irrite dauantage la chaleur & les esprits, & cause vn plus grand frisson & vn plus violent accez. Apres cela aussi elle prend dauantage de repos, & veut auoir vn iour entier pour se remettre.

Enfin la Melancholie qui est tout à fait opposée à la vie estant froide & seiche, & qui est par consequent plus ennemie de la Nature & plus difficile à vaincre, la lasse bien plus que les precedentes, & luy fait prendre aussi deux iours entiers pour se delasser. Que si cette humeur acquiert

quelque qualité maligne qui luy donne plus de peine, ell'adiouste vn ou plusieurs iours à son repos & fait les Fievres quintaines & les autres qui reuiennent de sept en sept & de neuf en neuf iours.

Ie sçay bien que l'opinion commune rapporte ces differens accez au mouuement particulier de ces trois humeurs, qui par vne proprieté specifique qu'elles ont, se meuuent elles-mesmes en certains iours. Mais si cela estoit, il faudroit contre l'experience, qu'apres la mort du malade, ou apres estre separées de son corps par quelque moyen que ce fust, elles eussent encore les mesmes mouuemens, puisqu'elles sont les mesmes qu'elles estoient auparauant & qu'elles ne peuuent perdre leurs proprietez specifiques. Outre que les Fievres quartes se changent quelquefois en tierces, & qu'il faut en ces rencontres ou que la melancholie se change en bile, ou qu'elle acquiere les proprietez specifiques de la bile, ce qui n'est point vray-semblable. D'ailleurs c'est la melancholie qui cause les Fievres dont les accez reuiennent de

cinq en cinq, de ſept en ſept ou de neuf en neuf iours, comment a t-elle perdu là ſa proprieté ſpecifique? Il eſt donc plus à propos de reconnoiſtre la Nature pour cauſe de tous ces mouuemens, puiſqu'ell'a en ſoy le principe qui la fait mouuoir, & qu'il y a d'autres occaſions où elle ſe meut en certains iours & ſe repoſe apres, ainſi qu'elle fait dans les Fievres intermittentes, comme nous dirons en ſuite.

Mais il y a vne choſe qu'on peut obiecter contre ce que nous auons dit cy-deuant, à ſçauoir que les derniers accez viennent toûjours aux meſmes iours que les premiers, quoy que l'humeur ſoit alors diminuée & moins rebelle. Or il eſt certain qu'eſtant en cét eſtat la Nature ne doit pas auoir tant de peine à l'aſſaillir, & qu'elle n'a pas auſſi beſoin de tant de repos qu'au commencement, & par conſequent la laſſitude qu'elle ſouffre ne peut eſtre la cauſe generale des interualles qui ſont entre les accez; ou bien il faudroit contre l'experience, que l'ordre des iours ſe changeaſt ſur la fin des Fievres.

Cette difficulté eſt bien plus difficile à reſoudre dans l'opinion commune que dans la noſtre. Car outre que nous pourrions rapporter cét effet à la couſtume que la Nature a priſe dans les premiers accez & qu'elle garde iuſques aux derniers, ainſi qu'elle fait en pluſieurs autres rencontres; il eſt certain que comme toute la connoiſſance qu'a la partie baſſe de l'Ame, qui certainement eſt grande & merueilleuſe, eſt née auec elle & doit eſtre du rang de celle qui vient de l'Inſtinct, elle ſçait par ce principe toutes les choſes qu'elle doit faire, & connoiſt par conſequent les humeurs qui l'incommodent, le temps où elle les doit attaquer & le repos qu'elle doit prendre en ſuite. De ſorte qu'ell'a ſes iours reglez pour chaque eſpece d'humeur; et la grande ou petite quantité où cette humeur peut eſtre, n'apporte aucun changement à l'ordre des iours qui luy ont eſté preſcrits. Parce que c'eſt vn ordre general qui deuoit auoir ſes meſures certaines & conſtantes, & qui ſe deuoit par conſequent regler ſur l'eſpece de l'humeur qui eſt inuariable, &

non sur la quantité qui est diuerse & changeante. Mais cét ordre a esté fixé à certains iours sur le plus grand trauail que chaque espece d'humeur pouuoit causer à la Nature, & sur le plus long repos qu'elle deuoit raisonnablement prendre apres. De sorte qu'il est tousiours vray que la lassitude & le repos qu'elle peut auoir, sont les causes des interualles qui sont entre les accez.

Cela ne sera pas difficile à croire si on se souuient que la mesme chose se fait dans les Crises qui sont reglées à certains iours qui sont connus de la Nature, & qu'elle ne peut connoistre que par cette science infuse qui se remarque dans l'Instinct. Car elle ne manque iamais de se mouuoir en ces iours-là & de se reposer en suite tout le temps qui est entre deux, sans que la quantité ou la qualité des humeurs qu'elle doit chasser apporte aucun changement à cét ordre-là. Elles peuuent à la verité faire auancer ou retarder ses mouuemens, mais c'est tousiours en gardant les mesures qui luy ont esté prescrites, tout de mesme qu'-

elles font auancer ou reculer les accez ſans changer l'ordre des iours.

Ie ſçay bien qu'il y arriue des irregularitez, & que les criſes & les accez ſe font quelquefois en des iours extraordinaires, comme quand la criſe ſe fait le ſixiéme iour qui ne ſe deuoit faire que le ſeptieſme; comme quand les Fievres quartes ſe changent en tierces; comme quand les Fievres bilieuſes ont leurs redoublemens en des iours pairs qui les deuroient auoir regulierement en des iours impairs. Mais toutes ces obſeruations ne deſtruiſent pas l'ordre qui a eſté preſcrit, elles font voir ſeulement le dereglement où la Nature tombe quelquefois par l'eſtonnement que ſa foibleſſe ou la grandeur du mal luy cauſent, en ſorte qu'elle perd ſa conduite ordinaire & s'abandonne à la violence de l'ennemy. Car non ſeulement elle n'obſerue plus en cét eſtat les temps qui luy ſont ordonnez pour l'aſſaillir; mais elle ne ſe ſert pas meſme des moyens & ne prend pas la commodité des lieux qui ſont neceſſaires pour cela: puiſque ſouuent elle excite vne euacuation

pour vne autre & qu'elle la fait par des voyes incommodes & dangereuses ou qui ne respondent pas à la source du mal. Aussi ne tombe-t-elle iamais en ces dereglemens, qu'elle ne soit en peril, & que les maladies ne soient mortelles ou tres-difficiles à guerir.

Apres toutes ces raisons, nous pouuons asseurer que c'est la Nature qui allume la Fievre en ramassant la chaleur & les esprits dans le cœur & les enuoyant apres aux parties malades pour assaillir & combattre le mal. De sorte que c'est vn secours & vn remede qu'elle iuge necessaire & qui en effet dissipe souuent la cause des maladies. N'importe qu'elle cause de grands desordres dans le corps & qu'elle fasse souuẽt perdre la vie. Car il n'y a point de grand remede qui ne trauaille celuy qui le prend. La Toux n'est elle pas destinée de la Nature pour descharger les poulmons des humeurs qui s'y sont amassées ? cependant ell'ouure souuent les veines & fait sortir l'Ame auec le sang. La Crise qui est vn mouuement que la Nature fait pour chasser le mal, ne laisse pas

quelquefois de tuer le malade ; enfin les Hommes meurent de la Fievre, comme les Enfans meurent de la Verole, nonobstant que ce soit vne euacuation necessaire & causée par la Nature. A la verité il le faut confesser, c'est vn Medecin qui se trompe dans ses cures aussi bien que les autres : quelquefois elle se haste trop dans l'vsage de ses remedes, & il seroit souuent plus à propos qu'elle laissast digerer peu à peu l'humeur dont elle craint le desordre, que de la vouloir chasser de force par la Fievre ou par quelqu'autre semblable mouuement. quelquefois aussi elle y est negligente, & laisse passer l'occasion d'employer ces moyens qui pourroient dissiper le mal si elle s'en seruoit quand il faut & comme il faut. Car l'apoplexie est presque tousiours incurable faute d'vne Fievre excitée de bonne heure & auec violence ; Il y a mesme des conuulsions & des coliques qui se gueriroient, comme Hippocrate a remarqué, si la Nature se souuenoit d'y appliquer ce remede. Enfin elle s'en sert souuent quand il n'est plus temps & lors qu'elle n'a plus

de forces ou que le mal s'est rendu indomptable. Mais comme les faultes du Medecin n'empeschent pas que les regles de la Medecine ne soient certaines, & qu'vn remede ne laisse pas d'estre bon de soy pour n'estre pas donné à propos; aussi les erreurs que la Nature commet dans l'vsage de la Fievre ne font pas que la science & le pouuoir qu'ell'a de s'en seruir n'ayent vn fondement raisonnable, & que ce ne soit de soy vn bon remede quoy qu'il soit donné à contre-temps.

C'est là ce que nostre dessein nous pouuoit permettre de dire de la nature de la Fievre en general.

FIN.

ERRATA.

Page 65.	ligne 13.	aux animaux	*lisez*	à l'animal
Page 89.	ligne 11.	conourrent	*lisez*	concourrent
Page 107.	ligne 19.	donnée	*lisez*	donné
Page 104.	ligne 15.	*effacez*		des
Page 137.	ligne 6.	Hardiesse	*lisez*	Foiblesse
Page 150.	ligne 14.	causent	*lisez*	cause
Page 177.	ligne 3.	en des	*lisez*	en de
Page 269.	ligne 18.	Baron	*lisez*	Bacon
Page 261.	ligne 7.	& la diuers.	*lisez*	de la diuers.

Extraict du Priuilege.

PAR Lettres patentes du Roy, il est permis au Sieur de la Chambre son Medecin ordinaire, de faire imprimer en telle marge & charactere qu'il voudra, *le troisiéme & quatriéme Volume des Characteres des Passions, où il est traité de la Nature & des Effets de la Haine & de la Douleur*, auec deffences à tous Libraires, Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer ny vendre ledit Liure durant le temps & espace de quinze années sans le consentement dudit Sieur de la Chambre sur peine de trois mille liures d'amande, confiscation des Exemplaires, de tous despens dommages & interests, comme il est plus au long contenu esdites Lettres de Priuilege. Donné à Paris le 21. Avril 1659.